

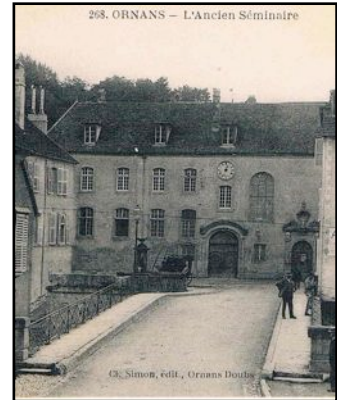
COURBET, LE CHIEN, LE CHÊNE ET LE RAISIN

1. Maison Natale et Petit séminaire d'Ornans



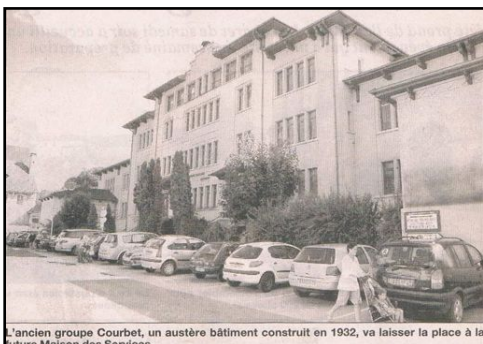
A Ornans, la maison¹ qui accueille, après sa naissance, *Gustave Courbet*, en 1819, est située à quelques dizaines de mètres du collège ou petit séminaire qui le recevra au début des années 1830. Cet établissement

religieux et scolaire, fondé en 1812, sous Napoléon I^{er}, a pris le relais d'une ancienne école et couvent, celui des *Ursulines*, construit à la suite d'un legs de *Claire de Saint-Maurice* aux Ursulines de Besançon en 1643 (photo à droite). Ce couvent fut



fermé en 1791, au moment de la Révolution, transformé en prison avant de devenir un pensionnat en 1804². Après diverses vicissitudes au XIX^e siècle, le petit séminaire d'Ornans quitta la ville pour s'établir à Maïche.

L'édifice pourtant de belle architecture fut détruit en 1931 (photo ci-dessus) pour laisser la place à un groupe scolaire, de



style Art -
déco, lui-
même rasé³
en 2009 au
profit d'une
« Maison
des
Services »



¹ Cliché (extrait) Gérard Mangin, pour le jumelage (1984) de la ville d'Ornans avec La Tour-de-Peilz, ville suisse qui accueille Gustave Courbet en exil à la fin de sa vie.

² Sources : Jean Courtieu, *Dictionnaire des Communes du Département du Doubs*, éditions Cêtre-Besançon, 1986.

³ Photos : *Est Républicain*, articles 10-08-09 et 27-11-09.

avec parking d'accueil permettant l'accessibilité au *Musée Courbet* qui englobe à ce jour l'*Hôtel Hébert*, la maison d'enfance du peintre.

C'est finalement un Gustave Courbet bien attristé et en buste (photo ci-contre) qui



regarde le groupe scolaire qui portait son nom s'effondrer sous les coups de buttoir des engins de démolition : triste destinée de cet endroit voué jusqu'alors à l'éducation et à la formation des enfants et adolescents. En effet, en 1832 ou 1833, Gustave Courbet, au petit séminaire d'Ornans, dans son pays natal de Franche-Comté, se prend de passion pour la peinture, grâce à un nouveau

professeur de dessin, *Claude-Antoine Beau*, qui a été lui-même élève dans l'atelier du célèbre peintre de Napoléon Bonaparte, le « pré-romantique » *Antoine-Jean Gros* ; aussi accepte-t-il de poser pour lui (en 1837, photo à droite) en *Saint Vernier* (germain latinisé : *Warnacharius* « celui qui avertit et protège des invasions »⁴). Ce Bienheureux adolescent, appelé aussi *Garnier*, patron des vigneron et de leur confrérie, martyr de la vallée du Rhin, avait été sacrifié un Jeudi-Saint, jour de « Consécration du Pain et du Vin », selon des rites et une symbolique empreinte de paganisme dionysiaque, dans la vigne de son maître, le 19 avril 1280 (par ailleurs jour de la fête de *Saint Vincent de Collioure*), et vénéré dès le



XVI^e siècle dans ces vallées du Jura où règne la vigne sur tous les coteaux ensoleillés (photo à gauche).

⁴ Dans ce nom composé à partir du germanique *warnen* « avertir », *warning* « avertisseur », se retrouve la base même d'une partie de notre étude, celle, au pied de *Werner – Vernier* (à gauche sur la photo), près de la « pioche - fossou » appuyé sur un « chêne », de l'omniprésence du « Chien, Gardien Fidèle qui avertit », double de *Vernier - Courbet*, auquel il va s'assimiler dans son « Autoportrait au chien noir » et dans « l'Enterrement à Ornans » mais aussi, par sa présence au pied du vigneron, qu'il protège des attaques fulgurantes des gaz mortels dégagés par la fermentation des moûts et stagnant dans les caves : il remplace alors le « feu » ou la « flamme » de la chandelle qui « meurt » automatiquement avec le dioxyde de carbone. Nous retrouverons ce même « Petit Chien » (épagneul ?), à l'identique, dans le « Retour de Conférence », véritable signature du Maître donc...



En réalité cette peinture de « Courbet - Saint Vernier » par le père Beau va s'avérer déterminante pour le jeune séminariste, au point que de nombreux détails de composition, qui semblent au premier abord anodins se retrouveront sous forme de symboles à décrypter dans le « Retour de Conférence », une peinture tout autant « cléricale et religieuse », faussement « antireligieuse » en tous cas, du grand



maître, datant de 1862, refusée « pour cause d'outrage à la morale religieuse » au Salon de Paris de 1863, parce qu'interprétée sans réflexion profonde et au premier degré.

« ... Quand on abordait la religion, il (G. Courbet) assommait son adversaire avec le retour de la conférence... »⁵

⁵ Max Claudet, « Souvenirs. Gustave Courbet », p. 13, Dubuisson et C°, imprimeurs brevetés, Paris, 1878.

Détails tels :

- le « chien », noir et blanc, nez et langue rouge, accostant le « fossou », pioche des « fossoyeurs », attribut de *Saint Vernier* vigneron, mais chien aboyant les « Infidèles Noirs » abandonnant, dans un moment d'égarement, l'*Alba, le Blanc Pur* de leur sacerdoce (en arrière plan porté par des jeunes servantes), accordé à l'issue du « séminaire »,
- la pioche⁶, elle-même sur laquelle s'appuie le vieux vigneron hilare, descendu avec son épouse des coteaux de la Malcôte à Maisières, pour prier *Notre-Dame du Chêne*.



⁶ Courbet a été initié aux langues mortes et aux mythologies durant son séjour au petit séminaire, au pensionnat qui suivit, puis au collège. Les noms *fossorius*, « fossou, pioche, brancart », *fossorium* « pioche », comme *fossarius* « fossoyeur », viennent du latin *fossa* et du verbe *fodere* « fouir, creuser, labourer, travailler la vigne, le jardin », latin auquel Gustave Courbet avait été formé.

La « pioche », appuyée sur le chêne, mieux, « au Pied du Chêne » (nous voyons pourquoi en conclusion de la note), et jouxtant le « chien », représentée dans la peinture du père Beau, est un « brancard » et non pas un « fossou ». Le nom de « fossou » vient naturellement ou pour le moins est de la même famille, que ce *fossa* « fosse, excavation, creux, trou », mais aussi « canal », nom très symbolique et suggéré dans l'« Enterrement à Ornans », que l'on retrouve dans l'inscription funéraire *usque at fotsa = usque ad fossam* « jusqu'à la tombe » ; pris au sens figuré, *fossa* signifie aussi « partie sexuelle de la femme », ce qui n'est pas forcément un hasard, pour qui connaît le peintre d'Ornans. (*Dictionnaire Latin-Français Le Grand Gaffiot*, p. 684, édition revue par Pierre Flobert, chez Hachette-Livre 2000, Paris).

Le « fossou » triangulaire ou le brancart seront l'élément de base avec le « chien » de la symbolique picturale de Courbet, liée à l'expression de la naissance de la Nature et aux « fosses », profondeurs et excavations (sexe compris !) de la *Terra Mater*, « Terre – Mère », mère dans la civilisation grecque du dieu du lierre, de la vigne et de la nature exubérante, *Dionysos*.

Cette *Méter* (grecque), *Mater* (latine), a pour nom *Sémélé* < *Zémélé*, nom phrygien équivalent à *Déméter* (**Gè-Méter* « Terre – Mère ») et sera foudroyée, par son amant *Zeus*, qui, malgré lui, souscrivant à sa demande, se voit obligé de se révéler. Le Dieu des Dieux sauvera du feu son enfant en gestation, en l'extrayant avant terme du sein de *Sémélé* et le placera dans sa « cuisse » jusqu'à sa naissance (Cf. « né de la cuisse de Jupiter »).

Apparaissent alors avec cette « mise à la terre », cette « prise de terre », avec l'image ou l'expression « au pied de », un élément et un rapport mythologique que personne à ce jour n'a remarqué mais que nous étudierons ultérieurement, la symbolique de la « Jambe » dans son entier avec le « Pied », symbole primitif du « déplacement de l'homme » que nous retrouvons dans le nom araméen de *Jacob* « Jacques - Celui qui tient le talon de son frère (à la naissance) » (*Genèse*, 25, 19-26) et surtout de l'outil primitif et naturel qui sert au « foulage », au « piétinement » particulièrement du fruit de la vigne. Ce n'est pas un hasard si le *Christ* lave les pieds de ses Apôtres, le Jeudi-Saint avant la consécration du « Pain et du Vin », pas un hasard non plus si *Saint Jacques le Majeur*, le premier Apôtre martyr de « Jérusalem », lieu par excellence qui sera le but des « Pèlerins », est, à *Compostelle*, l'aboutissement du « Pèlerinage » et que *Saint Jacques le Mineur*, le premier évêque de « Jérusalem », est martyrisé avec un « bâton de foulon ».

Pas étonnant non plus que le « pontife » *Saint Pierre*, le premier évêque de « Rome », la ville du « Pèlerinage » des chrétiens après *Jérusalem*, ait été martyrisé selon la légende, « crucifié la tête en bas », alors que le *Christ*, à *Jérusalem*, au « Crâne » (*Golgotha*), fut crucifié comme sur le « tronc » d'un arbre, la « tête au ciel », les « pieds en bas » : les « jambes » d'appui auraient dû être « fracturées, brisées », nous dit l'*Évangile de Jean* (19, 14-37), mais il était déjà mort ; aussi eut-il le côté transpercé avec une lance par un soldat.

2. Courbet « Chien » ou « Le Pèlerin Cynique »

Or les mêmes, qui, au nom de la religion catholique, s'offusquaient de voir ces « prêtres » caricaturés et se comporter à la manière des *Silènes* autour d'un âne dionysiaque, auraient dû observer davantage, lire les messages transparents cependant (... *Oculos habent et non videbunt* ... « Ils ont des yeux et ils ne verront pas » - Bible, *Ancien Testament*, psaume 114/115) pour n'importe quel vigneron de la vallée de la Loue.

Par contre, l'ami de Courbet, Proudhon, dans « *DU PRINCIPE DE L'ART et de sa Destination Sociale* », au chapitre premier « *Question générale soulevée par les essais de M. Courbet – Contradiction des écoles : Nécessité d'une solution* », souligne bien, sans avoir tout compris, après la description du tableau du « Retour de la Conférence », que l'« Art » est fait aussi de « non-dit », et que l'artiste garde au fond de lui-même une partie intime qu'il se refuse à dévoiler ou même qu'il n'arrive pas à expliquer.

Il y a effectivement dans ce tableau une pudeur exacerbée, voire une colère indicible, transmise par les aboiements du « Chien – Courbet » face aux irrévérencieux exhibitionnistes que sont les prêtres devant l'« Arbre » que le peintre considère depuis son enfance, depuis son adolescence vécue au « séminaire », comme « Sacré ».

« GUSTAVE COURBET, l'artiste aux violents paradoxes, vient de produire une œuvre dont le scandale aurait effacé tous ceux dont il s'est depuis quinze ans rendu coupable, si le gouvernement n'avait pris soin d'y mettre ordre en excluant purement et simplement de l'exposition (1863) cette peinture téméraire ...

(...)

... **Qu'on se figure, sur un grand chemin, au pied d'un chêne bénit, en face d'une sainte image, sous le regard sardonique du paysan moderne, une scène d'ivrognes appartenant tous à la caste la plus respectable de la société, au sacerdoce : là, le sacrilège se joignant à la soûlerie, le blasphème tombant sur le sacrilège ; les sept péchés capitaux, l'hypocrisie en tête, défilant en costume ecclésiastique ; une vapeur libidineuse circulant à travers les groupes ; enfin, par un dernier et vigoureux contraste, cette petite orgie de la vie cléricale se passant au sein d'un paysage à la fois charmant et grandiose, **comme si l'homme, dans sa plus haute dignité, n'existait que pour souiller de son indélébile corruption l'innocente nature : voilà, en quelques lignes, ce que s'est avisé de représenter Courbet.** Encore s'il s'était contenté, pour épancher sa verve, de quelques pieds carrés de toile ! Mais non, il a bâti une immense machine, une vaste composition, comme s'il se fût agi du **Christ sur le Calvaire**, d'Alexandre le Grand à son entrée en Babylone, ou du Serment du Jeu de paume.**

Aussi, lorsque cette joyeuseté picturale parut devant le jury, il y eut clameur de haro ; l'autorité décida l'exclusion. Mais Courbet récrimine : **plus que jamais il accuse ses confrères, en masse, de méconnaître la pensée intime** et la haute mission de l'art, de le dépraver, de le prostituer avec leur *idéologie* ...

(...)

Qui a tort, du soi-disant *réaliste* Courbet, ou de ses détracteurs, champions de l'idéal ? Qui jugera ce procès, où l'art lui-même, avec tout ce qui le constitue et qui en dépend, est mis en question ?

Je n'entends nullement me faire ici le prôneur des fantaisies de M. Courbet. Qu'il soit estimé à sa juste valeur, conformément aux principes et aux règles de l'art, c'est tout ce que je souhaite à cet artiste, et dont je laisse volontiers le soin au public. Mais encore faut-il qu'on le comprenne, surtout que ses antagonistes se comprennent eux-mêmes. Qu'est-ce que cet ART, que tous cultivent avec plus ou moins d'éclat ? Quel en est le principe, quelle en est la fin, quelles en sont les règles ? Chose étrange, il n'y a personne, ni à l'Académie ni ailleurs, qui soit peut-être en état de le dire. **L'art est un indéfinissable, quelque chose de mystique**, la poésie, la fantaisie, tout ce que vous voudrez, qui échappe à l'analyse, n'existe que pour lui-même et ne connaît pas de règles ...

(...)

Que M. Courbet mette dans ses tableaux des prêtres en goguette, ou que M. Flandin les représente à la messe ; qu'on nous fasse voir des paysans, des soldats, des chevaux, **des arbres en peinture**, quand il ne tient qu'à nous de les observer dans la nature ...

(...)

M. INGRES, habile dessinateur, est le chef, très discuté, d'une école tombée depuis plus de trente ans en discrédit, l'école *classique* ; qu'à cette école il en a succédé une autre, qui a son tour, en a obtenu la vogue, l'école romantique, dont le chef, M. EUGENE DELACROIX, vient de mourir ; que celle-ci a succombé elle-même, et qu'elle est en partie remplacée par l'école réaliste, laquelle n'a pas mieux su se définir que ses devancières, et dont le principal représentant est M. COURBET...

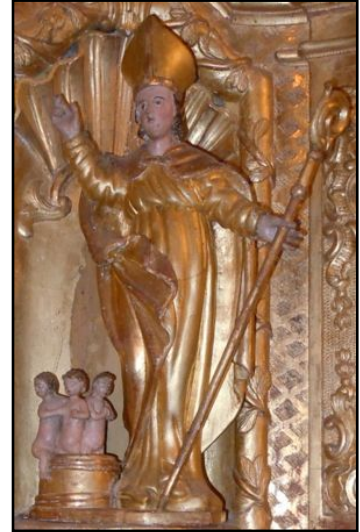
(...)

On a beaucoup reproché à M. Courbet de n'avoir pas su formuler son système ; mais quelle est donc l'école d'art qui ait jamais su ce qu'elle faisait, ce qu'elle pensait, en vertu de quel principe elle marchait, elle agissait ? ... »

Chez *Gustave Courbet*, comme nous le verrons aussi chez son cousin *Max Buchon*, il y a quelque chose qui appartient à une certaine philosophie qu'il a certainement étudiée au séminaire, puis pensionnat au moment de sa « Rhétorique » jusqu'en 1837. Gustave Courbet a dû apprendre de ses professeurs les foudres antiques du christianisme vainqueur, foudres qui s'abattaient depuis le Bas-Empire romain sur un grand empereur « Philosophe », parce qu'il avait refusé (et pas forcément renié, car il fut baptisé, de plus par un évêque arien, sans son consentement !) la religion des « Constantinien », au profit d'un ésotérisme et d'un polythéisme plus tolérant : il fut le premier « anticlérical » du christianisme, qui se refusait à tout compromis avec les mythes anciens, du moins en apparence, car il existe bien une mythologie chrétienne qui les a repris ! De plus l'arianisme avait provoqué, en 325, la convocation, par *Constantin*, du Concile de *Nicée*, dans lequel un évêque de Myre, nommé *Nicolas*, (nom comme *Nicée* formé à partir du grec *nikè* « victoire »), eut sa part d'influence.



Cet empereur, neveu de Constantin et nourri dans l'arianisme du IV^e siècle, était *Julien l'Apostat*, de son vrai nom *Flavius Claudius Julianus*. Bizarrement, *Claudius* (en latin « Boiteux, qui claudique », surnom porté par le dieu « forgeron » *Vulcain* et par deux empereurs) est le prénom « séquane et bisontin » par excellence, puisque porté dans la légende et l'histoire non



seulement par le gouverneur qui martyrise les Saints Patrons de *Vesontio – Besançon, Ferréol et Ferjeux*, mais encore par un évêque célèbre, qui deviendra abbé d'un monastère du Jura tout aussi connu. *Saint Claude* est vénéré d'autre part, avec *Saint Nicolas* (photos à gauche et à droite : il y a d'ailleurs très souvent des erreurs d'interprétations iconographiques dues à la fois aux enfants représentés et au nom germanique de *Sankt (Ni-)Klaus*), dans l'église de *Saules*⁷ et il est, toujours avec *Nicolas*, le Saint Patron de l'église de **Flaviacum - Flagey*, village dont le nom est comme par hasard formé à partir du nom latin *Flavius* ...



L'on peut alors vraiment se poser une question essentielle, question à laquelle nous apporterons plus loin une réponse détaillée, celle de savoir à qui, à quelle chapelle ou église, était initialement destinée la peinture de Gustave Courbet de « Saint Nicolas ressuscitant les petits enfants » ?

A propos de Max Buchon qui mentionne dans son œuvre (par exemple « Chants populaires de la Franche-Comté ») les coutumes et la vénération que l'on vouait, y compris à *Salins (Vigne Saint-Nicolas, dans Le Matachin)*, à l'évêque de Myre, mais qui déjà, dès le petit séminaire, habite à *Vuillafans* et de son ami Gustave Courbet, Hélène Toussaint, dans le catalogue « Courbet » de l'exposition au Grand-Palais 1977-78, page 25, écrit ceci :

⁷ Ou *Saint Nicolin* à *Vuillafans*. *Saint Nicolas* était aussi vénéré dans l'église-mère de *Vuillafans*, à *Montgesoye*, et, en aval de *Scey-Maisières*, toujours sur la Loue, dans l'église de *Cléron*, dominée par le *Castel Saint-Denis*.

... 1844-45 ... Parmi les siens, il (Courbet) continue à peindre : paysages, portraits et même une toile religieuse, **un Saint Nicolas conservé dans l'église de Saules, paroisse proche d'Ornans. Max Buchon a vu son ami y travailler » vers 1844 ou 1845...** C'est Cuenot qui posait pour le Saint Nicolas de grandeur naturelle ...

Dans un article de *Robert Fernier* père, *Une œuvre inconnue de Courbet, Saint Nicolas ressuscitant les petits enfants*, paru dans le Bulletin n° 4, des *Amis de G. Courbet* (1948), il est dit ceci :

Voici maintenant quelques renseignements sur l'exécution de cette œuvre de Courbet ; nous les devons en partie à l'obligeance de M. le Chanoine Joseph Quinnez, conservateur des antiquités et objets d'art du Doubs. C'est le 9 janvier 1848 que Monnod, maire de la commune de Saules, son adjoint et les conseillers municipaux, passèrent marché avec « M. Courbet, artiste peintre à Ornans, moyennant la somme de 900 francs, à prendre sur les fonds libres et à payer au susdit aussitôt après la réception du travail ».

La toile était probablement déjà exécutée, puisqu'elle est datée en bas et à droite 1847, et l'on peut penser que nos braves paysans n'en firent la commande qu'après l'avoir vue et s'être assurés que ses mesures (2 m. 88 x 1 m. 46) correspondaient bien à celles du vieux tableau qu'elle devait remplacer, suivant le vœu qu'avait exprimé le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, lors d'une visite pastorale en 1836. **Aussi bien, l'architecte bisontin Victor Baille, ami de Courbet, n'avait-il pas dressé les plans et devis de l'ensemble du chœur, ménageant ainsi l'espace suffisant pour recevoir Saint Nicolas...**

Il faudra donc, à un moment donné de notre étude, étudier de très près cet « ensemble du chœur » de l'église revisité par *Victor Baille*, ami de Courbet ... lui aussi ... comme le sera par ailleurs, dès le petit séminaire d'Ornans, le « peintre – vigneron » *Charles Pouchon de Mouthier*, car de part et d'autre de la peinture de Saint Nicolas se trouve la représentation des deux Saints « Naturalistes » de la région, d'une part de *Saint Vernier* avec les mêmes thèmes qui apparaissent dans la peinture de *Vernier – Courbet* par le père Beau, d'autre part de *Saint Isidore*, agenouillé, quant à lui, devant la statue de la *Vierge Marie*, encastrée dans un ... « Chêne », comme dans « le Retour de la Conférence »...

A la suite d'une remarque très appropriée de Carine Joly de l'Institut Courbet, qui a initié, à propos de cette peinture religieuse, la relecture de cet ancien bulletin des Amis de G. Courbet, une remarque faite concernant le nombre des « enfants » peints à Saules, véritable source d'erreur d'interprétation des Saints représentés comme nous l'avons dit, nous posons la question :

Est-ce le fruit du hasard ou d'une volonté certaine d'appliquer à la lettre la légende qu'il avait dû apprendre au petit séminaire, ou même de rechercher un principe d'équilibre ou

d'assimilation des deux patrons de Flagey et de Saules, entre la représentation d'« un » enfant ressuscité pour *Saint Claude* et de « trois » pour *Saint Nicolas*, le fait que le peintre a représenté, renaissant du saloir « salulaire », « deux » enfants et non pas « trois » ?

Il est un fait historique : la légende est issue d'une relation que l'on doit à *Saint Bonaventure* (franciscain du XIII^e siècle, docteur de l'Église) et dans cette relation de mise au saloir des enfants par l'ogre – boucher, il n'est question que de ... « deux enfants »⁸ ... *Flagey* et *Saules* (dont le nom vient non de l'arbre en latin *salix* « saule » mais plutôt de *sal* « sel ») sont placés sur l'antique « Route du Sel » venue des exploitations, déjà connues, des *Gaulois Séquanais* (leurs salaisons selon Strabon IV, 3, 2, étaient fort appréciées des Romains), du Jura (*Salins, Grozon, Lons*, etc.) et conduisant à la vallée du Rhin, route qui sera reprise par le « Chemin des Pèlerins de Saint Jacques de Compostelle ».

Nous touchons, et *Buchon*, né à *Salins* non loin des « sources salées » et de la collégiale *Saint Nicolas*, et *Courbet* de *Flagey* ne le démentiront pas, avec la lecture de la légende de « Saint Nicolas », à un élément fondamental de l'humanité traité sous la forme du mythe « carnassier » des chairs vives, mythe qui sera largement évoqué dans la peinture du peintre réaliste et naturaliste.

C'est celui de l'« omophagie » (= nourriture de chair crue !) animale et humaine qui débouchera sur la conservation des viandes par le « salage » justement et le « fumage » ; mythe aussi de l'« anthropophagie », qui, au temps de l'homme « prédateur et chasseur », était né d'un besoin vital de « Sel » présent dans le sang des victimes ; ce sel disparaît à la cuisson des viandes, cuisson qui apparaît avec la « naissance du feu » mais détruit le sel sanguin naturel et engage obligatoirement son remplacement par le léchage des « pierres à sel », ou par l'exploitation des saumures et marais salants, notamment au moment de l'invention de la domestication et de l'élevage, pour les animaux (ce sont ces animaux domestiques, bovins, caprins, ovins, mais aussi des sauvages tel le « sanglier » à *Salies de Béarn*, et pour cause, qui découvrent pour leur besoin les sources salées).

Nous retrouverons ces mythes tout d'abord dans la vénération antique de ces chasseurs pour des dieux primitifs, tel *Kronos - Saturne* « goinfre », comme le boucher de *Saint Nicolas*, qui se repaît de ses enfants, à l'exception de Zeus – Jupiter, jusqu'à avaler une pierre de remplacement (pierre à sel ?) proposée par son épouse ou tels ses frères, les *Titans*, qui dévorent par exemple le dieu de la nature, *Dionysos*, sauf son cœur, sauvé par *Athéna - Minerve*, cœur palpitant qui lui permettra de ressusciter ; ensuite, prendront le relais, des

⁸ In Yves Messmer, Diplôme Supérieur de Recherches, *Mythologie et onomastique dans les Légendes de Saint Nicolas ou La traversée Victorieuse de Saint Nicolas*, Université Stendhal, Grenoble 3, CRI., octobre 2000.

héros ou dieux ou déesses « chasseurs », tels *Orion* qui dans le ciel chasse avec son « Chien » *Sirius* le « Lièvre » ou la sauvage et « Ourse » *Callisto - Artémis – Diane* (*artamos* en grec signifie « boucher »), qui s'abreuve du sang des bêtes comme le bison, le cerf ou le lièvre.



Il est un « carnassier » sauvage, puis domestiqué (en partie seulement !), un « omophage », le « Chien », disons le « Canidé » (qui englobe aussi le renard et le loup très présents chez Gustave Courbet dans ses relations ou ses peintures : photo à gauche), qui fait bien la synthèse de tout cela et que le

peintre, tel un « Titan », connaît fort bien, car il est le « Chasseur » par excellence, une sorte aussi de « Géant » *Orion*, comme nous le découvrirons à propos du « Chêne de Vercingétorix », un « Chasseur » qui sait se vanter de ses parties de chasse. Courbet devient alors aussi bien le « Chasseur assoiffé du sang des lièvres » grands dévoreurs de sarments de vigne, même en temps prohibé, que le « Chien », compagnon carnassier et sanguinaire, bien que fidèle jusqu'à la mort (noter sa présence auprès de la tombe dans l'« Enterrement à Ornans »), qui a su préserver dans les poursuites infernales ou les guerres depuis l'antiquité⁹ ses instincts primitifs, ou les deux à la fois, quand il ne se pose pas lui-même en « victime ».



Vu de cette façon, Gustave Courbet est bien comme l'empereur *Flavius Claudius Julianus* à la fois un « apostat » et une « victime », empereur qui s'était fait le chantre d'un « cynisme » rénové, véhiculé par des sortes de « pèlerins », cynisme qui, à la manière des



Anciens, prônait en théorie (en pratique aussi ?) justement le cannibalisme ou l'omophage, comme élément primordial du matérialisme.

Cette philosophie antique était issue du « Cynisme » prôné par *Diogènes – Diogène de Sinope* « Né de Zeus » (de sa cuisse ? !!). Une philosophie, dans sa partie théorique, très bien

⁹ Si le « loup » (ou mieux la « louve ») est bien lié au dieu de la guerre, *Mars*, chez les Romains, il est aussi attaché au dieu grec *Apollon* (*Lukos*), comme le « chien » d'ailleurs ; la plupart des peuples antiques utilisaient le « chien » dans les combats, tels les *Brittons*, en Celtique insulaire, qui les lâchaient contre les légions romaines.

adaptée aux excès jubilatoires de Gustave Courbet :

... Le cynisme est une attitude face à la vie provenant d'une école philosophique de la Grèce antique, fondée par Antisthène, et connue principalement pour les propos et les actions spectaculaires de son disciple le plus célèbre, Diogène de Sinope. **Cette école a tenté un renversement des valeurs dominantes du moment**, enseignant la désinvolture et l'humilité aux grands et aux puissants de la Grèce antique. **Radicalement matérialistes et anticonformistes, les Cyniques, et à leur tête Diogène, proposaient une autre pratique de la philosophie et de la vie en général, subversive et jubilatoire.**

L'école cynique prône la vertu et la sagesse, qualités qu'on ne peut atteindre que par la liberté. Cette liberté, étape nécessaire à un état vertueux et non finalité en soi, se veut radicale face aux conventions communément admises, **dans un souci constant de se rapprocher de la Nature.**

Le terme « cynisme » provient du grec ancien κύων / kuôn, qui signifie « chien », en référence à l'attitude d'Antisthène, inspirateur du cynisme, puis de celle de Diogène de Sinope, généralement considéré comme le premier véritable cynique ; **Diogène de Sinope souhaitait être enterré « comme un chien ».** Selon d'autres sources ce dernier « faisait ses discours dans un gymnase appelé Cynosarge, tout près des portes de la ville » ...¹⁰



Nous allons relire dans quelques lignes le texte totalement ésotérique de *Flavius Claudius Julianus*, vainqueur sur le Rhin des *Attuaires* et de retour par le site de *Besançon*, que le *Doubs* épouse en l'entourant comme un « compas » (selon J. César, dans la *Guerre des Gaules*) ou une « lyre » (photo à gauche) ; l'image d'un *peregrinus*, d'un « pèlerin » *Κυνικός*, *Kunikos* « lié au

Chien » > « Cynique » se présente à lui, qui est tout le portrait du philosophe *Cynique Diogène*¹¹ : un *Cynique* à *Vesontio*, avec le « manteau, le bâton et la besace », tel un *peregrinus*, un « pèlerin » dans le christianisme futur ou tel Gustave Courbet à *Montpellier*, à la façon de *Saint Roch*, sur le Chemin de Saint-Jacques, tel encore le *Carbonaro*, proche des *Bons Cousins Charbonniers*, Apôtre – Vagabond, *Jean Fournet*, qu'il fréquentera au café, rue du Roule, à Paris, et représentera (voir plus loin). C'est là qu'apparaît le rôle tenu par le « Chien » dorénavant apprivoisé et « compagnon fidélisé », un Chien qui « écoute », « entend », et « avertit ».

¹⁰ <http://fr.wikipedia.org/wiki/Cynisme>

¹¹ Photo à droite : Diogène dans sa niche – tonneau : peinture de *Jean-Léon Gérôme*, peintre, né à Vesoul, très académique, le contraire de son contemporain *Gustave Courbet*.

http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Jean-Léon_Gérôme_-_Diogenes_-_Walters_37131.jpg

This work has been released into the public domain by its author, Walters Art Museum. This applies worldwide. Un *Saint Diogène*, < gaulois *Divio-c/gena* (« né du Divin » ?), est le premier évêque de *Nemetocena* « *Né du Bois Sacré* » premier nom connu d'*Arras* !

Le rôle de l'« Oreille » devient alors primordial, y compris et surtout à la chasse ou durant la « garde » et les « mises en garde » et tout au long du parcours du « chemineau » : tout le monde connaît la sensibilité des oreilles du chien à la « Musique » ! Or, le premier évêque connu (né à *Volterra* en Étrurie et qui deviendra ensuite le premier pape après *Saint Pierre*, à *Rome*, ville des *Peregrini* – « Pèlerins » par excellence, aboutissement de la future *Via Francigena* !) de *Vesontio* – *Besançon*, la ville principale des *Séquanes*, eux-mêmes réputés pour leur « viande crue », salée et fumée, porte exactement le nom du fils de *Psamathé* et d'*Apollon* à la « Lyre », *Linos* – *Lin*¹², dans la mythologie grecque. Son grand-père *Crotopos*, roi d'Argos, qui n'en voulait pas, l'exposa aux bêtes sauvages, mais il fut dévoré, tout bébé, par les « Chiens Rouges » des bergers qui l'avaient pourtant sauvé. Donc ce texte de *Julien l'Apostat* croyant retrouver son maître « cynique » et « pèlerin », *Maxime*, à *Vesontio* - *Besançon*, n'a pas été écrit par hasard par l'empereur philosophe.

Après avoir lu ce texte très évocateur et ésotérique, nous étudierons l'aspect « pèlerin » du « voyageur cynique » qui y est décrit et que nous retrouverons beaucoup plus tard sublimé certes, mais bien présent chez le peintre « Voyageur » d'Ornans. En effet cette image ne sera pas sans rappeler divers personnages :

A. Celui que nous allons étudier plus loin, le *Carbonaro* cheminant, « Apôtre de Fourier », et ami du peintre, *Jean Journet*, ou le « pèlerin » du chemin de *Saint-Jacques de Compostelle* et de la *Via Francigena*, *Saint Roch*, devenu *Courbet* lui-même rencontrant *Alfred Bruyas* à *Montpellier*, son mécène accompagné naturellement d'un « Chien » ; mais lisons tout d'abord le « philosophe » devenu « cynique », l'empereur *Julien l'Apostat* :

... De retour, **j'observai le rivage des Gaules** ; à ceux qui en venaient, je demandai si quelque philosophe ou quelque homme d'étude n'avait point débarqué, portant un manteau grossier ou une légère chlanide. **Bientôt j'approchai de Besançon**. C'est une petite ville nouvellement restaurée ; jadis elle était grande et ornée de temples magnifiques. **Un rempart la défend, ainsi que sa position. Les eaux du Doubs la contournent, et comme un promontoire rocheux dans la mer, elle se dresse, inaccessible, peu s'en faut, aux oiseaux mêmes, sauf du côté où la rivière qui l'entoure laisse une sorte de grève s'avancer en saillie. Près de cette ville, je rencontrai un homme de la secte des Cyniques, portant le manteau et le bâton.** A le voir de loin, je m'imaginai qu'il ne pouvait être que

¹² Le lien du « Chien » et de la « Musique » est tout simplement la sensibilité de la bête, même « sauvage » aux ultra-sons. Celui qui apprivoise les « bêtes sauvages » par excellence et donc en priorité le « Chien » symbole d'une nouvelle civilisation, *Orphée*, à la recherche d'*Eurydice*, accompagné d'un « Renard » psychopompe, saura d'ailleurs se servir de sa Lyre pour pacifier le « chien » des Enfers, *Cerbère*. La mythologie grecque a mentionné plusieurs *Linos* ; mais tous sont liés d'une manière ou d'une autre à *Apollon* ou à la « Lyre », voire à l'expression de l'« oreille » et du « langage » ou de l'écriture : le plus connu est fils d'*Uranie*, « Muse » de l'astronomie et déesse au « compas ». Ce *Linos* fut l'inventeur des cordes de la Lyre et le maître d'*Orphée* et d'*Héraclès* ; ce dernier, malheureusement après une remontrance, avec une « sauvagerie folle » contraire évidemment à l'apaisement musicale, le tua avec son plectre.

toi. Quand j'arrivai plus près, je crus qu'il venait certainement de ta part. **Je reconnus en lui un ami**, mais bien inférieur à celui que mes espérances attendaient. **Tel fut le songe que je fis** ...104

S'il existe un « Chien révolté » contre les blasphèmes et les bêtises de ses contemporains, y compris de certains philosophes, notamment du « Cynique » Héraclius, qui critiquait *Diogène*, mais Chien aboyeur « contre les Galiléens » leurs dogmes et leurs « Servants », c'est bien *Julien le Philosophe*. Courbet pourfend, de la même manière que Julien l'Apostat, l'hypocrisie religieuse de son siècle qu'il a côtoyée sans cependant renier au fond de lui-même certaines des valeurs essentielles apprises et qu'il manifestera dans sa peinture sous la forme de symboles.

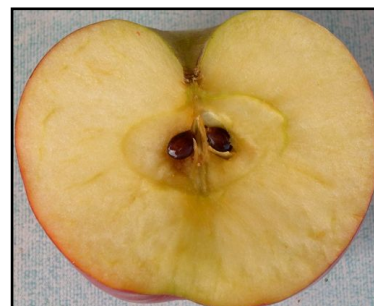
Dans le tableau « le Retour de la Conférence », cette même religion du « Pain et du Vin », professée par les « clergés », est bafouée non pas par l'ancien « séminariste » *Gustave Courbet* qui les avait fréquentés mais par ses propres serviteurs qui avaient abusé du « Nectar Divin » et divaguaient devant le « Chêne Sacralisé » abritant, en son corps « entrouvert » et sanglant, comme une *fossa* (en latin), un « sexe féminin », *Notre-Dame*, la Vierge – Mère.



De toute évidence, l'évocation de la circulation vitale du « Sang » à travers la « Sève », les « veines » et les « artères » mâles ou femelles à la fois du lierre, des jambes et des bras de l'arbre ou de la vigne, comme ceux des humains, se retrouve dans les mythes « naturalistes » païens et religieux qui ont baigné l'enfance et l'adolescence de Max Buchon et de Gustave Courbet que nous allons retrouver d'emblée dans le « Chêne » qui semble avoir été, à l'aube du talent du peintre, un « Pommier », arbre paradisiaque de la Connaissance, tout aussi évocateur de l'« Amour » et de la « Naissance », de l'« Origine du Monde », ne serait-ce que dans la coupe de son fruit « partagé », fruit qui fut aussi, dans l'antiquité, remis par *Pâris* à *Aphrodite* et devint objet de discorde ...



Partageons ce fruit de deux manières, l'une où apparaît un sexe féminin avec des testicules - graines, l'autre où est représentée l'« Étoile du Berger – Vénus » ... Et lisons quelques lignes extraites de *Les « Incipit » de Gustave Courbet*



quelques lignes extraites de *Les « Incipit » de Gustave Courbet*

et l'autoportrait, par Ségolène Le Men¹³ :

...L'œuvre de Courbet s'ouvre avec un tableau d'enfant traditionnellement daté de 1834, mais probablement antérieur. Ce tableau (inachevé et conservé au musée Carnavalet) dépeint un enfant d'une douzaine d'années, qui exprime là sa vision du monde, en plantant un décor et désignant un héros de son âge. **Accoudé à une roche qui affleure, celui-ci s'est accroupi à même le sol, jambes repliées**, et dévisage gravement le spectateur, tandis que son expression reste celle d'un « bonhomme » de dessin d'enfant. Dans la verte nature, l'enfant en blouse porte une casquette d'écolier. Cette petite huile sur papier collé sur bois (le numéro un des deux catalogues de Fernier et de Courthion), fait pleinement partie de son œuvre et de son catalogue raisonné bien qu'il ne l'ait pas signée et qu'il ne lui ait pas donné de titre. Courbet l'a conservée dans son atelier sa vie durant, puis sa sœur Juliette l'a gardée avant de la donner à Lionel de Tastes qui l'a léguée en 1952 au musée parisien. **La légende s'en est emparée, corollaire de l'anecdote selon laquelle Courbet aurait été mis au monde par sa mère au pied d'un chêne, sur la route de Flagey à Ornans : en 1929, à l'exposition du Petit Palais, le tableau, présenté comme un autoportrait, avait pour titre Courbet sous un pommier.** Allusion à **un paradis terrestre d'enfance**, le pommier évoquait l'arbre biblique de la connaissance du Bien et du Mal, ou rappelait la formule de Max Buchon en 1863 : « À voir Courbet un instant à l'ouvrage, on dirait qu'il produit ses œuvres (lesquelles sont en si grand nombre des chefs-d'œuvre) comme un pommier produit des pommes » (Buchon Max, *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté*, Salins, Billet et Duvernois, 1863)...

... Les premiers tableautins de Courbet, qui sont, celui-ci mis à part, des paysages, **attestent l'emprise picturale de son premier maître, celui que l'on surnommait le père Beau** (ou Baud), un élève de Gros qui professait au petit séminaire d'Ornans où Courbet fut, comme Max Buchon, élève de 1831 à 1837. Dans le tableau de Beau offert en 1837 par un commanditaire à l'église d'Ornans, **Saint-Vernier, patron des vigneron dont le culte est répandu dans le Jura , est représenté en pied, surmontant de sa stature monumentale le vallon lointain** où pointe le clocher d'Ornans au pied de la falaise. **À gauche du jeune saint tenant une serpette, est couché un chien, assez inattendu dans un tableau d'église (7), à l'ombre de l'arbre sur le tronc duquel est posée une pioche, tandis que sur la droite grimpe un énorme cep de vigne ...**

(7) : **Sauf pour Saint Roch, l'antipesteux ...**

...

... L'effigie du saint juvénile, au visage sans auréole tourné vers le ciel, tandis que ses bras s'écartent du corps en un geste d'orant pour rendre grâce au Créateur des merveilles de la nature, a été considérée comme **un portrait de Courbet adolescent**. Si tel est le cas, le jeune peintre a posé dans une composition religieuse dont la naïveté votive procède de l'art religieux populaire ...

¹³ In « *Visage et Portrait, Visage ou Portrait* » sous la direction de Fabrice Flahutez, Itzhak Goldberg, Panayota Volti, OpenEdition Books, Presses Universitaires de Paris Ouest, 2010.
<http://books.openedition.org/pupo/936>



Ségolène Le Men a bien souligné l'influence de la Nature sur les adolescents, notamment sur Gustave Courbet, mais elle s'arrête au bord du chemin et ne s'aperçoit pas que cette richesse de sensations primitives et sauvages marque à jamais et l'écrivain Max et le peintre Gustave. Elle a bien remarqué qu'il existe un « Saint au Chien », *Roch*, sans plus, alors qu'outre *Saint Vernier*, d'autres « Saints au Chien » existent, que ce soit *Saint Bernard* (< *Bernward* « Gardien des attaques de l'Ourse », nom équivalent pour le sens au grec *Arctouros* – *Arthur*, étoile de la constellation du *Bouvier*, près des « Chariots des Ourses »), fêté le 20 août ou *Saint Dominique* (*dominicus* « fidèle domestique » : photo à gauche, ci-dessus « chien au bâton de feu », église d'Ornans), fêté, quant à lui, plus tôt, le 4 Août, en ce même mois de la « Canicule » que *Saint Roch*.

Chez *Ségolène Le Men* qui a le mérite toutefois de remarquer cette présence du « Chien » auprès de *Saint Vernier* – *Gustave Courbet*, cela reste donc anecdotique et elle ne pose pas la question essentielle : pourquoi retrouvons-nous ce « Chien » systématiquement dans sa peinture ?



B. L'image du « pèlerin cynique » de Julien l'Apostat rappelle aussi *Saint Vernier*, accosté de son chien, jeune voyageur – vigneron de Rhénanie, soutien de famille qui loue ses services, dont la statue, sculptée par *Jules Guillin* de Mouthier, fut érigée à *Vuillafans* par l'oncle de *Max Buchon* (photo à gauche) :

... *Saint Vernier*, statue en pierre, érigée à *Vuillafans*, par mon oncle Pierre-François Pasteur, et inaugurée le 10 mai 1869. Signé *Max Buchon*. [Reliure Inconnue] ...¹⁴

Max Buchon, comme *Gustave Courbet*, au petit séminaire d'Ornans, où le père Beau les avait initiés aux mystères de *Saint Vernier*, avait un autre ami qui s'appelait *Charles Pouchon*. *Carine Joly* de l'Institut Courbet, à la suite de la lecture d'un article de *Robert Fernier*, le concernant et paru en 1970, s'est intéressée à ce peintre, fils d'un cultivateur – vigneron, né à Mouthier que le peintre d'Ornans qui ne l'a jamais renié, mais soutenu, appelle « le peintre-vigneron ».

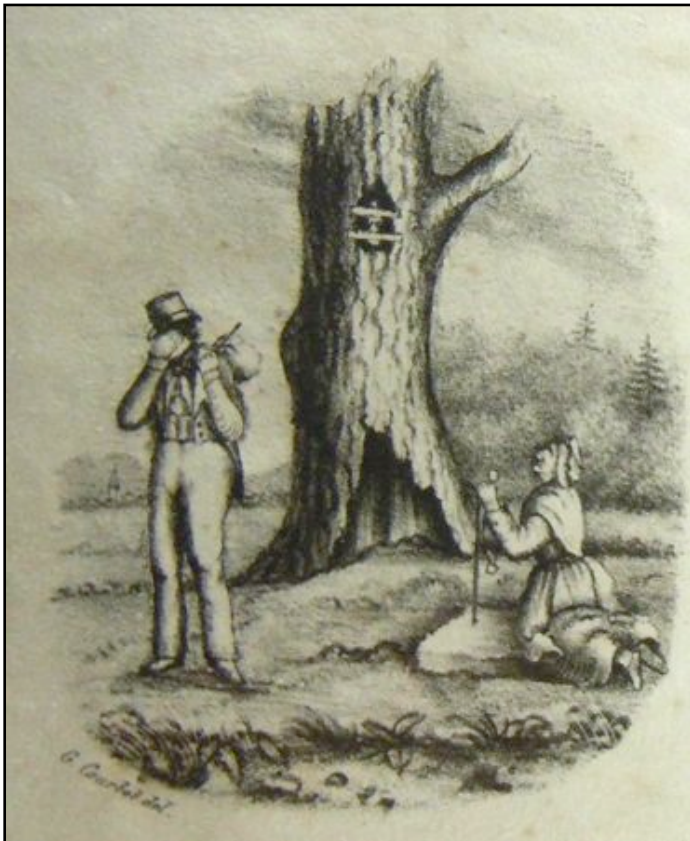
¹⁴ <http://www.amazon.fr/Vernier-Vuillafans-Pierre-Francois-Pasteur-inaugurée/dp/B001CEP1BQ>

Le 10 mai, au moment de la fête des « Saints de Glace » est jour de la fête de *Saint Isidore* (toujours en couple avec *Saint Vernier*, dans l'iconographie et la vénération : cf. à Saules) et surtout de *Saint Gengoux*, patron des l'église, mère de *Vuillafans*, à *Montgesoye* ; lui aussi est peint et vénéré conjointement à *Vernier* à *Vuillafans*.

Et de poser la question ? Lui, le fils de vigneron, bien que spécialisé dans les portraits, ne dédaignait pas peindre des natures-mortes ou même des compositions romantiques (selon R. Fernier) ; se serait-il penché justement sur quelques motifs religieux liés à la « vigne » et notamment dans les sites où était vénéré *Saint Vernier* ?

Et si c'était le cas à *Saules* où les deux peintures des *Saints Vernier et Isidore*, au culte importé de *Madrid*, encadrant *Saint Nicolas*, paraissent contemporaines, voire plus ! Très intéressantes : en effet, nous avons vu que l'architecte bisontin *Victor Baille* avait conçu l'ensemble du chœur rénové, à la suite de la visite en 1836 du Cardinal Mathieu ; or Victor Baille était lui aussi un ami de Courbet et pourquoi pas de Pouchon ... Mais Victor Baille l'« architecte » était lui-même un « portraitiste » comme Pouchon. Donc il est fort possible que les deux tableaux encadrant *Saint-Nicolas* du chœur de l'église de *Saules* aient été peints par *Victor Baille* lui-même qui d'ailleurs portaitura, à Besançon, Gustave à l'âge de 19 ans.

C. Enfin le « Pèlerin », le « Voyageur » ou l'« Homme du Chemin », nous allons le retrouver chez Max Buchon. Une lithographie (photo à gauche) signée de Gustave Courbet



dans les *Essais poétiques (III)* de ce même auteur ami, (édités en 1839) représente, le « conscrit » partant à la guerre (appelé « Victor » comme par hasard > cf. *Victor Baille* !) et disant adieu à sa « Mère » (et non pas à sa « fiancée » comme l'écrivent, à la suite de Max Claudet dans *Souvenirs. Gustave Courbet*, p. 6, certains auteurs imprudents).

La « Mère » est au pied du « tronc » de l'arbre creux - éventré en « Triangle », Triangle ou « Trois Points » évocateur de sociétés secrètes, telle celle des *Bons Cousins Charbonniers* (la cheminée de la meule était « triangulaire ») , de

même forme que la « niche – mandorle » supérieure abritant la « Vierge du Vieux Chêne » ; appuyée sur une canne, elle l'invoque, agenouillée sur une sorte de « pierre tombale », ce qui n'est surtout pas un hasard pour le futur concepteur de l'« Enterrement à Ornans ».

3. Les « Nymphes du Chêne »



Il sera bon de comparer cette « Mère » de « conscrit » avec celle peinte dans la même attitude, appuyée sur un bâton, priant *Notre-Dame-du-Chêne* à *Maisières*, choquée par le comportement des prêtres du « Retour de la Conférence », prêtres aboyés par le « Chien »¹⁵ ! Nous étudierons spécialement dans un paragraphe ces *Essais poétiques* que Max Buchon écrivit en 1837, en cours de rhétorique du pensionnat de l'abbé Oudot, faisant suite au petit séminaire d'Ornans où Gustave Courbet semble l'avoir accompagné¹⁶.

... Si Courbet se souciait peu des études classiques, il en allait tout autrement du dessin, et même de la peinture, qui commencèrent bientôt à le passionner. Un jour, son professeur de rhétorique, M. Oudot, avait pris comme sujet de cours cette pensée de M. de Bonald : « Un homme ne peut comprendre et produire d'art que celui qui interprète sa propre nature ; l'art, en tant qu'expression du sentiment de la société, doit par conséquent se transformer aussi souvent que la société même. De même que l'on dit : « le style, c'est l'homme », de même on doit pouvoir dire : « l'art, c'est la société »... L'artiste est l'interprète de sa propre nature ». Ces aphorismes, longuement médités, eurent une grande influence sur l'esprit de Courbet ; ils pourraient être la devise du réalisme.

Dès lors, son professeur de dessin, le « père Beau », n'eût pas d'élève plus attentif ni plus assidu...¹⁷

Cependant en préambule, lisons ce qu'écrit le peintre, à propos de cette « Vierge du Vieux Chêne » dans les relations et commentaires de cet épisode blasphématoire, ceci en 1868, lors d'une exposition à Gand où il publie six dessins avec moult détails piquants :

¹⁵ Très important le « son réaliste » qui alerte, apaise comme celui d'Orphée ou souligne l'aspect festif, dans la peinture de Courbet : la voix, les rires, les cris ou aboiements, les hurlements réels ou suggérés et les instruments de musique à vent (cor de chasse, trompette de l'ange dans la copie de *Le Guerchin*) ou à cordes (guitare, violon) participent au symbolisme (voir plus loin).

¹⁶ En attendant nous invitons à relire le texte sur internet publié par *Gallica* : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1139158>

Le petit séminaire d'Ornans semble avoir été déplacé après 1833 à *Consolation*, avant de revenir sur les mêmes lieux. S'ouvrit alors un pensionnat tenu par un abbé nommé *Oudot* (même famille que *Sylvie Oudot*, mère de Gustave ?) qui semble être le professeur de rhétorique. Gustave Courbet quitte Ornans pour le collège royal de Besançon en 1837.

¹⁷ Georges Riat, *Gustave Courbet Peintre*, H. Floury, libraire-éditeur, Paris 1906.

... Ces messieurs sortaient d'une conférence dans laquelle ils avaient largement fêté la douce purée septembrale ...

... Cette scène se passait sous un arbre où se trouvait une petite Notre-Dame en plâtre logée au fond d'une niche creusée dans le tronc et protégée par un treillis de fils de fer.

Cette niche était remplie d'ex-voto et de menus bibelots à l'usage spéciale des vieilles bigotes.

Comme bon nombre de dévots sont convaincus que l'aspect d'un ivrogne arrache des larmes de douleur à la sainte Vierge, le voyageur, qui croyait naïvement que Notre-Dame avait toutes les raisons possibles pour en verser à torrents ce jour-là, l'examina avec attention.

Mais les miracles ne sont pas faits pour les impies : la petite statuette était sèche comme le lit du Manzanarès au mois de juillet ...¹⁸

Commençons par l'analyse de cette allusion qui paraît totalement « anodine » (?) du lit du *Manzanarès*, asséché comme la statuette « Pleureuse à torrent » telle une *Hyade*, nourrice de *Dionysos* grâce au « Gland » primitif, statuette que le « voyageur » observe et qui ne réagit pas devant l'ivrognerie blasphématoire. La rivière espagnole *Manzanarès* qui traverse *Madrid* est un symbole qui parle à Courbet de plusieurs manières !

N'oublions pas que nous sommes, au pays du « Rouge Couchant », où apparaît la première étoile brillant dans le Ciel d'Occident, « l'Étoile du Berger » et de la conception nocturne, en *Hespérie*, au « Jardin des *Hespérides* », peuplé d'« Arbres » dont les « Pommes d'Or » sont gardées, comme un « trésor », par une sorte de *Vouivre*, le « Dragon » de la déesse de l'enfantement dans le mariage, *Héra – Junon*.



En effet cette petite rivière, aux eaux et alluvions nourriciers, prend sa source dans la *Sierra de Guadarrama* et semble avoir été, au premier abord, la digne représentation, y compris sexuelle, d'une déesse antique de la « Fécondité » déchue telle *Aphrodite – Vénus* ou mieux une déesse -



vierge assistant l'« Enfantement » comme *Artémis – Diane – Callisto* (la « Très Belle Petite Ourse » !), peut-être même une déesse *Celtibère* à l'origine, d'autant que le nom *Madrid*, dont le blason actuel (un ours passant puis s'appuyant sur un « arbousier nourricier »¹⁹) est la

¹⁸ Gustave Courbet, *Les Curés en Goguette* avec six dessins, Exposition de Gand 1868 : extraits du bulletin n° 115 de l'Institut Courbet, décembre 2013 ; p. 32 sqq., étude de l'ensemble par Carine Joly : « Il y a 150 ans, le Retour de la conférence, un scandale ! ».

¹⁹ Photo à gauche, blason de *Madrid* ; à droite, celui de *Riez* :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Madrid#mediaviewer/File:Escudo_de_Madrid.svg

Valadrem (<http://valadrem.blogspot.com>) — Dibujada a partir de Image:Escudo de Madrid.png, por Sanbec
Le même type de blason se retrouve à *Nozeroy* dans le Jura (un sapin d'appui) et à *Riez* en Haute-Provence (un pommier d'appui). L'« Arbre », symbole de *Madrid*, dont le nom « madronio », est peut-être lui aussi à l'origine

traduction, évoque peut-être l'« Ours » ou a été interprété comme tel (**Maturitum* « le Gué de l'Ours » en celtique). Autant dire que cette petite rivière, à la source d'eau vive, et au bain de jouvence, est le symbole de la « femme » telle qu'elle est conçue par Gustave Courbet.

Avant de s'assécher progressivement le long de cette ville de pavillons de chasses royales, qui n'aurait jamais été capitale sans le choix de *Philippe II*, au XVI^e siècle²⁰, le *Manzanarès* a eu cependant, en amont, le temps de construire avec ses alluvions un bassin réputé comme par hasard pour ses « pâturages à Taureaux » et pour sa « forêt de Chênes » (forêt d'*El Pardo*) et sa population importante de bêtes sauvages propres à être chassées, les daims certes mais surtout les « Sangliers » !



Par ailleurs le *Manzanarès* évoque irrésistiblement chez Gustave Courbet autre chose et notamment une critique d'un de ses tableaux réalistes de 1853, « les Baigneuses » (à gauche), par Prosper Mérimée, dont l'une est une « femme » aux « fesses » particulièrement rebondies, associée ainsi, dans un cadre

« forestier » évocateur de *Dryades*, à l'eau rafraîchissante et régénératrice, telle qu'elle apparaîtra plus tard dans la « Source » peinte en 1868 (à droite²¹). Le critique raconte à propos de ce tableau une anecdote liée à la sécheresse l'été du lit du *Manzanarès* :



... Les Baigneuses... N'allez surtout pas imaginer Diane et ses nymphes ... On fait des trous dans le sable et l'eau s'y amasse goutte à goutte par infiltration. Sur ces trous, on élève des tentes en sparterie, où le soir les manolas de Madrid viennent se baigner à la lueur d'une lampe ...

du nom *Madrid*, l'« Arbousier », pousse très souvent en symbiose avec une espèce de « Chêne », le « Chêne-liège » ...

²⁰ *Saint Isidore* « cultivateur » (voir plus loin), au culte omniprésent dans le comté de Bourgogne, avait vécu près de *Madrid*, d'où des liens importants avec la famille *De Granvelle d'Ornans*, qui reconstruit l'église d'*Ornans* dédiée à *Saint-Laurent*, sous la forme d'un « gril » (cf. à Rome, le martyr du Saint d'origine espagnole) comme le monastère – palais – nécropole « panthéon des rois » de l'*Escorial*, *San Lorenzo de El Escorial*, situé à 40 km de Madrid, dans la *sierra Guadarrama*, dans la même chaîne de montagne où jaillit la source du *Manzanarès*.

L'archidiacre *Saint Laurent*, comme d'ailleurs avant lui, son pape de même origine ibérique, *Saint Sixte II*, a toujours été vénéré comme un Saint protecteur des vignes et des vignerons, particulièrement dans la vallée de la Loue (à l'instar du « Madrilène » *Saint Isidore*), mais aussi dans le pays (vallée du Rhin) où fut martyrisé *Saint Vernier* : cela était dû notamment en raison d'un cépage précoce pinot noir appelé « Raisin de Saint-Sixte » puis « Saint-Laurent », dont la véraison coïncidait avec les 6 et 10 août, jours de la fête des deux Saints espagnols. Les confrères de *Saint Vernier* ne manquaient jamais, à ce moment-là, d'entourer les statues de *Saint Laurent* de sarments de vigne portant des raisins offerts à Dieu en « prémices ».

²¹ [http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Source_\(Courbet\)](http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Source_(Courbet)) : musée d'Orsay, domaine public.

La directrice des bains offre alors pour une piécette à Mérimée l'occasion furtive de jeter un œil par le trou d'une tente où il découvre alors un physique féminin de type Courbet...

Prosper Mérimée n'a pas pu s'empêcher en critiquant les *Baigneuses* impudiques et réalistes de Courbet de faire allusion à la mythologie. Eh bien, en citant à son tour le *Manzanarès* à propos d'un autre tableau encore plus « impudique » du moins au niveau religieux (son « Retour de la Conférence » explicité en 1868), le peintre d'Ornans reprend à son tour et à son compte la mythologie antique : les nymphes « baigneuses » et compagnes d'*Artémis* – *Diane* – *Callisto* deviennent alors des *Druadès*, *Dryades*, des « Nymphes de l'Arbre » (racine **dru-* « arbre, chêne » > gréco-celtique *Druidai*, les *Druides*, les « Savants du Chêne »), ou mieux des *Uadès*, *Hyades*, dont le nom grec (verbe *huein* « pleurer ») signifie à la fois les « Pleureuses » et les « Laies » si attachées aux « Chênes nourriciers ».

Ces *Hyades*, ces « Laies », filles d'*Atlas*, sœurs des *Pléiades*, dont la constellation dans le ciel se lève le matin au mois de mai intégrées qu'elles sont à la constellation du *Taureau*



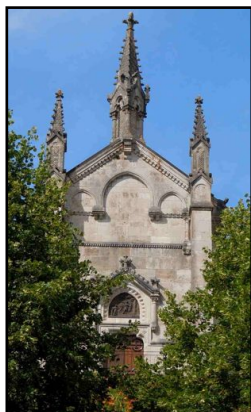
(cf. les prairies de la haute vallée du *Manzanarès*), sont liées au « Chêne » dont elles utilisent les « Glands » pour nourrir le « Marcassin » par excellence, le dieu orphelin de sa Terre-Mère, de *Sémélé* séduite et foudroyée par son amant *Zeus* - *Jupiter*, *Dionysos*. Elles avaient comme frère un « chasseur » réputé de « sangliers », nommé *Huas*- *Hyas*²². Malheureusement, lors d'une chasse en Lybie, *Hyas*, tel *Adonis*, fils de *Myrrha*, l'« Arbre à Myrrhe », fut tué par un « Sanglier » ; alors ses sœurs, les *Hyades* le « pleurèrent à torrent » (saison des pluies de printemps en climat méditerranéen), à tel point qu'elles finirent par se suicider.

Gustave Courbet, avec sa passion pour les « Chênes Druidiques » connaît tout cela. Il suffit de lire les prescriptions d'études, pour toutes les classes depuis la « septième » (où figure *Maximin Buchon*, voir les photos dans les pages suivantes), du catalogue édité pour la rentrée de novembre 1831 des « Exercices publics du petit séminaire d'Ornans ». Il sait aussi que, fait unique au temps des Comtes Palatins de Bourgogne sous domination de l'Aigle Impériale, un « Castel » a pris le nom du descendant chrétien de l'« Enfant du Chêne » *Dionysos*, *Saint Denis*, dont se réclameront tous les rois de France et notamment *Saint Louis*²³

²² *Hus*, *hys* en grec « sanglier, cochon », issu de la racine indo-européenne *(s)us- « suidé, cochon, sanglier ».

²³ *Mahaut d'Artois*, épouse du comte palatin de Bourgogne, *Othon IV*, est descendante directe de *Robert I^{er} d'Artois*, frère de *Saint Louis* : ses deux filles, *Jeanne* et *Blanche*, épouseront les descendants directs de ce même

et que ce château domine *Maisières* et le « Chêne bénit » !



Un an après l'épisode « blasphématoire » de Gand, le 3 août 1869, à *Maisières*, à 800 mètres du lieu-dit « le Chavot » et de la maison de son ami *Ordinaire* où résidait souvent le peintre, la chapelle de cette *Notre-Dame du Chêne*, dont la construction avait été justement permise par des souscriptions paroissiales élaborées certainement lors de ces « conférences » aux agapes douteuses, était inaugurée par le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, qui avait commandité l'enquête sur l'apparition rayonnante dans le « Chêne » à *Cécile Mille*, qui par ailleurs avait vécu, à *Maisières*, en face de la maison des *Ordinaire* ; mais sa première pierre avait été posée le 12 juillet 1863, c'est-à-dire l'année même de l'exposition de la toile « scandaleuse » du peintre qu'il allait plus tard développer avec volupté par des dessins tout aussi provocateurs.

Ironie du sort (ou volonté ?), c'est un célèbre « prêtre » d'Ornans, *Paul - Félix - Gustave Bastide*, mieux un chanoine devenu prélat de Pie IX à Rome, cousin et ami de *Gustave Courbet*, ami d'adolescence au séminaire, qui choisira le site de *Notre-Dame du Chêne* pour sa dernière demeure en 1875 : la famille de *Simon Bastide* (le père) et peut-être aussi celle de *Régis Courbet* (le père) auraient-elles participé aux souscriptions promues par les dites « Conférences » ? Les *Courbet*, propriétaires terriens à Ornans et Flagey et les *Bastide*, fondeurs de métaux, ferblantiers à Ornans (la fonderie sera rachetée par le peintre qui la transformera en atelier !) et *Pontarlier*, sont des cousins, par la famille des *Oudot* (même grand-père !), au point que *Jules Nestor Bastide* a pour parrain *Paul - Félix - Gustave Bastide*, son cousin paternel et pour marraine, la sœur du peintre, *Bernardine Julie Clarisse Courbet*.



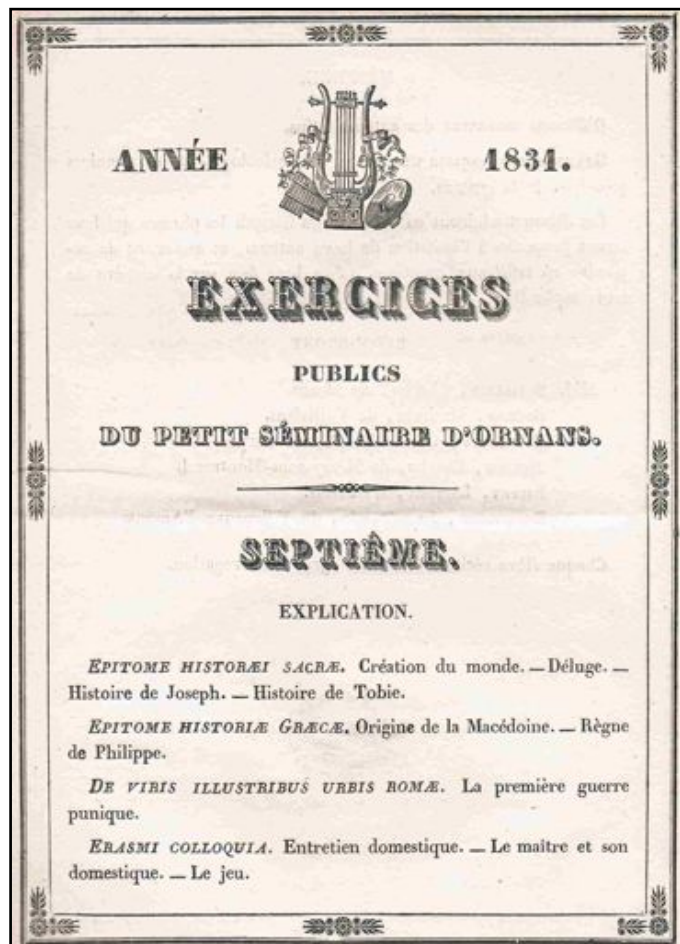
Saint Louis, les fils de *Philippe le Bel*, les « Rois Maudits », *Philippe V* et *Charles IV* qui n'auront pas d'héritiers mâles. La crise dynastique profitera à la branche des Capétiens Valois.

... On plaça l'enfant (Courbet) au petit séminaire d'Ornans : l'élève Courbet montrait peu d'aptitude pour les lettres. Nous nous souvenons des récits que nous faisait à Rome, un de ses anciens camarades de séminaire, Mgr Bastide, aumônier de l'armée française, sur son ami d'enfance. Courbet, quoique un peu sauvage, était aimé de tous et déjà ses goûts l'attiraient vers la peinture.

« -- J'ai encore à Ornans, nous disait Mgr Bastide, un portrait épouvantable que fit de moi mon ami Courbet à quinze ans. » ...²⁴

Ce « Petit Séminaire d'Ornans » est donc bien la clef qui ouvre tous les commentaires, les supputations et les débats possibles, mais il reste, dans la carrière du peintre, le point essentiel de son futur épanouissement, de son attachement à sa région, à sa vallée et son plateau et, quoi qu'on dise, une mémoire ineffaçable de ses premiers émois religieux, particulièrement de cette « Vierge » si impliquée dans le « Chêne » quasiment « druidique » et aussi dans cette culture « Vigneronne » qui pénètre tant l'environnement familial.

Lods, Ornans, Vuillafans, Maisières..., voici des noms de villages de cette Vallée de la Loue qui résonnent en écho, pour tout ce qui a trait à Gustave Courbet. La liste est loin d'être complète, nous le découvrirons bientôt avec les noms d'autres villages qui eux aussi possèdent un vignoble et donc des cultes référant, mais situés en versants dominants au-dessus des falaises de calcaire de la Vallée. Pour l'heure, le village de référence n'est pas *Ornans*, mais *Vuillafans* : nous découvrons, en effet, qu'en 1831 au moment de l'entrée, en compagnie de *Gustave Courbet*, son cadet d'un an, du Salinois *Max Buchon* au petit séminaire d'Ornans (photos à droite et en fin de chapitre où il est cité en deuxième position) celui-ci y réside.

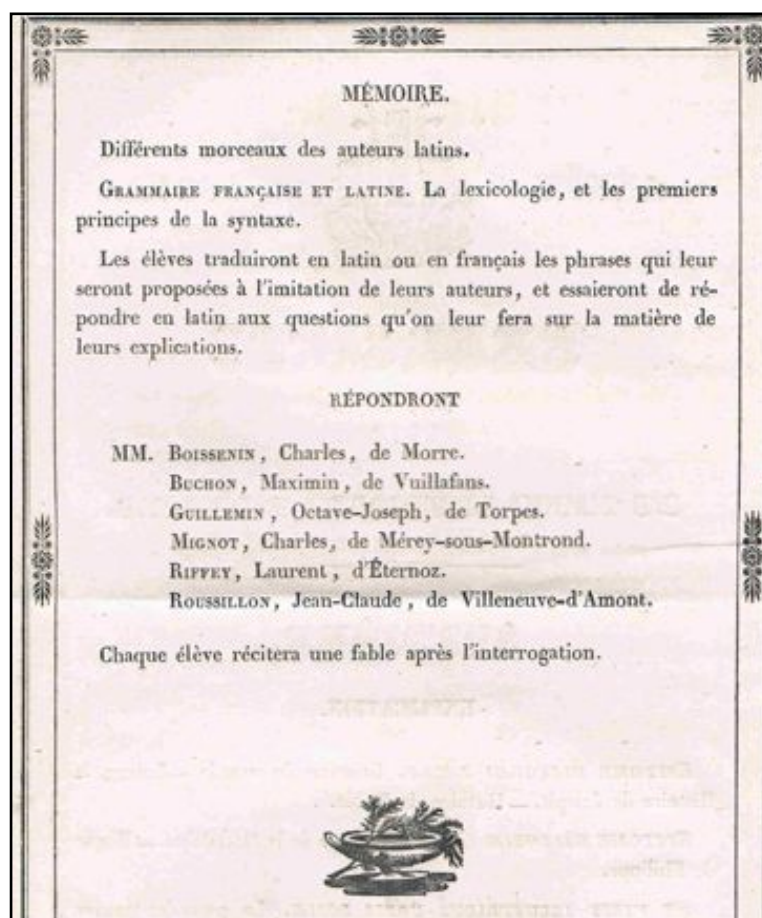


²⁴ Comte H. d'Ideville, *Gustave Courbet, Notes et documents sur sa vie et son œuvre*, Paris, pp. 4-5, imprimerie Paris-Gravé, rue Basse du Rempart, Boulevard des Capucines, 1878

Maximin Buchon, qui porte par ailleurs un prénom très comtois, celui d'un des premiers évêques de Besançon très vénéré en sa chapelle, non loin d'Ornans (à *Foucherans*), restera l'ami fidèle (et inversement) de Gustave Courbet qui épousera bon nombre de ses idées « sociales ». Cependant, en 1869, en l'année même où il décédera, Max Buchon évoque des liens « religieux » toujours existants en revendiquant une paternité « familiale » lors de l'érection d'une statue de *Saint Vernier*, patron des vignerons de son village où réside une partie de sa famille, les *Pasteur*, pourtant d'origine jurassienne, semble-t-il :

... Saint Vernier, statue en pierre, érigée à Vuillafans, par mon oncle Pierre-François Pasteur, et inaugurée le 10 mai 1869. Signé Max Buchon. [Reliure Inconnue] ...²⁵

C'est peut-être à partir de ce nom de *Pasteur* que nous allons pouvoir remonter toute une filiation, mieux une « affiliation » à ce jour inconnue, celle à la société secrète des « Habitants des Bois » par excellence, les « Bons Cousins Charbonniers », à l'origine des célèbres *Carbonari*... dont un certain *Journet* fut fréquenté et peint par Gustave Courbet ...



²⁵ <http://www.amazon.fr/Vernier-Vuillafans-Pierre-François-Pasteur-inaugurée/dp/B001CEP1BQ>

4. Récit des Apparitions²⁶ et premières analyses des sociétés religieuses et secrètes



Extrait des registres paroissiaux de Scey-en-Varais (Année 1803)

« **En mil huit cent trois**, jour de l'Assomption de la Sainte Vierge qui, cette année, était le **lundy**, il se trouve qu'une Notre-Dame enfermée dans un **chesne** sur **le chemin de Maisières à Ornans** au bout de la roche, inconnue depuis plus de 40 ans, parce que le chesne s'était reformé depuis longtemps ; en sorte que des personnes de trente ans et plus m'ont assuré n'en avoir pas eu l'idée.

« Un **Mille, père de Pierre-Antoine Mille** dont nous parlerons, voyant que la Sainte Vierge n'était plus visible dans ce chesne, en remplaça une autre dans un chesne plus haut, même canton ; le hasard ou un décret de la divine Providence a bien voulu que pendant la Révolution et la persécution de l'Église, **ce chesne où l'on ne voyait pas une Vierge enfermée a été conservé, tandis que le chesne où l'image de la Sainte Vierge était**

²⁶ Références de bases que nous citerons souvent : R.P. Marcel Sibold, *Cécile Mille (1789-1835) Vie & Descendance*, édition Notre-Dame-du-Chêne, 1989 « A ses 830 descendants et alliés » : admirable ouvrage édité en 1989 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de *Cécile Mille*.

Reprises parfois dans : Extraits de *Saintes Prières et Dévotions* et d'écritures diocésaines de l'époque :

<http://prieresetdevotions.blogspot.fr/2006/03/notre-dame-du-chne-la-statue.html>

<http://prieresetdevotions.blogspot.fr/search/label/Notre-Dame%20du%20Chêne>

<http://prieresetdevotions.blogspot.fr/search/label/Chêne%20-%20Notre-Dame%20du>

enfermée et visible a été coupé comme les autres qui étaient dans ce canton, et même avec impiété. Celle invisible dans le chesne épargné a été retrouvée d'une manière surprenante ledit jour de l'Assomption mil huit cent trois. Je me suis informé exactement du fait ; je ne suis pas volontiers crédule. Voici le fait tel que l'ont attesté les deux témoins oculaires et tout Maisières.

« **Pierre-Antoine Mille**, fils du Mille qui avait remplacé la nouvelle image, âgé d'environ 40 ans et plus, de très bon sens, **accompagné d'un autre homme faiseur de paniers**, logé chez lui momentanément pour son travail, les deux demeurant à la Malcôte, venaient ensemble **le lundy, jour de l'Assomption**, à la messe de paroisse à Scey, dont la Malcôte dépend, et cette année existait une sécheresse terrible qui a perdu la plupart des denrées, surtout de Caresme ; par le plus grand soleil, entre 7 et 8 heures du matin, ils passèrent devant le chesne qui est sur le chemin causant en marchant, comme ils avaient déjà passé ensemble la veille, dimanche, sans rien voir ; **étant vis-à-vis le chesne, le faiseur de paniers aperçoit tout à coup contre le chesne deux lumières. Tout étonné il dit à Pierre-Antoine : « Regarde donc, qu'est-ce que c'est cela ? »** Et tous deux voient les deux lumières qu'ils examinèrent quelque temps en sorte de ne pas perdre la messe. Je leur ai demandé à tous deux en présence de M. Durand, curé de Cléron, s'ils avaient effectivement vu des lumières et à quoi elles ressemblaient, si elles ressemblaient à des chandelles ou à des cierges, ils me répondirent que non, mais bien à des vers clairants et très lumineux. Or, le jour de l'Assomption, par le plus beau soleil qui donne contre cet arbre à cette heure, on ne peut voir clairer de ces sortes de vers. Aussi après la messe tout Maisières s'y est transporté. **On a ouvert le chesne dans l'endroit indiqué par les deux voyants qui y étaient présents et on y a trouvé une Notre-Dame de terre cuite** que chez M. Verny ont habillée et fait poser comme elle est aujourd'hui ; tout le voisinage y va pour prier. Y croira qui voudra ; pour moi, j'y crois très fermement, après les informations que j'ai prises sans préventions, n'étant pas croyant aux apparences de miracle. Voilà la vérité.

Dupuy, curé de Scey. »

Imprimatur : Besançon, le 27 juillet 1950. F. Pinondel, v. g.

Notre-Dame du Chêne - La statue miraculeuse

Elle trône dans la chapelle, au-dessus du maître-autel. **La Sainte Vierge**, une haute couronne sur la tête, porte sur son bras gauche l'Enfant Jésus et **tient de sa main droite contre sa poitrine une grappe de raisin. Les connaisseurs donnent cette statue pour une terre cuite d'Étrepigny (Jura) et la datent du siècle de Louis XIV.** D'une exécution grossière, elle est d'une très belle conception de formes. Elle mesure, piédestal compris, 19 centimètres de haut.

Son nom lui vient d'un vieux chêne dans lequel elle fut découverte, au bord de la route, au bois dit de Grandchamp, à l'endroit où s'élève maintenant la statue de bronze. Qui l'avait mise dans cet arbre ? Des gens de Montrond ont prétendu que c'était un de leurs ancêtres. Un soir que l'homme passait là, il fut attaqué par des malfaiteurs qui le menaçaient de **le jeter à la Loue**. Comme il se recommandait à la Sainte Vierge, des bruits mystérieux se firent entendre qui mirent ses agresseurs en fuite... Une autre tradition parle d'une jeune fille

sauvée par la Sainte Vierge des attaques de deux libertins... Comme il est reconnu qu'avant l'exhaussement de la route, **le passage était peu sûr avec la rivière d'un côté, le bois et le rocher à pic de l'autre**, il est vraisemblable, quoi qu'il en soit de l'exactitude de ces traditions, que **la statue fut placée dans le chêne par un voyageur reconnaissant**.

L'arbre étant encore vigoureux, la niche qu'on avait creusée se referma, voilant peu à peu l'image, dont le souvenir se perdit. Cependant le chêne gardait son nom de Chêne de Notre-Dame. Un sentiment de vénération s'attachait à lui à ce point que, pendant la Révolution une coupe ayant eu lieu dans ce canton de la forêt, l'homme d'Ornans qui tenait le marteau pour marquer les pieds à abattre, passa outre en disant : « Pour celui-ci je ne le marquerai pas ; on m'en voudrait trop ».

Le sacrilège du bois de Grandchamp

A quelques deux cents mètres de la chapelle, du même côté de la route vers la gare, mais à une certaine distance dans les terres, on aperçoit, à demi dissimulées dans un bouquet de sapins, les lignes grisâtres d'un corps de bâtiment. **C'est la Malcôte, ancienne propriété du cardinal de Granvelle, ministre de Charles-Quint. Au XVIIIe siècle, la ferme attenant la maison de maître était occupée par des Mille. Le chef de cette famille avait-il connu la statue ? Il semble que oui.** Mais il ne se doutait pas qu'elle était toujours là, car rien n'eût été plus facile que de la remettre au jour. **Regrettant donc qu'elle eût disparu, il eut l'idée d'en placer une autre dans un chêne qui s'élevait proche de là, à une vingtaine de mètres du chemin.** Or cet arbre, lors de la coupe que nous venons de mentionner, loin d'être, comme l'autre, respecté par la hache, fut abattu avec impiété. Les documents n'en disent pas plus long ; mais cela suffit. On devine le sort de la statue qu'il portait. **Si personne du voisinage ne la recueillit, c'est qu'elle avait été mise en morceaux ou jetée à la Loue.** Cela se passait au cours de la Révolution. En d'autres temps aucun **bûcheron** n'eût osé commettre cet acte. La profanation n'avait pu être perpétrée que sous le couvert des lois, qui proscrivaient tous les emblèmes de la superstition. Elle portait donc nettement l'estampille de l'impiété officielle.

La revanche de la Sainte Vierge

Les Miracles

Il y avait tout juste un an que le Concordat promulgué le jour de Pâques, 18 avril 1802, avait rendu à la France la liberté du culte, lorsque la paroisse de Scey-en-Varais, à laquelle appartient Maisières, revit, la première fois depuis douze ans, les touchantes cérémonies de la première communion. **La petite-fille de l'homme qui avait placé la seconde statue, laquelle fut profanée, Cécile Mille, âgée de treize ans et demi, était parmi les privilégiées de ce grand jour.** La messe terminée, elle revenait à la Malcôte avec une compagne, lorsque, **passant devant le Chêne de Notre-Dame, elle aperçoit contre le tronc, à la naissance des branches, une statue de la Sainte Vierge entre deux lumières, deux chandelles, comme elle dira** : « Oh ! La belle Notre-Dame ! », s'écrie-t-elle. Mais l'autre ne voit rien. Arrivée à la maison, Cécile s'empresse de raconter sa vision à ses parents. Sa mère se moque d'elle. Cependant, devant la force de ses affirmations, le père hésite.

Sur ses instances il se décide à descendre avec elle jusqu'au chêne. Une partie de la famille les accompagne.

Quand ils sont en vue de l'arbre, l'apparition se renouvelle pour Cécile, mais pour elle seule.

Les siens se demandent que penser. Voit-elle réellement ? Ment-elle ? Serait-elle le jouet de son imagination ? Quelques jours après, le père va consulter un pieux gentilhomme, ancien conseiller au Parlement de Besançon, M. Mathias de Pirey, et le prêtre qui, simple vicaire, a desservi la paroisse avec un zèle admirable au cours de la Révolution, l'abbé Nicolet. La réponse qu'il reçut ne nous a pas été conservée ; mais on la devine. **Cécile passait pour une enfant très pieuse. Sans doute l'imagination surchauffée par la ferveur de la première communion expliquait tout.**

Sommée par ses parents de taire ces contes ridicules, **la voyante** n'en continuait pas moins à protester dans son patois que cela était aussi vrai que le soleil brille : « Oui, çou qui est vra, quément l'est vra que lou chau beille ».

Le jour de l'Assomption de cette même année 1803, entre 7 et 8 heures du matin, par le plus beau soleil, cinq personnes descendaient de la Malcôte pour se rendre à la messe à trois quarts de lieue de là, à Scey-en-Varais. **C'était Pierre-Antoine Mille, ses trois filles, Marguerite, Simone et Cécile, la voyante, et un vannier, Louis Seure, dit Marchandot (petit marchand), de la Vieille-Loye (Jura), lequel, à chaque printemps, allait de ferme en ferme réparer les hottes et les paniers des vigneron.** Le fermier et Cécile devaient faire leurs dévotions ce jour-là. Ils marchaient un peu en avant des autres et venaient de dépasser le chêne, lorsque Marguerite, qui suivait en compagnie de Simone et du vannier, dit à celui-ci en lui montrant l'arbre : « C'est là que Cécile dit qu'elle a vu une Notre-Dame le jour de sa première communion ». **Louis Seure lève les yeux sur l'arbre et interpellant Pierre-Antoine : « Mais regarde donc, fit-il, qu'est-ce que c'est cela ? Sur le tronc, en plein soleil, deux pointes de feu brillaient d'un si vif éclat qu'on eût dit des vers luisants dans la nuit.** Les deux hommes examinèrent attentivement. Impossible de se tromper ; ce n'était pas naturel. Cependant, comme la messe sonnait, ils partirent. A leur retour, ils étaient accompagnés de tout Maisières. **On avait apporté une hache et une échelle. Le vannier étant monté aperçut à l'endroit qu'avaient marqué les feux, une fente d'environ trois centimètres. Il ouvrit le tronc et la statue apparut, saluée du chant d'un cantique.**

Quelques jours après, le nouveau curé de Scey, M. Dupuy, assisté de M. Durand, curé de Cléron, entendait les deux hommes et consignait le récit de la découverte dans les registres paroissiaux.

Deux maîtres comtois, Isenbart et Simon, ont consacré au Miracle des Lumières un beau tableau, qui se voit au-dessus de la porte de la chapelle, à l'intérieur.

Notre-Dame du Chêne - Dans l'attente d'une chapelle

Si le village de Maisières, à qui appartenait le bois de Grandchamp où la découverte s'était faite, avait possédé un lieu de culte, il n'est pas douteux qu'on y eût transporté immédiatement la statue, et qu'en conséquence, **jamais Notre-Dame du Chêne n'aurait eu, sur le terrain même où elle s'était révélée, sa chapelle à elle** pour rayonner de là sur toute la région. Mais le centre paroissial se trouvant à Scey-en-Varais, la commune voisine, les gens de Maisières qui prétendaient bien - cela se comprend - garder pour eux leur trésor,

décidèrent, pour couper court à toute contestation, que la **Notre-Dame, déposée provisoirement chez la maîtresse d'école, la veuve Jacqueline, dans une armoire garnie de saintes images devant laquelle on venait prier secrètement pendant la Terreur, serait reportée dans le vieux chêne**, ce qui se fit en grande solennité, au début de septembre de cette même année 1803, probablement en la fête de la Nativité de la Sainte Vierge, au milieu d'un peuple nombreux accouru de toute la région voisine.

En 1839, le service de la voirie ayant décidé d'élargir la route, le chêne, bien vieilli d'ailleurs, fut abattu, et la statue placée dans une niche de fer adaptée contre une croix de bois que la commune de Maisières fit élever en arrière de l'emplacement de l'arbre. Pour cette cérémonie, le curé de Scey, M. Roland, attendit le jour des Rogations, et tout Maisières escorta processionnellement la sainte image depuis la maison appelée aujourd'hui « **Le Chavot** » où elle avait été confiée à la garde de Mme de Malécharde-Verny, jusqu'au bois de Grandchamp ; mais, comme l'écrira plus tard le premier chapelain, M. Grosjean, « chacun fit la réflexion que ce n'était guère bien de mettre sur la croix la bonne Notre-Dame et qu'il fallait au plus tôt lui bâtir une chapelle ».

L'abbé Gros, qui prit possession de la cure de Scey en 1840, ne put souffrir que l'image de celle dont il aimait à se dire « l'humble vicaire » ne fût pas traitée avec plus d'honneur. **Dès 1843**, en attendant de lui construire une digne demeure, il déposa la Madone au château de Maisières, chez M. Charles de Pirey, ancien officier de l'Empire. On éleva un autel dans une pièce élégante et vaste. Les fidèles eurent toute liberté de se réunir dans ce nouvel oratoire, ce qu'ils ne manquèrent pas de faire, particulièrement pour les exercices du Mois de Marie.

Notre-Dame du Chêne - La signification des miracles

Comment ne pas voir dans ces miracles une revanche de la Sainte Vierge ? **1803, c'est l'année de la restauration du culte**, marquée d'abord en Scey-en-Varais par la solennité eucharistique de la Première Communion. L'Assomption, c'est la fête de la glorification de Marie, la fête aussi où la France, en vertu du vœu de Louis XIII, reconnaît officiellement la Mère de Dieu pour sa Reine... L'image glorifiée est de celles qui n'ont échappé à la fureur de l'impiété révolutionnaire que grâce à l'humiliante obscurité de quelque réduit... Le bois de Grandchamp, témoin de cette glorification, est le lieu même où, pendant la persécution de l'Église, une autre image de Marie a été indignement traitée... C'est à la petite-fille de l'homme qui avait placé cette dernière image que l'image invisible est, une première fois, miraculeusement révélée, puis à son fils et à trois de ses petites-filles. **Il n'y a d'autre témoin qu'un étranger ; encore est-il l'hôte de la famille et ne semble-t-il être là que par précaution, pour garantir la véracité des Mille et pour qu'il y ait deux hommes à témoigner.**

Ainsi quelles que soient les circonstances que l'on regarde, de temps, de lieu, de personnes, toutes concourent à présenter le miracle du bois de Grandchamp comme une réponse de la Sainte Vierge à l'impiété révolutionnaire, aux affronts auxquels ses images furent en butte pendant ces jours troublés. Il est remarquable

que les apparitions de Marie à la rue du Bac, à la Salette, à Lourdes et à Pontmain se rapportent à la France tout entière, qu'elles furent toutes suscitées par des misères et des fautes nationales. Le miracle de 1803 n'est pas différent. Si la Reine du ciel n'a pas jugé bon de lui donner plus d'éclat, il n'en inaugure pas moins, à une heure remarquable entre toutes, heure de résurrection et de réparation, la série des manifestations qu'elle daignera multiplier sur le sol français au cours d'une des périodes les plus critiques de notre histoire. C'est ce que rappelait Mgr Foulon, archevêque de Besançon, dans sa lettre pastorale du 1er septembre 1883.

C'est sans doute pour n'avoir pas su reconnaître cette intention cependant si évidente de Marie qu'un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Fouillot, ému, **à la suite de l'enquête canonique de 1844**, par l'authenticité incontestable des faits miraculeux de 1803, se demanda quel pouvait bien avoir été le dessein de la Sainte Vierge et pensa en trouver l'explication dans **l'emblème que porte la statue. Nous avons dit que c'est une grappe de raisin** ; mais l'état fruste où se trouve cette grappe permet de la prendre facilement pour un cœur. Le Père donna dans cette illusion et la chose pour lui fut claire : La Sainte Vierge était venue nous révéler son Cœur Immaculé. Il composa un long mémoire qu'il soumit au Cardinal Mathieu, gagna facilement à ses vues les « Filles du Saint Cœur de Marie », qui ne restèrent pas inactives, persuada pareillement le premier chapelain, M. Grosjean. Celui-ci qui, dès 1859, en tête de sa première notice, avait représenté Notre-Dame du Chêne avec un cœur, donna pour titre à celle qu'il publia en 1871: *Histoire de Notre-Dame du Saint Cœur, dite Notre-Dame du Chêne*, et y consacra tout un chapitre à la Dévotion au Saint Cœur de Marie. On fit des projets d'association. Certains statuts furent élaborés selon le plus pur esprit de Louis-Marie Grignion de Montfort, alors Vénérable, et de son Esclavage à la Sainte Mère de Dieu. Ce qui obtint l'agrément de Mgr Paulinier fut plus modeste et porta le titre un peu lourd d'Association de la Dévotion actuelle et perpétuelle au Très Saint Cœur de Marie. Mais, en 1880, succédait à M. Grosjean un chapelain quelque peu archéologue, M. Blanchet. **Convaincu que l'emblème était une grappe de raisin, il se mit en quête de documents pour éclairer ses contradicteurs et eut le bonheur inespéré de tomber sur une statue qui sortait du même moule que l'image miraculeuse.** La cause était entendue. Par ordre de Mgr Foulon, le vocable de « Notre-Dame du Saint Cœur » dut disparaître.

Extrait des Litanies de Notre-Dame du Chêne

...

Notre-Dame du Chêne, priez pour nous.

N.-D. du Chêne, qui vous êtes révélée à nous par des apparitions miraculeuses, ...

N.-D. du Chêne, Vierge très humble, si longtemps cachée dans le chêne de Grand-Champ, ...

N.-D. du Chêne, dont la douce image s'est montrée dans les branches d'un arbre séculaire, ...

N.-D. du Chêne, dont la bonté se signale toujours par les plus précieuses faveurs, ...

N.-D. du Chêne, qui avez fixé votre demeure dans la vallée pour y répandre vos dons maternels, N.-D. du Chêne, gloire et honneur de la contrée, ...

N.-D. du Chêne, protectrice toute-puissante, ...

N.-D. du Chêne, refuge ouvert à toutes les nécessités de la vie, ...

N.-D. du Chêne, palme toujours verte de la sainte espérance, ...

N.-D. du Chêne, doux repos de l'âme affligée, ...

N.-D. du Chêne, espoir des âmes abattues, ...

N.-D. du Chêne, asile assuré durant la tempête, ...

N.-D. du Chêne, amie des humbles de cœur, ...

N.-D. du Chêne, arme de victoire, ...

N.-D. du Chêne, échelle mystérieuse, ...

N.-D. du Chêne, aimant des cœurs, ...

... Nous approuvons pour l'usage privé des fidèles de notre Diocèse ces Litanies composées en l'honneur de Notre-Dame du Chêne, et nous accordons QUARANTE JOURS D'INDULGENCE aux personnes qui les réciteront avec piété.

19 juillet 1882 + JOSEPH, Archevêque de Besançon.

19 septembre 1882 + CÉSAR JOSEPH, Évêque de Saint-Claude ...

Remarques et analyses :

A. La Société religieuse dans la Vallée de la Loue, après la Révolution

Les écrivains ecclésiastiques et diocésains qui ont rédigé ces articles ont bien souligné le contexte de l'époque, avec multiples détails dont ils n'ont pas toujours perçu l'importance ésotérique, voire « initiatique », détails indiquant la présence influente et sous-jacente de confréries ou de sociétés secrètes, marquées par la mythologie chrétienne. Par exemple : la *Confrérie Saint-Vernier*, datant de l'époque des *De Granvelle*, très agissante au 19^e siècle parmi les notables « Vignerons » et élus à *Ornans*, ou les « Bons Cousins Charbonniers », société agissante dans la basse *Vallée de la Loue* puis dans l'ensemble de la région, avec possibles connivences avec la confrérie très ancienne de ces « Vignerons » : on assiste après le concordat de 1802, à une « Restauration » du catholicisme, dans un village, *Maisières*, très proche d'*Ornans* et où, après les *De Granvelle*²⁷, beaucoup de familles de notables, non seulement de cette petite ville mais aussi de *Besançon*, ont leur séjour.

Ce village de *Maisières* n'a cessé de contester la Révolution dans ses aspects « infâmants » en accueillant les prêtres réfractaires qui seront d'ailleurs parmi les « Acteurs » de la mise en exergue, toutefois momentanée, en 1803, de ces « Apparitions » à la relation ensuite plus ou moins étouffée jusqu'en 1844 ; cette année-là, sera diligentée une enquête « favorable » par un archevêque très dynamique, mais respectueux à la fois du concordat et de l'ordre monarchique puis impérial, ce qui lui vaudra le chapeau de Cardinal, *Monseigneur Mathieu*. Cette enquête et peut-être des « conférences » ecclésiastiques déboucheront sur une

²⁷ Au château de la *Malcôte*. Présente aussi au « Château Saint-Denis ». Le cardinal *Antoine de Granvelle*, avec l'« Ermite », son Saint Patron, est l'« acteur » principal du retable du maître-autel de l'église de *Scey-en-Varais*.

reconnaissance officielle, la construction d'une chapelle et sur la pratique d'un culte marial toujours existant.

Cependant, et c'est là le véritable problème de fond, dans le même temps et notamment dans le diocèse de *Besançon*, réapparaissent certaines influences « libérales et républicaines » conduites par différentes sociétés secrètes, paradoxalement marquées par l'empreinte du « catholicisme », mises en sommeil durant les temps agités. Ces influences rencontrent celles issues du rassemblement défensif de nombreux ecclésiastiques « constitutionnels », dont *Monseigneur Claude Le Coz* ; cet évêque et humaniste « breton », passionné de langues antiques, est nommé archevêque de *Besançon* le 9 avril 1802, par *Bonaparte* au lendemain de l'adoption par le Corps législatif du texte du Concordat de 1801, ratifié, par le Premier Consul, le 15 juillet et, par le pape, le 15 août 1801 : *Claude Le Coz* est ensuite consacré le 29 avril 1802.

Monseigneur Le Coz saura, dans un diocèse pourtant réputé « réfractaire » pour son refus de la « constitution civile du clergé », dont il a été un des défenseurs (mais il se soumet à *Pie VII* en 1804), se faire apprécier par son message pastoral jusqu'à sa mort en visite paroissiale dans le Jura (à *Villevieux*) en 1815. C'est à partir de son administration, que vont se développer des séminaires, nourris en préformation par les « écoles de latinité »²⁸ des villages, séminaires où seront développées, propagées et protégées de profondes réflexions « humanistes », voire « libertaires », par de jeunes professeurs imprégnés de philosophies nouvelles et influencés par un « abbé social » qui allait se rebeller contre l'emprise du gallicanisme et de la monarchie sur l'Église, *Hugues Félicité Robert de la Mennais*.

Ce sera le cas, à partir de 1813, pour le *petit séminaire d'Ornans* qui logeait au « Couvent des Minimes » et pour le collège d'Ornans (aux « Ursulines »), où se tenaient les cours animés notamment par l'*abbé Doney*, qui deviendra ensuite vicaire général à *Besançon*, puis évêque de *Montauban* et l'*abbé Dartois*, cours que fréquenteront plus tard *Mgr. Gustave Bastide*, *Max Buchon* (voir précédemment, les photos pp. 22-23) et *Gustave Courbet* ...

Le village « réfractaire » de *Maisières*, qui n'a pas de lieu de culte et est rattaché à la paroisse de *Scy-en-Varais*, est donc soumis à l'aube du XIX^e siècle, qui se lève avec la rénovation du christianisme, à une situation fort complexe : en 1803, au moment des « apparitions mariales », il accueille en son sein aussi bien des propriétaires exploitants agricoles, qui ont protégé les prêtres réfractaires, tels les *Verny*, famille ornanaise de notables, amie des *Ordinaire*, ou le « maire » *Jean-Baptiste Mille*, l'oncle de la « *Voyante* », que des

²⁸ Sources proposées par Claude Hugel d'Ornans : Gaston Bordet, *Un Foyer de Renouveau Intellectuel et Religieux : LE PETIT SÉMINAIRE D'ORNANS – 1813-1834, Couvent des Minimes*, Bulletin n° 10 de « l'Association des Ornansais, n'habitant pas Ornans, qui restent attachés à Ornans et à son histoire », p. 13-23.

notables plus libéraux, tel le « Modéré », premier maire de Besançon, *Pierre-François Ordinaire*, qui a présidé, en 1790, les fêtes de la Fédération.

Son petit-fils, le docteur *Édouard Ordinaire*, accueillera son ami *Gustave Courbet* en sa demeure, jouxtant la maison des *Verny* et la ferme du « Chavot », située dix mètres en face de la maison natale de *Cécile Mille* ; ce docteur humaniste qui le soutiendra aussi au moment de son exil, en protégeant une partie de son œuvre (avec *Alexis Chopard*, brasseur à *Morteau*, et le « distillateur », à **Ornans près Pontarlier**, de spiritueux et, ce qu'on ignore souvent, d'« absinthe » depuis 1857 – voir photos²⁹ à droite -, *Eugène Cusenier*³⁰) sera libre-penseur, phalanstérien, franc-maçon, député républicain, maire de Maisières de 1854 à 1870 puis à Besançon et même préfet. Il aura deux fils, *Olivier* lui-même franc-maçon et maire du village en 1896 et *Marcel*, le célèbre élève de *Gustave Courbet*, qui aurait reçu, quant à lui, une formation au ... petit séminaire d'Ornans ...



Au premier plan, en 1803, surgit donc une famille de « Vignerons » profondément ancrée dans la Vallée de la Loue, les **Mille**, dont les ancêtres, reprenant, au cours des siècles, une tradition « naturaliste » qui trouve ses racines dans l'antiquité notamment celtique, semblent avoir toujours pratiqué le culte « Marial » sous la forme de l'implantation dans des sites « à protéger » de statues de la *Vierge Marie* tenant à la fois son « Enfant » et une « Grappe de Raisin », dont deux fêtes importantes marquent le temps à la fois de la « Véraison » (cf. le « Raisin Saint-Laurent » qui tourne et bleuit le 10 août), des « Prémices » et des premières Vendanges, l'*Assomption*, le 15 août et la *Nativité*, le 8 septembre. Retenons ces deux dates, car elles vont apparaître très souvent dans notre étude, notamment en accompagnement, le 16 août, des fêtes des *Saints Roch* et *Théodule*, liés au « Pain et au Vin » et le 7 septembre des fêtes de *Saint Grat*, sauveur des récoltes, « céréales et raisins », vénéré à *Ornans*, *Vuillafans* et *Bonnevaux*, et de *Sainte Reine*, vénérée à *Chantrans*...

²⁹ Photos prises à partir d'une lithographie, propriété d'Yves Messmer, soumise à droits d'auteur.

³⁰ Benoit Noël, Jean Hournon, *Parisiana*, p. 25, édition *Les Presses Franciliennes*, Paris, 2006.

Pour corroborer le choix de la date des célébrations qui suivirent la disparition du « Chêne de Notre-Dame » (« ... En 1839, le service de la voirie ayant décidé d'élargir la route, le chêne, bien vieilli d'ailleurs, fut abattu, et la statue placée dans une niche de fer adaptée contre une croix de bois que la commune de Maisières fit élever en arrière de l'emplacement de l'arbre. Pour cette cérémonie, le curé de Scey, M. Roland, attendit le jour des Rogations, et tout Maisières escorta processionnellement la sainte image depuis la maison appelée aujourd'hui « Le Chavot » où elle avait été confiée à la garde de Mme de Malécharde-Verny, jusqu'au bois de Grandchamp ... »), nous y ajouterons les fêtes des « Saints de Glace » (dont *Saint Isidore* et *Saint Gengoux*, le « Chasseur cocu au Faucon »), protecteurs de la Nature en plein épanouissement, qui coïncident très souvent avec les « Rogations », célébrées juste avant l'*Ascension*, à partir du 10 mai.

Ce n'est pas le fruit du hasard, si le premier geste de sauvegarde de la statue nichée à l'abri dans « le Cœur du Vieux Chêne » est, une fois l'arbre coupé, de l'accrocher à une « Croix de Bois », dont la symbolique appartient à une société secrète, présente en Franche-Comté et très agissante, à la fois catholique, mais foncièrement républicaine et libérale d'esprit, les « Bons Cousins Charbonniers ».



Cette symbolique de la *Croix* « façonnée dans le bois » par la « Hache », à la manière de « l'Ordre de la Fenderie » ou des « Compagnons Fendeurs de Bois » et surtout du « Charpentier » *Joseph de Nazareth* taillant les madriers³¹, s'accompagne dans leur rituel, en plus de celle de la « Hache » initiale et de l'« Échelle » appuyée sur la « Meule » comme sur la



« Croix », de celles des « *Instruments de la Passion* ». Bizarrement nous allons retrouver l'ensemble des symboles admirablement sculptés dans le bois du tabernacle du maître-autel (XVIII^e s.) de l'église de *Saules* (Doubs), au pied de la peinture de *Saint Nicolas* exécutée dans les années 1844-47 par *Gustave Courbet* ; or les sociétés secrètes, liées aux « Fendeurs » ou aux « Charbonniers », se réclamaient de *Saint*

³¹ Nous renvoyons à l'analyse remarquable de *Wikipedia* sur les « Rituels Forestiers » : http://fr.wikipedia.org/wiki/Rituels_forestiers

*Nicolas et de Saint Joseph artisan*³².

B. Le Bouillonnement du Feu Initial

C'est ainsi que l'on découvre une première relation assez inédite, entre le « Vigneron » et le « Charbonnier » : le « Vin » est la clef des « Agapes » et donc finalement une explication à la symbiose qui semble exister entre le « Vigneron » *Pierre-Antoine Mille* le père de la « Voyante », *Cécile* et le « Vannier », « Voyant » lui aussi, et certainement « Bon Cousin Charbonnier », *Louis Seure*, dit *Marchandot* (= « Petit Marchand, Vendeur = Apprenti de la Vente ») venu d'une « Loge » de la *Vieille-Loye* en Forêt de Chaux, fief originel des « Bons Cousins Charbonniers ».

Pierre-Antoine Mille porte le prénom de l'« Ermite », antique, *Saint Antoine abbé*, guérisseur du Feu du « Mal des Ardents », très vénéré et présent à *Scey-en-Varais*, accostant, dans la peinture du maître-autel le cardinal *Antoine de Granvelle*, qui possédait le « Château » et les fermes attenantes de la *Malcôte*, actuel « Château de Bouclans » ; *Saint Antoine* est un peu le modèle³³ de *Saint Thibaud*, patron des *Charbonniers*, fêté le 1^{er} juillet, et de son compagnon *Gauthier*, fêté le 31 janvier, la veille de *Saint Ours d'Aoste*, six mois après jour pour jour. Nous approfondirons l'étude de ces personnages dans le chapitre suivant.

En attendant, retenons bien le descriptif simplifié qui va suivre d'une « Vente » en Forêt, notamment à propos du « Vigneron », symbole du premier d'entre eux qui fut aussi le premier « Naute » et qui but jusqu'à plus soif, *Noé*, et du « Vin ». Le « Nectar des Dieux » (grec **nek-tar* « Boisson qui permet au corps *nekros* « mort » ou mieux « ivre-mort » de « traverser » (racine **ter, *tar-*) les Mondes) est avant tout une « Boisson qui fermente, qui bouillonne, comme si elle cuisait dans une chaudière posée sur la « Braise » ou la « Lave ».

« Boisson » qui est donc le résultat « vivant » d'un changement d'état, comme le sera, dans la Meule « bouillonnante » comme un volcan, le « Bois » radicalement transformé en « Charbon » et désormais prêt à redonner, à transmettre le « Pouvoir divin » devenu

³² Photo à droite : *la Sainte Famille à la menuiserie*, église *Saint-Lazare* de *Bonnay* (Doubs), village qui fut agricole et vigneron où étaient vénérés multiples « Saints Naturalistes », les *Saints Vernier et Isidore*, que nous retrouvons d'ailleurs ensemble sur un tableau (1728) classé et *Saint Guérin*, protecteur avec sa clef des « troupeaux ». A *Tallenay* tout proche, église *Saint-Gengoux*.

³³ Dans quelques lignes va apparaître un personnage clé des *Bons Cousins Charbonniers*, l'« Ermite », associé au « Vigneron » et à l'« Ours – Roi », animal bipède symbole de l'Homme primitif et ancestral : l'« Ermite », après *Saint Antoine*, est naturellement *Saint Thibaut*, mais aussi *Saint Gauthier*, son compagnon fidèle, le « Travailleur du bois », fêté le 31 janvier, la veille de *Saint Ours d'Aoste* (célèbre par sa foire très ancienne), le patron des « Sabotiers » (le sabot est protecteur du feu brûlant et de la braise par excellence) et des « Artisans du Bois » ; il sera bon alors d'approfondir la relation qui a pu exister entre la « Charbonnerie » ancienne et, dans le Jura, le village de *Nozeroy* (où existait un petit séminaire en 1839 !), dont le blason, proche de celui de *Madrid* (voir plus haut) représente un « Ours qui secoue un sapin » et dont l'église est dédiée à *Saint Antoine*.

« Humain », le « Feu », grâce à *Prométhée*, le « Cousin³⁴ » de *Zeus*, le fils du Titan *Iapétos* – *Japet*. Le nom de ce dernier est équivalent à l’Hébreu *Japhet* « Celui qui s’ouvre sur l’immensité », fils de *Noé*, le « Père des Peuples européens » (Cf. le grec *Eur-ôpos*, *Eurôpè*, « Celui, Celle qui embrasse par la vue un large espace » !)

C. Frères ou Cousins

On s’aperçoit alors, comme ont dû le remarquer originellement les premiers « Charbonniers du Monde » et les futurs « *Carbonari* », que tout ce qui est lié au « Bouillonnement » universel, à la cuisson, à la fonte des métaux, en un mot à l’exploitation par le Feu dans le Ciel, sur la Terre et sur l’Eau, passe par un mythe originel que nous retrouvons non seulement dans la *Genèse* biblique mais aussi dans d’autres mythologies, notamment la mythologie grecque.

Le mythe originel de l’Union de la « Terre - Mère » soumise à la submersion de l’« Eau », et du « Feu » que nous rencontrerons plus loin dans l’analyse de la mythologie « saline » de *Saint Nicolas*, rassemble ainsi les deux civilisations d’origine sémitique ou indo-européenne, par l’intermédiaire des « Cousins - Germains » : en effet, *Prométhée* aura un fils, *Deucalion*, qui épousera sa « Cousine - Germaine » *Pyrrha*, le « Feu », la fille de son frère jumeau *Épiméthée* et de *Pandore*, la « Première Femme ». *Zeus* décida un jour d’anéantir les humains de la « race de bronze » en leur envoyant un Déluge, mais il épargna deux « Justes ». Sur les conseils de *Prométhée*, à la manière du « Vigneron et Naute » *Noé*, *Deucalion* et *Pyrrha* construisirent une « arche », une sorte de coffre dans lequel ils voguèrent neuf jours et neuf nuits et qui aborda en Thessalie. *Zeus* ordonna alors aux deux rescapés « Cousins - Germains » de « s’unir » en jetant par dessus leurs épaules, les os de leurs « Mères », c’est-à-dire les « Pierres de la Terre - Mère », desquelles naquirent les Nouveaux Hommes.

Nous avons dans cette analyse du « Bouillonnement des Matières en fermentation », l’explication de la dédicace à un Saint « Vigneron » de l’église de *Lods*, dans la Vallée de la

³⁴ La vénération pour *Prométhée*, « Celui qui voit et pense devant lui, le Prévoyant » (racine **medh-* « penser, donner un diagnostic »), trouve son prolongement dans son culte organisé dès l’antiquité par les « Hommes du Feu », où qu’ils puissent être réunis, notamment en sociétés secrètes. Ce « dieu » fut christianisé en *Saint Théobald*, « Celui de la Tribu, Chef du Bientôt, du Futur » (racine **teut-*, **touta*, **teud-*, **teod* « tribu, peuple » > *Toutatès*), dont l’iconographie souligne le côté « Noble, Chasseur » par le « Faucon ». ***Prométhée, inventeur des « Agapes sacrificielles » où la meilleure part est réservée à l’« Homme »***, est en effet le « Premier » à avoir façonné cet Homme avec de la terre glaise, le « Bienfaiteur de l’Humanité » et son premier « Martyr », car, pour avoir volé des « semences de feu » au Soleil ou à la forge du Forgeron *Héphaïstos* – *Vulcain* et les avoir données aux Hommes, il fut « crucifié », attaché, avec une chaîne d’acier au mont *Caucase*, par son « Cousin » *Zeus* qui de surcroît lui envoya un « Aigle », oiseau symbole de « rapt » et de « chasse », lui dévorer son foie qui se régénérait chaque jour : des réminiscences de ce « foie dévoré » se retrouvent dans les « Agapes » des chasseurs qui ont en groupe (la première « société secrète » de l’humanité !) tué un « sanglier » par exemple (s’il ne l’ont pas donné au « piqueur » ou à celui qui a tué la bête, voire aux « chiens de chasse », avec les testicules châtrés). *Gustave Courbet* « chasseur » a dû participer à ces rites ou à ce genre d’agapes très festives ...

Loue, et, en Helvétie, du temple de la *Tour-de-Peiz*, où vécut *Gustave Courbet* qui entretenait des relations amicales avec son pasteur : ces lieux de culte étaient dédiés à *Saint Théodule*, évêque premier au IV^e siècle, des Gaulois *Seduni* « les « Bouillonnants de Sion³⁵ » et Patron du *Valais*, inventeur des reliques de la *Légion Thébaine* commandée par le « Noir comme du Charbon » *Saint Maurice*, venue de Haute-Égypte, pays situé à la limite des « Hommes aux visages de Braise », les *Aithiopes – Éthiopiens*. Nous arrivons ainsi aux « Hommes du Feu » et à leurs cérémonies secrètes :

... Installation d'une Vente

Une Vente forestière est située dans une clairière. Elle est délimitée par un grand cercle de billots de bois où **s'assoient les bonnes cousines et les bons cousins, ayant devant eux un billot plus petit pour y planter leur hache.**

Le Cousin-Maître (ou la Cousine-Maître) se place à l'Orient.

Il a derrière lui un houx en pied, et devant lui une enclume sur un grand billot de bois.

Quatre cabanes (réductions symboliques de l'implantation réelle des maisons qui avaient une importance particulière pour les clans forestiers), figurées par **trois grandes branches** en faisceau liées à leur sommet, sont aussi en place sur ce cercle et **abritent l'Ermite, le Vigneron, la Mère Catault et l'Ours.**

L'Ermite, personnage emblématique, est tout autant l'ancien du clan en tant que mémoire collective que le **prêtre ayant à charge des actions de lustration.**



Le Vigneron correspond, traditionnellement, aux métiers de bûcherons, de charbonniers et de forgerons, métiers qui « donnent soif », le vin avant tout autant une valeur conviviale qu'une valeur sacrée en tant que boisson fermentée.

La **Mère Catault** est un personnage énigmatique, qui se retrouve dans diverses transmissions compagnonniques et n'est donc pas spécifique à ce rite. Il semblerait qu'elle soit un rappel de **la mère des compagnons** qui gérait le linge et les repas de ces derniers.

L'Ours est le symbole celtique de la royauté, et il fait face à l'Ermite. Telle une incarnation des forces brutales du monde des hommes et de leur domestication nécessaire.

Au centre de la Vente se trouvent un feu actif et de nombreux outils des métiers du bois jetés pêle-mêle ...³⁶

³⁵ Le peuple gaulois des *Seduni* habitait (à *Sion* !) en bordure de la rivière *Sionne*, affluente du *Rhône*, en face d'*Octodurus* (*Martigny*) et des « Très Sauvages Chasseurs » *Veragri* : deux sens sont possibles pour une traduction du nom *Seduni*, soit à partir d'une racine indo-européenne **sed-* « apaiser, être installé, sédentarisé », soit à partir d'une racine **seu-d-* « bouillonner » qui a d'ailleurs donné l'allemand *sieden*. Les deux sémantiques peuvent illustrer le célèbre « miracle du moût de raisin » fait par l'évêque, qui, à sa manière, reproduit, lors d'une disette en vin dans le Valais, le miracle des *Noces de Cana*, à savoir le « Bouillonnement » dans un cuve de l'eau changée en vin. Nous étudierons dans un chapitre prochain ce Saint Évêque du Vin bouillonnant...

³⁶ In http://fr.wikipedia.org/wiki/Rituels_forestiers et in http://fr.wikipedia.org/wiki/Rite_forestier_des_Modernes :

Blason : l'« Ours de Nozeroy » s'appuyant sur un sapin et soulignant ainsi son aspect « bipède » ; l'on comprend ainsi pourquoi, au « réveil de l'Ours », animal « danseur » par excellence, le 1^{er} février, au moment de la « Chandeleur », la fête du « Feu », de la « Torche » et de la « Lumière » par excellence, soit fêtée *Saint Ours d'Aoste*, patron des « Sabotiers » ; les « sabots » sont des chaussures bien adaptées à la protection des braises parsemées sur le sol (braises sur lesquelles on faisait marcher les ours pour qu'ils apprennent à danser aux battements des mains ...). Dans le même contexte, est fêtée le 5 février, *Sainte Agathe*, protectrice elle aussi du « Feu », condamnée dans son martyre, outre son « sein nourricier coupé », à marcher sur des tessons enflammés et sur la lave produite par la « Meule du Volcan » *Étna*, à *Catane* (toponyme issu de la racine indo-européenne *kat- « pointu », comme les « Seins Nourriciers » de la « Terre-Mère » *Catalda - *Catault* des Bons Cousins Charbonniers ou des Fendeurs !); nous la redécouvrons plus loin dans son culte comme patronne de l'église des *Bréseux*, près de *Maïche*, en compagnie de l'« Ermite » *Saint Theobaldus - Thibaut* ...

Le nom *Catault* donné à la « Mère » des « Hommes de la Forêt » semble issu de *Catalda*, féminin de *Cataldus*, dont la terminaison ressemble étrangement au nom germanique *Theobaldus*. Or il existe effectivement un *Saint Cataldus*, qui, paradoxalement, était un moine irlandais du VI^e ou VII^e siècle (même époque que *Saint Colomban*) ; celui-ci, allant en pèlerinage à *Jérusalem*, avait parcouru le sud de l'Italie et la Sicile (région de Palerme), terres de volcans par excellence, et était devenu évêque de *Tarente*, ville (cathédrale *San-Cataldo*), qui a laissé son nom à une danse soulageant une maladie due à la piqûre de « tarentule », proche de la « Danse de Saint-Guy ou de *Saint-Vit* (*San-Vito* en Sicile) ». La « Tarentelle » soulageait en effet une sorte de chorée, d'« épilepsie » caractéristique notamment au moment de la « Croissance *Vitale* » des enfants et de leur puberté remarquée par la « Poussée de la pilosité ».

Ce genre d'épilepsie, surnommée la « Maladie Sainte », pour la guérison de laquelle, outre *San Cataldo*, on invoquait divers Saints, non seulement *Saint Vit* (*Guy*) ou son double de la région languedocienne d'*Agathè Tukè - Agde*, au pied du « volcan », le *Mont-Saint-Loup*, *Saint Thibéry*, mais encore *Saints Séverin, Sévère, Bernard, Cyriaque* (grec *Kyriakos* « Seigneur ») et surtout *Saint Théobald - Thibaut*, comme par hasard et *Saint Valentin*, était soigné par une plante appelée *Valériane*, dont le nom était semblable à celui de *Valerianus*, nom du père ou du juge³⁷ qui avait martyrisé son fils *Vitus*, en le cuisant dans un « chaudière de poix et de résine », avant de disloquer ses membres...

Les deux noms *Valentin* et *Valérien* sont issus d'une même racine *wal- « être bien, en bonne santé » > « être capable de procréer » (d'où la fête des amoureux !), puis de « prendre le pouvoir et de gouverner », racine d'« Initiation » aux rites essentiels de la « *Vita* », omniprésente dans les langues d'origine indo-européenne, donc latine, celte ou germanique, voire slave.

Cette racine a donc conduit en français à être un **valans*, **valantis*, **gualant*, un « Galant ».

Mais il est fort possible qu'il y ait eu, au cours de l'évolution phonétique des mots, un croisement ou l'assimilation d'une autre racine, la racine *wel- « croître en s'enroulant, être bouclé, avoir des cheveux, une frondaison, une peau velue », très productive elle aussi, liée à l'expression de la « Vitalité » et de la « Croissance » de la Nature, ainsi qu'aux rites primitifs des « Initiations », associés systématiquement à la « Chasse en Forêt » (faire ses preuves !), au moment de l'adolescence, au moment où les corps se transforment. Or la « Forêt » en germanique, se traduit par *Wald*, nom donc issu de la racine *wel- « posséder un feuillage, une frondaison, une chevelure, une toison ... », alors qu'un germanique *walden*, issu de la racine *wal- « être en forme » signifie « prendre le pouvoir, être chef, régner » (Pokorny, *IEW.*, pp. 1111-1112 et pp. 1139-1140).

Il existe donc un mot celte ou gaulois, lié à la « Toison longue et sauvage » (*wild* en anglo-saxon : même racine !), annonçant le temps de l'« Initiation », de même construction que le germanique *Waltan, Walter* > *Saint Gwald* > *Gaud, Saint Vauthier - Gauthier*, le « Chef Forestier », nom donné au compagnon de *Saint Théobald* (<**Teod-waldus* ?), patron des « Bons Cousins Charbonniers », qui a conduit aussi bien à **Galtan* (métathèse *Galant*) qu'à **Walatros* (gaulois *Ulatos*, gallois *Cunwall, Conal*) et à l'**irlandais *Catwaldus* > *Catwall* > *Cathall* : *Cataldus* > *Catault* ... la « Mère *Catault* » est donc liée aux rituels d'Initiation des « Gens de la Forêt », ancêtres des *Carbonari*, très présents comme par hasard au sud de l'Italie. *Saint Cataldus* est fêté avec *Saint Isidore de Madrid*, le patron des Jardiniers..., le 10 mai ...**

Régis Blanchet, *La résurgence des rites forestiers*, page 215 et suivantes. Édition du Prieuré, coll. « Le Jardin des dragons » n° 20, 1997.

³⁷ Le père se s'appelle alors *Hydas*, déformation du nom grec du « Chasseur » *Hyas*, frère des « Laies » nourricières de *Dionysos Hyès*, les *Hyades*, sœurs des *Pléiades* (lever héliaque aux « Saints de Glace » du 10 mai, jour de la fête du « chasseur Cornu », *Saint Gengoux* et de *Saint Cataldo, Isidore*, etc.), chasseur tué par un « Sanglier » ...

Ce ne serait donc pas un hasard non plus, si *Saint Vit* a donné son nom à un village finalement bien proche de la « Forêt de Chau » (Doubs), alors qu'une cathédrale *Saint-Vit* préside, en Bohême, aux destinées sur le « Seuil franchi » de *Prague*, en dominant la rivière *Vltava*, « aux Eaux Sauvages ».

Nous avons dit que la légende de *Saint Vit – Guy*, patron de *Prague*, se retrouvait avec les mêmes protagonistes, notamment *Valérien*, dans celle de *Saint Thibéry*, en Languedoc, sur l'Hérault, près d'*Agde* ; or *Saint Thibéry* est fêté le 10 novembre, six mois exactement après les « Saints de Glace » invoqués pour la Croissance de la Nature, *Isidore*, *Gengoux*, le « Chasseur cocu » et naturellement *Cataldus – Catault* ; nous sommes la veille de la fête de *Saint Martin* ... En pleine période de chasse, période que le peintre Gustave Courbet, Chasseur émérite et passionné par ses rites ancestraux, devait attendre largement.

Or il existe à *Prague* une étrange légende de « Prince Chasseur » et de « Charbonnier » pour ces jours qui président au changement de saisons (« été de la Saint-Martin »), tel un passage dans un Autre Monde ; avant de la relater nous retiendrons deux choses, tout d'abord *Saint Vit*, fêté le 15 juin, au lever héliaque de la constellation du « Chasseur » *Orion*, accompagné de son « Chien » poursuivant un « Lièvre » (l'ensemble est évoqué dans la peinture de Courbet, le *Chêne de Vercingétorix*), n'est pas seulement invoqué pour la guérison de l'épilepsie, mais aussi pour la préservation de la rage, comme l'est *Saint Hubert*, Saint très lié par ailleurs à l'Eau, que le cerf poursuivi traverse volontiers pour perdre les chiens ou dans laquelle il se jette, et à la « pêche », ce qu'on ignore souvent, comme l'est aussi *Saint Uldaric – Udalric – Ulrich – Olic*. Celui-ci est fêté le 4 juillet, jour de la *Saint Martin* d'été (*translatio*). Son symbole iconographique est le « poisson », animal qui ne peut attraper la rage (cf. aussi la phobie de l'eau qui caractérise l'« enragé » et le fait reconnaître et dissocier des fous et épileptiques...), parce qu'il avait été convaincu d'avoir transgressé un interdit, d'avoir mangé de la viande un *Vendredi* :

... *Dinant un jeudi soir avec Saint Conrad, évêque de Constance, il éleva la conversation à une telle hauteur que tous deux oublièrent de manger et restèrent jusqu'au lendemain matin devant la table garnie ; sur ces entrefaites, un messenger du duc de Bavière étant survenu, Uldarich lui donna un morceau de viande sans songer au jour d'abstinence ; le messenger, voulant diffamer l'évêque, raconta le fait et, comme preuve de sa véracité, sortit de sa besace ce qu'Uldarich lui avait donné. Quelle ne fut pas sa confusion en voyant que le morceau de viande était devenu poisson ! C'est en souvenir de ce miracle qu'on représente habituellement notre saint avec un poisson...*³⁸

C'est dans ce texte que ce trouve l'explication du rituel de l'« Oie de Saint Martin » ; en effet la viande proposée ne pouvait être que du « canard » ou de l'« oie » car l'Église acceptait que le « Vendredi » l'on pût manger à la place du « poisson » un « oiseau aquatique » qui ne mange que du poisson !

Lisons maintenant cette légende dont le prince héros porte justement le nom d'*Oldrich* :

... *La fête votive de Prague*

Depuis des temps immémoriaux à Prague, la fête votive se célèbre à la Saint-Martin. Voici l'origine de cette coutume. Le prince Oldrich, accompagné de sa suite, allait souvent à la chasse. Un jour, comme il traquait un cerf, son précieux bonnet se prit à une branche. Le temps de le récupérer et recoiffer, la suite avait disparu dans la forêt.

Seul désorienté, le prince erra dans les fourrés.

Enfin il parvint à une vaste clairière où il vit un four de charbonnier. Il pensa que celui-ci n'était pas loin et sonna du cor.

Le charbonnier sortit du bois et demanda ce que le seigneur désirait. Quand il apprit que le chasseur égaré cherchait la route de Prague, il réfléchit un moment.

-- *Seigneur, je veux bien te montrer le chemin. Mais je vois que tu es fatigué. Ne veux-tu pas entrer dans ma chaumière et célébrer la fête avec nous ?*

Pour le Prince épuisé c'était une offre alléchante. Il suivit le charbonnier et dit qu'il se nommait Mates et était valet de chambre du prince.

Il fit honneur au repas et, pour remercier, invita son hôte à Prague.

-- **Je veux bien venir, répondit le charbonnier, mais il faut que tu me serves toi aussi une oie rôtie.**

Le prince accepta en souriant.

³⁸ RPs. Béns. de Paris, *Vie des Saints*, tome 7, p. 99.

³⁹ Eduard Petiska, Jan M. Dolan, *Légendes de Prague*, p. 85, sqq., Edition Martin, Prague, 1995.

A la Saint-Martin le charbonnier se présenta à Prague.

Le prince avait enjoint aux gardes de lui amener l'homme qui demanderait le valet de chambre Mates.

Ainsi l'humble charbonnier fut-il introduit dans la magnifique salle royale.

Il vit alors Mates au bout de la table et comprit tout de suite qui avait été l'hôte de sa chaumière. Il pria le prince de lui pardonner de ne pas lui avoir rendu les honneurs dus au prince des Tchèques.

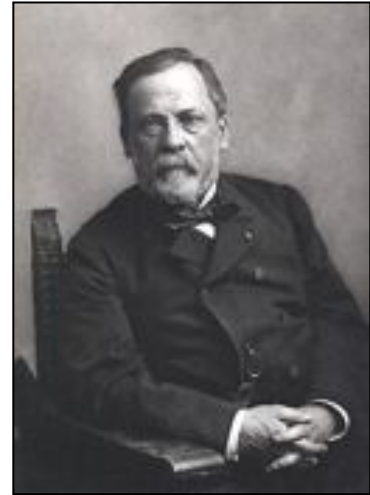
Mais le prince, toujours souriant, offrit à son hôte ce qu'il avait réclamé : une oie rôtie.

En s'en allant du château, le charbonnier reçut tant de cadeaux qu'il eut de la peine à les porter.

Le prince ordonna que la fête votive de Prague se tint désormais à la Saint-Martin.

Depuis lors, à Prague, on mange une oie rôtie pour la Saint-Martin³⁹

L'ambiance de cette légende chrétienne aurait pu très bien plaire à l'« Initié – Chasseur », qu'était le peintre d'Ornans, *Gustave Courbet*, passionné de chasse aux cervidés, comme l'étaient les Saints chrétiens, Patrons des chasseurs et protecteurs contre les maladies propagés par les « canidés, la « Rage », *Eustache, Hubert, Julien, Ulrich*, etc., maladie inexorable qu'un autre « Initié » grâce à son « maître carbonaro » *Étienne – Charles Pointurier* (dont la mère était née *Courbet* !), à la fois peintre – portraitiste de talent et « Bon Cousin Charbonnier », saura guérir, *Louis Pasteur*⁴⁰.



Une phrase est à retenir spécialement pour la suite de notre étude et de notre analyse des « peintures naturalistes » de Courbet qui s'assimile à ce moment-là, comme un homme préhistorique, à l'animal qu'il vient de tuer et dont il va garder, en même temps que sa force, un « trophée », une phrase qui souligne à la fois le côté « sonore » de la chasse en Forêt et le côté « secret » d'un Monde, cependant « lumineux », une « Clairière », recouvert justement par les sons des aboiements et des instruments de rappel, spécialement le « cor » :

... Enfin il parvint à une vaste clairière où il vit un four de charbonnier. Il pensa que celui-ci n'était pas loin et sonna du cor ...

Ce récit relate donc un thème très ancien, voire celtique (la Bohême, le pays des *Boïens*, qui furent aussi « Gaulois », fut occupée par des Celtes), de Passage de l'« Homme – Chasseur » primitif, au « bonnet – ramure » accroché comme les bois du cerf à une branche, dans une « Vaste Clairière », dans un *Nemeton* gaulois, dans un « Autre Monde ».

⁴⁰ Photo de Félix Nadar, domaine public : http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Pasteur

Selon Richard Moreau, dans une Étude « Les Deux Pasteur », pp. 177-178, parue à Paris en 2003 aux éditions l'Harmattan, qui relève une signature par les « trois points » : il aurait été au minimum « apprenti » (voir plus loin) : « ... Il serait étonnant que Pasteur n'ait pas été à la frange des Bons Cousins ou même qu'il n'ait pas suivi dans sa jeunesse le chemin du guêpier, c'est-à-dire celui de l'initiation ... ».

Ce Monde étrange suit une configuration « saisonnière » ; il se situe originellement dans les premiers calendriers astraux datant de l'« ère du Taureau », compte tenu de la précession des équinoxes, non pas au solstice d'hiver affirmé malencontreusement, mais à l'équinoxe d'automne : il nous faut donc reculer et non avancer d'un mois le temps effectif de



certaines fêtes commémoratives, tel *Saint Allowinus* « Celui qui est sanctifié et vénéré (*win-) pour tout (*all) et par tous » (= Tous-Saints !) dit *Saint Bavon*, grand « Chasseur » devant l'éternel, devenu, après sa conversion, « Ermite » dans la « Forêt de Gand » (cf. le germanique *Gans* « oie »). Il mourut le 1^{er} octobre 659, alors que la « Toussaint », fête chrétienne, faussement celtique, instaurée beaucoup plus tard et *Halloween* sont célébrés le 1^{er} novembre. Ne nous étonnons pas alors que ce Chasseur – Ermite, *Saint Allowin*, soit représenté comme le « Forestier » *Saint Thibaud* ou *Saint Gengoux*, autre chasseur, avec un « Faucon » (photo, à gauche⁴¹).

C'est le « Monde interdit » des animaux et des indigènes de la Forêt, en l'occurrence ici de l'« Homme Noir – Charbonnier », que l'on retrouvera dans différents contes ou légendes des mythologies antiques, reprises par la mythologie chrétienne, que nous étudierons par ailleurs. Revenons à présent à notre récit et à cette « oie », oiseau aquatique et « lumineux » par excellence, symbole de migration et de changement des Mondes. Il y a ainsi des gestes anodins que nous devons souligner, parce qu'ils étaient à l'origine porteurs de symboles.

Quand un *Charbonnier*, dans son bacul, élevait des oies, si « gardiennes » qu'elles pouvaient être (cf. les oies de la déesse *Junon*, gardiennes du Capitole, qui alertent de l'invasion gauloise), c'était pour les manger », quand un *Chasseur* ciblait l'oiseau, c'était aussi dans le même but : on plumait les oies (souvent « blanches » ... !) et pour ce faire, on leur coupait la tête puis on les plongeait dans une « chaudière bouillonnante », ou on les « passait au feu », reproduisant ainsi un schéma très courant de nombreux Saints chrétiens martyrisés de cette manière, dont *Sainte Julienne* et surtout *Sainte Reine*, vénérée à *Chantrans* (église-mère de *Flagey*), ou *Marguerite – Marine* ... Venaient ensuite les « Agapes » des « Sociétés Secrètes », dans les « Ventes », non loin des « Meules », des « Fours » et des « Foyers », où étaient toujours associés l'« Eau changé en Vin » et le « Feu » bouillonnant !

Y aurait-il alors un lien entre l'oiseau « aquatique », placée (mais c'est douteux) à la proue de la « Barque » de la déesse *Sequana*, et la dédicace à *Saint Germain* « Chasseur Ardent » de l'église du village qui préside aux « Sources » de la *Seine* ?

⁴¹ Domaine public : http://fr.wikipedia.org/wiki/Bavon_de_Gand

D. Germen > Germanus > Germain ou la « Greffe Taillée » du Renouveau

Pour essayer de comprendre les aboutissants et les perceptions que pouvaient avoir de ces sociétés secrètes les Hommes du XVIII^e et XIX^e siècle, notamment les personnages que nous étudions actuellement, dans un ensemble ésotérique lié particulièrement à ce « Feu Bouillonnant » sous la « Braise » comme un « Secret » non divulgué, au minimum « chuchoté », nous devons nous pencher sur la sémantique même du nom « Cousin », *Consobrinus* (*cum* + *sobrinus* < *soror* « sœur ») en latin, que d'aucuns ont associé à juste titre à celle du nom « Frère », comme *Germanus* « Germain » en latin.

Cette sémantique double de *Germanus* traduisant à la fois le « Cousin » et, comme nous allons le voir, « Germain, de la race des Hommes du Feu », a une importance primordiale dans l'interprétation qu'ont dû en faire dès les temps antiques les « Forestiers », les « Habitants et Praticquants de la Forêt », bûcherons, vanniers, charbonniers, forgerons certes mais aussi « agriculteurs et « chasseurs », et ensuite leur successeurs jusqu'aux temps modernes de la Charbonnerie...

Imaginons un instant ∴ que des échanges secrets aient été établis par le biais des « *Carbonari* » entre les « Cousins – Germains », petits-fils du « Grand-Père Titan » *Oudot*, à savoir « Les Deux Gustave », *Gustave Courbet*, né au pied d'un « Chêne » comme le dieu *Dionysos - Denis* et *Gustave Bastide*, né quant à lui chez les « Hommes du Feu », « Fondateurs de métaux » à Pontarlier et à Ornans, comme le dieu *Vulcain* ... et que finalement « Mon Bon Cousin » *Gustave Courbet* s'assimile à « Mon Bon Cousin » *Gustave Bastide* en rachetant l'usine « parentale » qui deviendra « Mon Atelier du Peintre » !

Alors il faut s'en référer nécessairement aux mots antiques qui traduisaient ces noms ou les confondaient (dans la Bible hébraïque par exemple le nom « cousin - germain » n'existe pas et est traduit par *hâ* « frère ») ; en réalité nous avons reçu cette confusion en héritage, confusion savamment entretenue par les exégètes encore actuellement, issue de leurs interprétations bibliques et de multiples traditions appartenant à différents courants judéo-chrétiens, repris par *Saint Jérôme*, au IV^e siècle.

C'est à partir des traductions de la *Vulgate*, en effet, que, dans les Évangiles synoptiques, les « Frères de Jésus », le « Fils Premier Né de Marie », selon Saint Luc, deviennent des « Cousins Germains » et que *Jean le Baptiste*, fils de *Zacharie* et d'*Élisabeth (Isabelle)*, devient lui-même un « Cousin Initiateur »



par son « Baptême dans l'Eau » et plus tard par le « Feu de la Saint-Jean » au solstice d'été, alors que sa « Tête sacrifiée » (ci-dessus, et à droite, vitrail de l'église de *Lamballe*) et posée sur un « plat », à l'issue d'un repas « dansant »... reprendra la symbolique sauvage du « Trophée de Chasse »⁴². C'est l'ensemble de ces thèmes qui sont développés par l'iconographie de l'évêque d'*Aoste*,



vénéral à *Ornans* et *Vuillafans* (photo à gauche), *Saint Grat* (fêté le 7 septembre, le même jour que *Sainte Reine*),



revenant de *Jérusalem* avec la tête du Saint « Cousin » sur le plateau, Saint protecteur par excellence des récoltes face aux ravages des éléments bouillonnants dans le Ciel zébré d'éclairs qu'il arrête avec son doigt ou son souffle permettant l'éclaircie et le retour du « Feu Solaire » salutaire.

Retenons cependant que la mythologie chrétienne de la « Tête Coupée », puis transportée par un autre ou par le Corps lui-même, décapité comme un « Trophée » de Chasse, l'ensemble s'apparentant à une « émascation », trouve sa source tout d'abord dans l'Ancien Testament avec l'histoire de *Judith* (alors qu'une épouse d'Ésaü, le *germanus*, « frère jumeau » de *Jacob*, porte initialement ce nom) et d'*Holopherne* (Genèse, 26, 34) et dans le Nouveau avec le « Cousin » *Jean Baptiste*.

Il était donc normal qu'un *Saint Germain*, évêque de *Vesontio - Besançon*, imitant l'évêque de *Lutèce* sur la *Sequana*, *Sanctus Dionysius*, « Celui qui est né deux fois », « Greffé » qu'il est dans la cuisse de son père et donc porteur de « fruits nouveaux », *Saint*

⁴² Importante cette symbolique très « expressive » du « Trophée », notamment pour un peintre comme Gustave Courbet, qui, comme tout chasseur de gros gibier, la connaît bien : elle sera explicite dans quelques lignes, quand nous aborderons *Saint Germain d'Auxerre*, qui avait conservé les rites et rituels initiatiques païens des « Guerriers – Chasseurs » et des « Hommes de la Forêt », à l'issue de ses parties de chasse. En effet le grec *tropaion*, puis le latin *tropaeum* « trophée » (racine primitive de la poursuite à pied par le guerrier ou le chasseur : *trep-, *trop- « piétiner, trépigner, laisser une trace, un chemin », puis « tourner sur lui-même », Pokorny, *IEW.*, p. 1094), définissent initialement un arbre que le « Victor – Vainqueur » élague pour y suspendre les armes et dépouilles (*spolia*) des « Victi - Vaincus », abandonnées à l'endroit de l'exécution, cela à la manière du dieu très « sanglant » gaulois *Ésus*, représenté sur le *Pilier des Nautes* de *Lutèce*, où à *Trèves*, ébranchant un arbre, dans la frondaison duquel est suspendu une « Tête de Taureau », véritable sublimation sacrificielle de la suspension primitive de la « Tête Humaine » et d'une dislocation des membres. Il en est ainsi dans le martyre du compagnon de *Saint Valérien* de *Tournus*, *Saint Marcel*, à *Cabillonum – Châlons-sur-Saône* (racine *kabo- « bouche, gueule », Delamarre, *DLG.*, p. 432) : après avoir converti en pays séquane, un certain *Latinus* et sa famille, et traversé la Saône, il est attaché, lors d'un « banquet », proche de l'anthropophagie rituelle, voué au dieu gaulois *Baco* (racine *bhag- « répartir la nourriture ») et à l'« Ogre - Titan » *Saturne*, dévoreur de ses enfants, par le gouverneur *Priscus* « le très Ancien, le Premier », à des branches d'arbres qui s'ouvrent soudain, l'écartèlent et le déchirent en morceaux.

Denis, subisse le même sort et transporte de la même manière sa « Tête », en *Séquanie*, de *Magna Fontana - Grandfontaine*, au nom très évocateur, près de *Montferrand*⁴³, à l'ouest de *Vesontio - Besançon*, l'oppidum des *Séquanes*, convertis par les « Céphalophores » *Saints Ferréol et Ferjeux*⁴⁴, jusqu'à *Balma - Baume-les-Dames*, à l'est : c'est là où plus tard, *Sainte Odile*, petite nièce ou cousine - germaine de *Saint Léger* (patron de l'église d'*Alise-Sainte-Reine* ! Il eut les yeux percés⁴⁵ lors de son martyre, au VII^e siècle : une église à *Baume* lui était dédiée !) retrouvera la « Vue »⁴⁶, dans la « Cuve - Bassin » baptismale de l'abbaye tenue par sa tante, nièce elle-même de *Saint Léger*.

Il faut donc savoir que le grec « *Adelphos*, Né du même Sein », mot formé à partir de *delphus* « sein », signifie à la fois « Frère », « Jumeau » naturellement, mais aussi « Proche Parent, Semblable, Analogue » chez Sophocle ou Platon (*Dictionnaire Bailly - Séchan - Chantraine*, p. 23). Que le latin *Germanus*, issu de *germen* « germe, rejeton, rejeton pour la greffe (très important) », signifie à la fois « vrai, authentique, de Frère Germain, Cousin - Germain (chez Saint Jérôme), Fraternel (chez Saint Augustin) » (*Dict. Gaffiot*, p. 717).

Mais la confusion pour les « Bons Cousins Charbonniers » est peut-être à chercher ailleurs, par un croisement sémantique suggéré par « cousin - germain », chez un peuple où les forêts étaient encore plus denses et plus grandes que chez les Gaulois, notamment faisant

⁴³ Dont l'église est dédiée au « toujours sanglant » *Saint Barthélemy*, apôtre dont, lors de son martyre, la peau fut dépecée à *Albanopolis*, en *Arménie* : il est fort possible qu'un contexte d'anthropophagie rituelle apparaisse lorsque l'on évoque soit la *Sequana - Seine*, où, non loin de sa source (à l'abbaye de *Saint-Seine* actuelle, où *Saint Barthélemy*, patron des bouchers, est représenté sur une des fresques avec son long couteau.), *Saint Séquane* convertit un roi anthropophage, soit même au pays des *Séquanes*, mangeurs de chairs crues par excellence, car leurs salaisons fumées étaient déjà réputées dans l'antiquité ! Cf. aussi le nom de *Vesontio* formé possiblement à partir de la racine **wes-* « dépecer, dévorer »... A noter que la cuisson par le feu, accompagnée de sel en corollaire, a eu pour effet chez les hommes préhistoriques, notamment au néolithique, de réduire notablement les sacrifices humains, remplacés par les sacrifices d'animaux, et donc le cannibalisme ...

⁴⁴ Mais *Saint Lin*, dont le nom *Linos* (à rapprocher aussi de l'expression « Tête de linotte », petit oiseau au chant doux et mélodieux) est identique à celui porté par le maître d'*Orphée*, fut le premier évêque des *Sequani*. Bizarrement nous pouvons continuer un rapprochement avec ce mythe d'*Orphée*, dont la « tête » dépecée par les Bacchantes et jetée dans le fleuve Euros. Recueillie sur la rive de Lesbos par les *Muses*, elle continuait de chanter dans son tombeau au pied du Mont Olympe. Orphée était l'« anti-trophée », l'« anti-chasseur » par excellence, puisqu'il « adoucit les mœurs » et apprivoise les « bêtes sauvages » avec sa lyre, d'autre part avec le nom même du « canard », devenu symbole de l'« anti-musique », dans l'expression « faire des canards » : or le « Canard », oiseau - aquatique comme la *Pénélope* « Oie », apparaît à *Saint-Germain-Source-Seine* à la proue de la barque de la déesse gauloise *Sequana*. Mais il existe surtout un fait réel, à savoir que lorsque l'on coupe la « Tête » d'un canard, il lui arrive de continuer sa course...

⁴⁵ *Leodgarius - Léger*, né sur les bords du Rhin germanique, fut évêque d'*Autun*, ville qui avait pris le relais de la capitale des Gaulois *Aedui - Éduens*, « Hommes du Feu », *Bibracte* (actuel *Mont-Beuvray*) et qui vit la naissance de *Saint Germain de Paris*, fondateur de la célèbre abbaye de *Saint-Germain-des-Prés*, là où furent inhumés les rois de France, avant le choix de *Saint-Denis*. *Leodgarius*, dont la première partie du nom est issue de la racine **leudh-* « délivrer, affranchir, pousser, grandir », racine de « Vie et de Croissance » à l'origine du grec *Éleuthère*, et du latin *Liber*, « Libre », sera martyrisé avec son « *Germanus - Frère Jumeau* », *Warinus - Guérin*, un 2 octobre, dans le temps des fêtes des Saints de *Montmartre, Denis, Éleuthère, Rustique*.

⁴⁶ Lien logique et systématique des « sens », ouïe, vue... avec la « Tête Coupée ». *Saint Léger* est aussi le patron de l'église de *Fons Sene, *Fons Sequanae, Foncine-le-Haut*, dans le Jura, donc chez les *Séquanes*, à la source de la « Saine », dont les eaux, au « trou de la Baume », guérissaient, entre autres, les yeux malades ... !

suite à la « Forêt de Foyards », *Silva Bacenis* (VI, XII), la *Hercynia Silva*, la « Forêt de Chênes », appelée *Hercynienne* (VI, XXIV) par Jules César dans la *Guerre des Gaules*, un peuple que Gustave Courbet fréquentait parce qu'il était un « Grand Chasseur », le peuple des *Germani*, des « Germains » !

Le nom *Germanus* a été traduit, dans son *Dictionnaire Étymologique de l'Indo-Européen*⁴⁷, par le plus célèbre des étymologistes, Jules Pokorny, à partir d'une racine *g^whermo-, *g^whormo-, *g^whorno- « brûlant », qui a donné aussi bien *thermos* « chaud » en grec, que *formus* « chaud », *fornax* « four, fourneau » en latin, que *gorn* « feu » en celtique vieil irlandais ou *gor* en breton. *Germani* au pluriel signifierait donc les « Hommes du Feu », les « Ardents », de même sens donc que les *Aedui* – *Éduens* de *Bibracte* – *Autun* (racine *aidh- « brûler⁴⁸ »), « Ceux qui pratiquent les techniques liées au Feu », ce que définit exactement Jules César quand il écrit au livre V de la *Guerre des Gaules* :

... Les mœurs des Germains sont très différentes. En effet, ils n'ont pas de druides qui président au culte des dieux et ils font peu de sacrifices. **Ils ne comptent pour dieux que ceux qu'ils voient et dont ils éprouvent manifestement les bienfaits, le Soleil, Vulcain, la Lune** ; les autres, ils n'en ont même pas entendu parler. **Toute leur vie se passe à chasser** et à faire la guerre ...⁴⁹

Le plus digne représentant Saint chrétien portant ce nom de *Germanus* (qui n'aurait donc rien à voir a priori avec la sémantique du « Jumeau », mais plutôt avec celle de la « Cuisson »), est *Saint Germain*, évêque d'*Auxerre*. *Germain* est un Gaulois, qui a pour père *Rusticus* le « Naturel qui vit dans un Espace Libre, sans limite » et pour mère la « Chaleureuse » *Germanille*, nous dit le légendaire : cela signifie que son père porte comme nom l'épithète latine donnée au dieu grec *Dionysos Éleuthéros*, champion de la « Liberté » sous toutes ses formes, épithète équivalente au nom du dieu latin *Bacchus Liber*, « Celui qui libère ses humeurs », dieu de la nature « Bouillonnante » et « Explosive ». Comme par hasard, *Saint Rustique* et *Saint Éleuthère* seront les compagnons de l'évêque de Lutèce, *Saint Denis*, martyrs exécutés sur le site des carrières de gypse et des « Raffours » (*raffurni* ou *furnelli*), des « fourneaux » puissants à plâtre et à chaux de *Montmartre* (cf. les « plâtres de Paris »).

Saints Éleuthère (le même ou son homonyme, selon les légendes, est martyrisé par le « Feu⁵⁰ » à *Nicomédie* sous l'empereur *Dioclétien* parce qu'il avait « incendié » son palais !),

⁴⁷ J. Pokorny, *Indo-Europeanische Etymologische Wörterbuch*, pp. 493-494, abréviation *IEW*. Berne, 1956.

⁴⁸ J. Pokorny, *Indo-Europeanische Etymologische Wörterbuch*, pp. 11-12, abréviation *IEW*. Berne, 1956.

⁴⁹ *Bel. Gall.*, V, XXI, trad. L.A. Constans et A. Balland, société d'édition *Les Belles Lettres*, Paris, 1995.

⁵⁰ Tous les Saints martyrs *Éleuthère* le sont, « cuits » à la manière de *Saint Éleuthère d'Illyrie* : « ... Mis en présence d'Adrien, *Éleuthère* refusa de sacrifier aux dieux. L'empereur, qui d'abord lui avait fait de magnifiques promesses, changea d'attitude ; **il fit étendre le confesseur nu sur un gril, puis sur un lit de fer où se trouvaient des charbons ardents ; il le fit jeter ensuite dans une chaudière d'huile bouillante, mêlée avec de la poix ...** » (http://www.histoire-russie.fr/icone/saints_fetes/textes/eleuthere_anthie.html).

*Rustique, Denys l'Aréopagite, martyrs à Montmartre, sont fêtés le 2 ou 3 octobre, la veille de la célébration plus tardive de la fête de Saint François d'Assise, dont l'épithète fut choisie volontairement, par son père, après son baptême (originellement son prénom était Jean !) par référence à la « France » et au « Français » : « Franc » signifie en effet « Libre, Vrai, sans artifice » ; cette épithète a été assez expressive pour mener au nom de notre province, la « Franche-Comté » ; or de nombreux historiens actuels ne sont pas loin de penser que les « Bons Cousins Charbonniers » de la *Forêt de Chaux*, qui jouxte l'ancienne capitale de la Franche-Comté, *Dola*, « Dole », ont pu être des Initiateurs pour certaines Société Secrètes, dont les *Carbonari*. En effet la racine indo-européenne *del- « ciseler, tailler dans le bois, façonner » (en vue du greffage ?) pourrait bien être à l'origine du nom de l'antique capitale du Comté de Bourgogne : cette racine présente dans le grec *daidalos* « travaillé avec art, en parlant d'ouvrages d'art ou de statues » a conduit à *Dédale*, et surtout, dans l'île de Crète, à toute une symbolique évoquée par le nom grec *labrus* désignant l'outil de base des premiers concepteurs et constructeurs, la « Hache », ou la « Sape » et à son nom dérivé, le « Labyrinthe », la « Mine » par excellence. Rappelons-nous la mythologie du *Minotaure* et du « Fil⁵¹ d'Ariane », la fille de *Minos*, lâchement abandonnée ensuite par *Thésée* sur les rivages de Naxos, avant d'être accueillie puis épousée par *Dionysos*, qui lui dépose sur la « Tête » en signe de « *Fides – Foi* » dans le mariage, la « Couronne » travaillée et ciselée par les forges volcaniques et « souterraines » du dieu *Héphaïstos – Vulcain* et offerte par *Aphrodite – Vénus*.*

Ce n'est pas un hasard, si nous avons utilisé le terme de « raffour », très présent dans les lieux-dits où l'on a, depuis l'antiquité, exploité la « Terre – mère », non seulement pour son « bois » mais aussi pour sa cuisson et sa transformation, son « changement de nature ». *Saint Germain d'Auxerre* porte en effet le même nom que l'évêque de *Besançon*, martyr à la manière de *Saint Denis* de plus fêté quasiment le même



⁵¹ « Pelote de fil » se dit en grec *agathis*, nom qui se retrouve dans celui de *Sainte Agathe*, une vierge qui, au pied des forges vulcaniennes et souterraines de l'*Étna*, à *Catane*, refuse de prendre pour époux son futur bourreau, *Quintianus* « Celui qui manie l'outil avec ses Cinq Doigts » qui la martyrise en lui arrachant le « sein nourricier » et en la faisant marcher sur des tessons brûlant comme de la lave. *Agathe* est donc la patronne des « nourrices » et des « fileuses – brodeuses », en même que protectrice du « bâti, construit » contre les incendies.

jour⁵² ! Son iconographie est semblable à celle décrivant le martyr de *Saint Denis* (à droite), à *Chassagne-Saint-Denis*, au dessus de *Maisières* et du « Chêne de Notre-Dame », sous l'empereur romain *Valérien*.



Cet évêque *Germain* est le patron de l'église du village de *Fourg* (photo à gauche : retable de l'église avec en arrière plan son martyr tel celui de *Saint Denis*), dans le Doubs où apparaît justement le lieu-dit « Raffour », village qui est intégré à la célèbre « Forêt de Chaux » parcourue par les « Bons Cousins Charbonniers ». L'église de *Fourg* était « fille » de celle, voisine, de *Byans* qui était dédiée à *Saint Désiré*, l'évêque de Besançon qui aurait précédé, selon une autre légende, *Saint Germain* (nous sommes alors au V^e siècle) ; or *Saint Désiré* est réputé être né au pays des sources salées de *Ledonum - Lons-le-Saunier* dont la muire était soumise à la réduction dans les bernés

bouillonnantes comme le « Désir Enflammant » : *Saint Désiré* est par ailleurs fêté le 29 juillet, deux jours avant *Saint Germain d'Auxerre* !

Avec le village de *Fourg*, nous avons l'exemple parfait de l'union de l'exploitation de la « Vigne », soumise au greffage ou au bouturage « rénovateur », et de la « Forêt charbonnière » et du même coup l'exemple de fraternités entre diverses confréries :

... La vigne que Jehan de Doubz avait fait planter était-elle une nouveauté au village ? Non, sûrement, puisqu'il prélevait une dîme de vin sur tout le territoire. A partir de son époque, de nombreux documents font allusion aux vignes... **En 1909, on cultivait encore 21 ha de vignes dans la commune.**

Pour les paysans de *Fourg*, la forêt de Chaux, toute proche, était d'une grande importance. A la suite d'une requête de Jehan de Doubz, le duc de Bourgogne leur accorda, en 1409, le droit de prendre du bois pour leur maisonnage et pour leur chauffage, ainsi que celui de vaine et vive pâture dans la forêt, moyennant trente livres de cire par an...

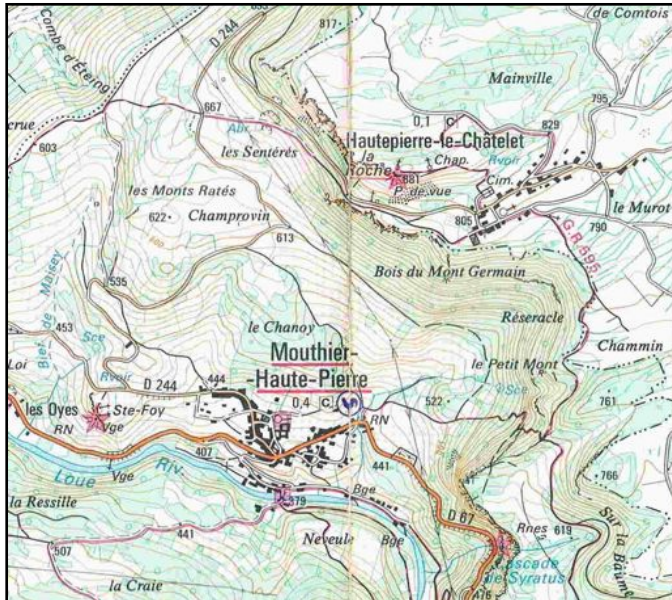
Une population assez nombreuse de bûcherons et de charbonniers vivait dans la forêt. Vers le milieu du XVIII^e siècle, quarante coupeurs venaient le dimanche à la messe à *Fourg*, et on peut penser qu'il en arrivait autant dans chacun des villages riverains ...⁵³

⁵² La légende du martyr de *Saint Germain de Vesontio*, Saint céphalophore qui porte sur cinquante kilomètres sa tête, de *Grandfontaine* jusqu'à *Balma - Baume-les-Dames*, est la copie conforme de celle de *Sainte Libera - Libaire* d'*Andesina* (« Grand Lien » en gaulois) - *Grand* dans les Vosges, immense sanctuaire gaulois, où était vénéré *Apollon Granus*, qui « libérait » les esclaves, les « affranchissait » : *Libera*, épithète d'*Ariane* et de *Perséphone*, est le féminin du latin *Liber*, épithète de *Dionysos - Bacchus* à Rome.

Pour corroborer ce lien certainement des plus antiques entre le nom de *Germanus - Germain* et l'utilisation du « Feu », initialement « sacrificielle » avant qu'elle ne soit couverte par le silence des sociétés secrètes initiatiques des « Hommes des Bois », nous rappellerons qu'il existe dans la *Haute Vallée de la Loue*, un sommet mythique remarquable dans le lointain, *Alta Petra*, qui a donné un nom, et une épithète, avec des sémantiques profondément évocatrices, à deux villages, *HautePierre* et *Monasterium de Alta Petra*, *Mouthier – Haute-Pierre*. Ce sommet, ce « Grand Mont » portait, à côté du « Petit Mont » son « Jumeau », un autre nom toujours présent sur les cartes, celui de « *Mont Germain* » !



En effet cette haute falaise calcaire (photo, à gauche, prise depuis la colline de *Sainte-Foy*), transperçant le ciel pur ou menaçant de ses orages, servait de base à des « Feux » allumés annuellement sur les sommets des alentours du Jura, consacrant la renaissance solaire, au solstice d'hiver, feux que l'on appelait « Feyes – Failles » (< latin *fax* > *facula*, « flambeau, torche, brandon,



météore ignée, étoile filante »), feux qui relayaient celui qui rayonnait sur la colline de *Sainte Fides - Foye* (jeu de mots par confusion avec l'évolution d'un mot issu du latin *focus, focolus* « foyer, bûcher »), située en contrebas à proximité du village et de l'abbaye devenue prieuré *Saint-Pierre de Mouthier*, dont l'église était dédiée à *Saint Laurent*, le Saint par excellence « cuit par le feu » comme un lapin ou un lièvre à la broche, comme *Sainte Foi* d'ailleurs...

Ainsi le « *Mont Germain* » de *Alta Petra*, accueillant les premiers feux de l'aurore et de l'année, en même temps que les couchers crépusculaires et hivernaux, a toujours présidé, par sa dénomination, aux destinées des « Foyers » humains, depuis les temps immémoriaux.

⁵³ André Hammerer, *Dictionnaire des Communes du Département du Doubs*, tome III, p. 1336, éditions Cêtre, Besançon, 1984.



permet de maîtriser la nature pour mieux l'exploiter.

Il suffit maintenant de lire le début de la vie légendaire de *Saint Germain*, évêque d'*Auxerre*, pour comprendre d'une part les liens, en tant qu'« Homme des Bois resté sauvage », qu'il avait instaurés avec la « Forêt » et sa faune et d'autre part ses « Secrets » avec le « Feu », par l'intermédiaire de l'« Arbre ». Avec la conversion de cet homme sauvage, nous assistons en réalité à une véritable révolution, celle de la remise en valeur et à l'entretien des forêts abandonnées aux animaux, et des terres par la taille des arbres, l'élagage, le greffage surtout qui

Au V^e siècle, *Saint Germain*, juriste haut fonctionnaire gaulois de l'empire romain était en résidence à *Autessioderum – Auxerre*⁵⁴ et n'avait qu'une passion aux rites très « païens », la « Chasse ». Ce « Chasseur de trophées » par excellence, reproduisant intégralement les rituels primitifs de la Victoire sur l'animal ou l'homme, suspendait les « têtes » de ses victimes (certainement beaucoup de cerfs, sangliers, aurochs, loups ou ours) dans la frondaison d'un arbre sacré, planté au centre de la ville, comme s'il portait des « fruits sanglants » sans cesse renouvelés (photo à gauche : « poirier de *Saint Germain* »), un arbre de « feu » dans le cas présent, qui devait être ou un « hêtre » ou un « chêne », mais que le légendaire appelle en latin un *pirus* « poirier ».

Peut-être sommes-nous en présence soit d'un jeu de mots, soit d'une confusion, d'une interprétation de mots mythologiques, très courantes à la fin de l'empire, faites à partir du « Y » grec latinisé et prononcé « I » ; il est donc fort possible que le latin *pirus* « poirier » ait été confondu avec *pur - pyr > pyrrhos* le « Feu » en grec ou encore avec un *pinus - pin*, « arbre à poix », selon certaines graphies (cf. la *Légende Dorée*). Comme nous l'avons indiqué précédemment, le nom de « Trophée » se révèle alors intéressant, car il vient du grec

⁵⁴ *Autessioderum – Auxerre*, ville des « Vénérables » *Sénons*, est un toponyme qui étrangement pourrait être traduit par son correspondant en grec *Thermopyles*, « les Portes de la Chaleur », lieu-dit, rendu célèbre par le roi de Sparte *Léonidas*, de « sources thermales » où le dieu *Héraclès*, « enfiévré » par sa lutte et sa victoire contre l'*Hydre* des marais de *Lerne*, se baigna et fit « bouillonner » l'eau ; ce toponyme gaulois, avec une préposition initiale, « au- » marquant la séparation (< **Au-tessio-derum*) signifie, semble-t-il, « Les « Portes de la Forteresse qui écarte le Feu ou la Fièvre » (racine **tep-* « chaleur brûlante », J. Pokorny, *IEW.*, 1069-70). *Saint Germain*, dont on célèbre la fête le 31 juillet, en pleine canicule, est un évêque qui eut aussi un vécu important chez les Bretons insulaires et continentaux et mourut lors d'un voyage en Italie, à *Ravenne*, à l'extrémité de l'ancien territoire des *Sénons* d'Italie, les conquérants de *Rome*. Cet évêque a donné son nom au *Val-Saint-Germain*, dans l'Essonne, où est vénérée *Sainte Julienne de Nicomédie*, elle même martyrisée dans une « cuve bouillante ».

tropaion qui traduit à l'origine « un arbre élagué » sur les lieux d'une victoire, d'une conquête, d'une razzia, aux branches duquel on attachait les dépouilles des vaincus.

Mais ce rituel païen pratiqué à ses retours de chasse n'était pas du tout du goût de l'évêque de la ville de l'époque, *Saint Amator*, qui voyait pourtant en *Germain* son successeur et qui décida d'abattre cet « Arbre de Feu », porteur de dépouilles sanglantes, notamment des « têtes », arbre « sauvageon » manifestement non greffé et donc porteur comme le pommier ou le prunier sauvage de piquants acérés comme des pointes de flèches ou de lances. *Saint Amator* le fit couper, ce qui rendit furieux et menaçant le « bouillonnant » fonctionnaire, au point que l'évêque dut s'enfuir en attendant que tout se calme, ce qui arriva, car *Saint Germain* se convertit comme un arbre, greffé et perdant ses épines, se renouvelle au niveau des fruits, et succéda à l'évêque après sa mort un 1^{er} mai, au moment où la Nature est la plus éclatante et « grandit ».



Mais il est fort possible aussi que ce *pirus* fût un arbre à « poirottes », une *Alba Spina*, une « Épine Blanche »⁵⁵ (lire dans quelques lignes la



guérison de la cécité par la piqûre d'une « épine de poirier » !) sur laquelle, comme par hasard, d'ailleurs nous pouvons « greffer » un poirier : le « greffon » ne se dit-il pas « *germen* » en latin⁵⁶ (*phyllon* « ce qui donne des *folia* - feuilles... puis des fleurs... puis des fruits »... ou *emphyton* en grec ; un traducteur, cité par Ph. Remacle ci-dessous, donne aussi le terme très évocateur de *genitrix* en latin...) ? Et *germen* n'est-il pas à l'origine du latin *Germanus* ? Le « *Pirus* - Poirier », grâce au *germen*, dans l'antiquité, était-il devenu un symbole de la Nature Sauvage, domptée et améliorée par la sélection des espèces,

⁵⁵ Photo à gauche : http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Crataegus_azarolus_Frucht.jpg?uselang=fr

Auteur : VoDeTan2 ; l'azarolier est une espèce d' « épine blanche » qui sert de porte-greffe aussi bien au poirier qu'au pommier...

Étrange ces liens qui semblent exister entre le grec *pur* > *pyr* « feu » (d'où *pura* > *pyra* « bûcher »), le « *pirus* – poirier », aux poirottes, « *pyrrhos* - rousses, rouges » et le thème de l'« Épine », symbole aussi de « Douleurs et de Souffrances », développés dans la Bible, dès l'Ancien Testament (« Buisson Ardent » de Yahvé face à Moïse), dans le Nouveau Testament (la « Couronne d'Épines » du Christ-Roi), et surtout dans la légende du sanctuaire de *Notre-Dame de l'Épine*, en Champagne : une statue de la *Vierge portant l'Enfant - Jésus* aurait été trouvée, lors de la nuit de l'Annonciation (Conception de l'Enfant-Jésus) par des bergers, au Moyen Âge, en 1400, au milieu d'un « Buisson d'Épine Enflammé » : le symbole du fruit – poire était-il un équivalent de celui du raisin ?

⁵⁶ Le mot couramment utilisé, pour « greffe » et « greffon » par les écrivains naturalistes latins étaient *insitio*, composé à partir du verbe *inserere* « semer, planter, implanter, insérer ». Il existait un dieu *Insitor* qui veillait à la reprise des greffes ...

qui, de ce fait, au moins pour sa partie supérieure, au-dessus de la greffe, perdait ses épines « sauvages » ?

En effet le professeur de langues anciennes, Philippe Remacle, sur le web, cite⁵⁷ des auteurs grecs de l'antiquité dont les textes concernant les poiriers sauvages « greffés », tout en soulignant ainsi la maîtrise de l'Homme civilisé sur la Nature sauvage, sont assez explicites :

...

4. CYLLÉNIUS. - **Naguère dans les halliers, moi poirier sauvage, l'arbre des solitudes où paissent les hôtes des forêts, je ne portais que des fruits bâtards ; maintenant je me couvre de fruits doux et savoureux, et mes rameaux fléchissent sous un poids qui n'est pas le mien. Bien des remerciements pour ta peine, jardinier ! Grâce à toi, me voilà inscrit, poirier sauvage, parmi les arbres qui portent de bons fruits.**

5. PALLADAS. - **Ce poirier est l'œuvre charmante de mes mains. Dans la saison de l'été, sur son écorce en sève j'ai attaché un germe (002), et le rejeton enraciné sur l'arbre en a, par une incision, changé le fruit. En bas, c'est encore un sauvageon ; par le haut, c'est un poirier parfumé.**

(002) : Φύλλον, *de germine accipi debet*. Jacobs. Ces mystères de la greffe rappellent ce beau vers des Géorgiques : « *Miraturque novas frondes et non sua poma.* »

...

6. LE MÊME. - **Je n'étais qu'un sauvageon ; par tes soins, par l'insertion d'un germe sous mon écorce, tu m'as changé en un poirier aux fruits délicieux. Je t'apporte le prix de ton bienfait.**

...

78. LÉONIDAS. - **Ne me reproche pas de ne produire que des fruits revêches, comme un poirier sauvage. Sans cesse je me couvre de fruits ; mais à mesure qu'ils mûrissent, une autre main les dérobe ; et ceux qui sont verts restent seuls aux branches maternelles.**

79. LE MÊME. - **Je donne bien volontiers mes fruits ! mais quand ils sont mûrs. Ne m'attaque donc pas à coups de pierres. Bacchus se fâchera contre celui qui insulte à ses bienfaits. N'oublie pas quel fut le sort de Lycurgue.**

...

123. ANONYME. - **Après avoir brouté, une chèvre, en passant sous un poirier sauvage, recouvra la vue et reparut n'étant plus aveugle. La pointe aiguë d'une épine lui avait piqué un de ses yeux, et voilà comme un arbre fut plus efficace que l'art.**

...

Ces épigrammes grecques, qu'une anthologie a donc collectées, nous permettent d'aborder un thème qui n'a pas vraiment été exploité par les chercheurs, historiens, mythologues ou anthropologues : la « Communion » de l'« Homme des Bois » avec non seulement la Nature Sauvage, tel l'homme du paléolithique « chasseur et cueilleur », mais encore avec la Nature « convertie » et « maîtrisée » au néolithique en vue de son exploitation

⁵⁷ Philippe Remacle, *Anthologie grecque, Épigrammes descriptives*, publiées par Fr. Jacobs en 1863 (Hachette, Paris) : <http://remacle.org/bloodwolf/erudits/Anthologie/index.htm>

et ceci grâce à l'« Ouverture, l'Incision de l'Écorce », à la manière des simulacres ou statues virginaux installés dans le cœur d'un « Chêne » ...

Ceci notamment dans les clairières défrichées, dans ce que les Grecs appelaient des *Alsos*, les Latins des *Lucus* « Bois Sacré » et les Gaulois des *Nemeton*, au point que l'on peut se demander si le « Gui de Chêne » si rare, coupé par la serpe inaltérable des druides, n'avait pas été précédemment « greffé », dans la fente « *genitrix* » ouverte par cette même « Serpe d'Or » ? C'est donc dans ces mêmes « Clairières », impénétrables aux « Profanes », mais aménagées et cultivées, que se réunissaient, en des « Ventes », selon un rituel ancestral, ces « Forestiers », ces « Bons Cousins Charbonniers » et qu'ils communiquaient, transmettaient en « secret » leurs Connaissances de la Nature qu'ils avaient su apprivoiser.

E. Le Bois Flotteur

Un autre aspect de l'exploitation de la Nature forestière, source elle aussi de rites religieux et coutumiers particuliers, repris par des sociétés secrètes, mérite notre attention.

Nous retiendrons pour cela les liens établis entre *Saint Nicolas*, digne successeur des dieux antiques, tels *Athéna* « *Nikè* – Victoire », la déesse des « Argonautes », incitatrice de la fabrication en « chêne oraculaire de Dodone », par *Argos*, du gouvernail d'*Argo*, *Poséidon* – *Neptune*, et surtout le dieu marin celtique *Nectan*.

Ces dieux antiques, au culte « continué » avec, comme par hasard, *Saint Germain* d'Auxerre, lorsqu'il vogue vers la Bretagne insulaire et calme la tempête, mai surtout avec *Saint Nicolas*, sont liés non seulement à l'élément salé à dominer mais aussi à l'outil et à la fabrication de cette domination « victorieuse », faite de métal et de bois que l'on retrouve dans la « Batellerie » comme dans la fabrication des tonneaux de sel ou de vin, qui voguent tout autant sur l'eau (photo à droite : *musée de la Batellerie* à Clamecy, bâton de confrérie !). C'est ainsi que l'« Ordre des Fendeurs », proches des « Bons Cousins Charbonniers » avait adopté, dans la « Forêt d'Elbeuf », port normand sur la *Seine* (fleuve où est vénéré d'ailleurs *Saint Nicolas*), non loin de son embouchure et d'*Honfleur* où séjourna *Courbet*, un



rituel pratiqué dans une « Vente Saint-Nicolas » ; dans le texte de la chanson ci-jointe, on devine les liens qui existent entre les « fendeurs » et les « bateliers » :

CANTIQUE COIGNARD - *Déterré en la Forêt Ducale d'Elbeuf dans la Vente Saint-Nicolas, au Pied du Hêtre.*

LES FENDEURS

AIR : *Mon père était pot.*

**Mes chers amis, braves fendeurs,
Que la hache rassemble,
Est-il de plaisirs plus flatteurs
Que de bien fendre ensemble ?
Aimons et buvons,
Chantons et fendons,
C'est notre loi suprême ;
Dans ces sombres lieux,
A qui fend le mieux,
Donnons le diadème ...**

Selon le bois, un bon fendeur,
Ménage son adresse.
Les uns veulent de la raideur.
D'autres de la souplesse.
Toujours, à droit fil,
Posez votre outil,
Si vous voulez bien fendre ;
Le coin bien trempé,
Bien mis, bien frappé,
Le bois devra se rendre.

Si vous fendez un jeune ormeau.
Ménagez l'encoignure ;
Sagement, avec le ciseau,
Disposez l'ouverture.
Petit à petit ;
On ouvre un réduit
A l'instrument docile :
Si l'on brusque trop,
Souvent le galop
Blesse l'ormeau fragile.

**Le chêne résiste souvent ;
Tant mieux pour la victoire.**
**Les fendeurs, comme les amants,
Sont amis de la gloire.
Que l'outil, d'abord,
Caresse le bord
De l'écorce revêche ;
Le coin s'affermit,
Le bois s'attendrit
Et le fendeur fait brèche.**

Parfois, il se trouve, au chantier,
Quelque vieille culasse,
C'est le plus ingrat du métier
Et le plus fort s'y lasse.
Jamais un fendeur

N'usa sa vigueur
 Sur ce bois coriace ;
 Il met, dans son cœur
 Un feu destructeur
 Qui tonne et le crevasse.

Mais toujours fendre est un travail
 Qui, chez nous, prévient l'âge.

**Faut épargner le gouvernail
 Pour faire un long voyage.**

Fendre à tous propos,
 Sans prendre repos,
 Croyez-moi, n'est point sage ;

**L'outil le plus fin
 S'émousse à la fin,
 Et plie à l'abordage.**

Tiré du Rituel de la Franc-Maçonnerie Forestière...⁵⁸

Le choix de *Gustave Courbet* pour une peinture de *Saint Nicolas*, patron à la fois de *Flagey* et de *Saules*, villages placés sur la très primitive « Route du Sel », dont, l'origine, la source salée, à *Salins*, était réduite par le « Feu » dans d'immenses « poêles », des « bahernes



– bernes », était certainement lié, grâce à ces patronages, à la « Forêt » qu'il vénérât et à l'utilisation de son bois (nous savons que cette passion du « bois fluteur » fut dans sa peinture liée au support « batelier », dans de nombreuses « marines » et à la symbolique de l'eau vive et du sein salés...) et du charbon produit par les meules « volcaniques » (photo de

gauche) des sociétés des « Gens des Bois » : il ne faut pas oublier en effet que le premier « sel » utilisé par l'homme, directement issu du feu, fut la « cendre » et ses « sels de potasse », véritables engrais encore utilisés grâce aux brûlis des sarments de vigne, répandus après les « failles » du solstice d'hiver, notamment à *Sainte Foy de Mouthier – Haute-Pierre* ou à *Château - Chalons* !

Cette source de *Salins*, exploitée depuis l'antiquité, était, et l'est encore, située près de la collégiale *Saint-Nicolas*, patron, dans toute l'Europe, des sources et des mines de sel, symbole de la « Vie » (au côté de *Saint Rupert*, évêque de *Salzbourg*, en Autriche, représenté (photo à droite) avec un



⁵⁸ <http://www.miscellanees.com/f/fendeurs.htm>

« tonneau » cerclé par des « vanniers » ; ce Saint a donné son nom au « Père Fouettard », compagnon, armé de verges de bois, ou frère de *Nicolas* en Lorraine) : *Salins*, berceau des nouvelles idées philosophiques de l'époque, était le pays de *Max Buchon*, du « Fouriériste » Victor Considérant, et surtout de la très influente « Chambre d'Honneur des Bons Cousins Charbonniers » ; cela n'était surtout pas anodin.



Nikolaos, en grec « Victorieux du Peuple en arme » ou le « Peuple armé Victorieux », est invoqué par les marins en détresse en mer : leurs corps sont soulevés par l'« eau salée », salée comme le lait et le liquide amniotique et



« vital » des seins et matrice nourriciers de la « Femme », tels ceux peints par Gustave Courbet, associés à l'« Eau Vivante » dans la « Femme à la Vague⁵⁹», en 1868. Une interrogation puis une comparaison s'imposent alors dans l'observation du *Saint Nicolas de Saules* : les enfants, mis au sel dans un cuveau - bateau et ressuscités par l'évêque, ont des seins bizarrement potelés et des visages féminins (avec pour l'un une tête bizarrement retournée, comme ajoutée), aux cheveux blonds et brun foncé... !



C'est ainsi que *Saint Nicolas*, patron « victorieux » contre les tempêtes marines, est devenu, par dérivation neptunienne, le Saint protecteurs des marinières et surtout des « radeliers » transportant, en flottage dangereux sur les cours d'eau (cf. Les « Radeliers de la Loue », photos⁶⁰ ci-contre) et les fleuves, le « Bois de

Chauffe » jeté au préalable ou les « Bois de Construction » jusqu'aux ports et aux ateliers des « Charpentiers de Marine ».

⁵⁹ Domaine public : http://fr.wikipedia.org/wiki/La_Femme_à_la_vague
Metropolitan Museum of Art à New York

⁶⁰ Radeliers sur la Loue : photo remise par Robert Francioli, président de l'association.

C'était le cas, on l'oublie trop souvent, dans la haute vallée de la Loue, depuis sa source et dans les *Gorges de Noaille* par exemple ; dans le cours de la rivière barrée provisoirement pour retenir l'eau et ensuite créer un flot puissant, les bûcherons jetaient les « Bois », transportés ensuite sur son cours par des « Radeliers » que l'on retrouvait en aval travaillant en symbiose avec les « Charbonniers » de la *Forêt de Chaux* ou avec les « Fendeurs », voire les « Vignerons » de Bourgogne.

Finalement les échanges, souvent complémentaires, étaient si importants que les Saints Patrons finissaient eux-mêmes par être mis en commun et par être vénérés ensemble, de la même manière qu'un *Saint Vernier*, patron des vignerons était associé à *Saint Isidore*, patron des agriculteurs et des jardiniers ; il en était de même dans les sociétés secrètes qui commanditaient l'ensemble et dont les représentants se retrouvaient avec des philosophies souvent très proches :

... On admet le plus souvent l'origine comtoise de la Charbonnerie. C'est sans doute excessif sans être entièrement erroné. On sait en effet que, peu avant le milieu du XVIIIe siècle, les rites forestiers rencontrèrent un certain succès en France et dans certaines contrées limitrophes. On les connaît surtout dans leurs deux formes les plus élaborées, à savoir le rite du Chevalier de Beauchesne élaboré vers 1747, et l'Ordre de la Fenderie dit « du Grand Alexandre de la Confiance » (entre 1760 et 1770). Ces rituels présentent dans le détail peu de rapports directs avec ceux de la Charbonnerie, mais les liens de cette dernière avec une Fenderie moins réélaborée sont néanmoins évidents. Non seulement ces liens étaient restés assez vivants en Franche-Comté pour que, dans l'édition de 1835 de leur catéchisme, les membres de la Société de Dole s'intitulent encore « Bons-Cousins fendeurs et charbonniers » (sans doute dans le souci de se distinguer des *carbonari*), mais une série de trois tableaux de la seconde moitié du XVIIIe s. conservés dans la Loge *La Parfaite Union* (GODB, Orient de Mons-en-Hainaut), exposés au public à Bruxelles en 1983 lors de la commémoration du 150e anniversaire du Grand Orient de Belgique, **montrent que la symbolique, les rites et l'organisation spatiale de la Vente qui furent ceux de la Charbonnerie comtoise et italienne existaient dès le XVIIIe s. dans la vaste mouvance des rites forestiers.**

Elle se laisse pourtant inscrire dans un espace relativement circonscrit. **Les Charbonniers français, comme plus tard leurs homologues italiens, se placèrent sous la protection de saint Théobald (saint Thibaut), dont la légende se développe entre la Champagne et l'Ardenne et qui étend sa protection jusqu'en Bourgogne, où il est le saint protecteur des vignerons de Pommard. Les fendeurs se réclamaient de saint Nicolas et de saint Joseph.** C'est en fait un large quart nord-est de la France qui paraît avoir principalement été marqué par les divers rites forestiers dès le XVIIIe s.

La relative ancienneté de l'implantation de la charbonnerie en Franche-Comté est bien attestée par un diplôme charbonnier daté de 1790...⁶¹

Soutenu par ces confréries ou sociétés, le lien réel, devenu peu à peu mythique et source des légendes, entre le sel, le vin et leurs transports, grâce au bois taillé et assemblé, particulièrement sur



l'eau, est à chercher dans l'invention, soumise au même « bois d'œuvre », du « tonneau en bois » insubmersible, ceci par les Gaulois « Forestiers, Fendeurs, Bucherons, Vanniers... » comme le montrent si bien des peintures aux musées celtiques de *Hallein* (à droite, ci-dessus), près de *Salzbourg*, en Autriche, là où les Celtes exploitaient les mines de sel ...



On copiait ainsi le culte de *Saint Vincent*, patron à la fois des « vigneronns » et des « marins » (par exemple à *Collioures*), dont le nom est lié, lui aussi, comme celui de *Nicolas*, mais en latin (*vincens* « vainquant ») cette fois, à la « Victoire sur les éléments naturels déchainés » (photo ci-dessus à gauche, église *Saint-Nicolas* de *Hall in Tyrol*, port des « mines de sel » sur l'*Inn*, près d'*Innsbrück*), de surcroît surnommé « *Marinus* ». En effet, l'archidiacre de l'évêque *Saint Valère*, *Saint Vincent de Saragosse*, cousin de *Saint Laurent*, selon la légende, est martyrisé, « cuit » comme ce dernier sur le « gril » à charbon, à *Valence*, port méditerranéen qui accueillait dès ses origines antiques, des « Charpentiers de marine ».

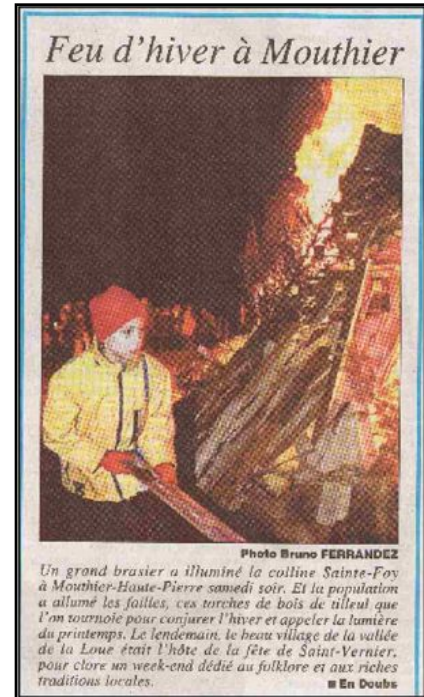
⁶¹ Pascal Arnaud, *Cahiers de la Méditerranée* : 72 | 2006 : La Franc-Maçonnerie en Méditerranée (XVIIIe - XXe siècle).

L'art royal et ses ouvriers au tournant du siècle : le Premier Empire et la Restauration. *Charbonnerie et Maçonnerie. Modèles, transferts et fantasmes...*
p. 171-202 : <http://cdlm.revues.org/1167>

Ceux-ci pratiquaient le culte du dieu « forgeron » et « *chevilleur – assembleur », lié, à la fois, au « Feu de la Terre », à la « Meule de Charbon » si ressemblante au « volcan » et aux fonderies des métaux, le culte du dieu Vulcain. Ce culte de l'« Embrasement » et de la « Cuisson » a été pérennisé, à *Valence*, par le christianisme sous la forme d'une fête gigantesque, *Las Fallas*, Les « Failles », pratiqué, la semaine équinoxiale et



printanière du jour de la fête de *Saint Joseph* artisan, le 19 mars. Un même type de fête est toujours célébré dans le vignoble jurassien et surtout dans la *Vallée de la Loue*, dans la paroisse *Saint-Laurent de Mouthier – Haute-pierre*, (photos Est Républicain, à droite et à gauche) sur la colline de *Sainte Foy* (Sainte martyrisée



elle-même près d'*Agen* sur le « Gril », alors que *Saint Vincent d'Agen* est attaché à une « Roue de feu » !), au moment du solstice d'hiver et de la remontée solaire, à l'*Épiphanie* : on y brûlait notamment les sarments de vigne taillés et on dispersait les cendres, sels de la terre, dans le vignoble tout proche.

Nous en avons fait la remarque précédemment : *Gustave Courbet*, tel un initié, a peint *Saint Nicolas* ! Cette peinture du maître-autel de l'église de *Saules* (où, fait unique, sont toujours vénérés particulièrement *Saint Joseph artisan* et *Saint Joseph de Calasanz d'Aragon*) est elle-même encadrée par deux autres tableaux représentant les deux Saints Patrons « naturalistes » des exploitations agricoles et viticoles du secteur, à savoir *Saints Vernier et Isidore* à genoux priant devant un « Chêne bénit »⁶², celui d'*Isidore* étant explicite, car il possède en son cœur une statue de *Notre-Dame* entourée de fleurs.

Nous allons donc revenir dans les prochains paragraphes et chapitres sur cette découverte basique qui appelle encore d'autres commentaires et nous pencher sur les liens qui

⁶² Les deux Saints sont effectivement le genoux plié pour prier et vénérer : cela a été remarqué, lors d'une visite, fin septembre 2014, par un membre éminent de l'*Institut Courbet*, rénovateur de la vigne sur les côteaux de *Vuillafans*, un ami, *M. Alain Verdenet* que nous remercions pour cette remarque judicieuse et importante dans la compréhension d'un certain mythe du « Chêne » et du « Raisin » chez le peintre *Gustave Courbet*.

se sont instaurés entre la « Vierge du Vieux Chêne » et le peintre d'Ornans et de Flagey, « Gustave Courbet ».



5. Courbet et les « Gens des Bois »

A. Cécile Mille - Journet, la Voyante

A présent, il s'agit de comprendre comment le peintre de *Flagey – Ornans* a pu assimiler, peut-être malgré lui quelquefois, jusqu'à la faire transparaître dans son œuvre, cette imprégnation à la fois religieuse et mythique, voire ésotérique où transparaît cet « Esprit de Liberté » que préalablement il avait acquis pour l'essentiel au contact de son grand-père Oudot, « révolutionnaire » et anticlérical, et aussi de certains prêtres aux idées libérales ; cet « Esprit de Liberté » trouva son épanouissement grâce à une fréquentation de membres de ces sociétés secrètes ou philosophiques et humanistes qui l'entouraient, notamment de celles qui allaient déboucher sur les *Carbonari*.

La société secrète des « Bons Cousins Charbonniers », sur laquelle nous nous penchons très souvent, trouve donc ses origines, semble-t-il, dans une région toute proche, bordée par cette même rivière mythique qu'est la *Loue*, dans la « Forêt de Chaux » où abondent les « Chênes ».

Nous comprenons ainsi le pourquoi de cet acharnement à justifier la « Nature » de la statue mariale du « Chêne » de la *Malcôte*, à *Maisières*, poussant en bordure de *Loue*, statue faite en « terre à Chêne », en terre argileuse du village spécialisé en la « matière », en terre d'*Étrepigny* (le nom roman du toponyme, **Sterpiniacum*, est d'ailleurs lié au travail des « Bucherons » par le *sterpinium* « Essartage »), situé dans cette même forêt :

... En 1880, succédait à M. Grosjean un chapelain quelque peu archéologue, M. Blanchet. **Convaincu que l'emblème était une grappe de raisin, il se mit en quête de documents pour éclairer ses contradicteurs et eut le bonheur inespéré de tomber sur une statue qui sortait du même moule que l'image miraculeuse**

...

Au moment de la coupe du « vieil arbre », nous sommes en 1839, *Cécile Mille* est morte depuis quatre ans ; elle avait épousée à l'église d'*Ornans*, le 22 juin 1813 (mariage civil le 8 mai 1813 à la mairie de *Maisières*), *Jean-Claude Journet*, domestique comme elle dans une famille de cultivateurs du château d'*Ornans*, les *Nicolin – Nodier*, qui, à partir de ces dates, participeront à toutes les fêtes de la vie du couple, tant à *Ornans* que plus tard à la ferme des *Granges-Martin*, située au pied du *Château – Saint-Denis* (la bâtisse ancienne est toujours visible) ; la ferme appartenait aux *Journet*, elle était située sur le territoire de *Cléron*

(d'où la tombe de *Cécile* face à l'entrée de l'église de ce village, voir plus loin), mais dans la paroisse de *Scey*⁶³.

Naturellement, il est impossible de ne pas évoquer le nom de « Journet », car au milieu du 19^e siècle, *Gustave Courbet*, va fréquenter et peindre un *Jean Journet*, fouriériste et carbonaro, originaire du sud de la France : pure coïncidence certes (?), mais il est un fait établi : à la même époque, le peintre fréquente assidument la maison du docteur *Ordinaire* et de son fils *Marcel* (futur « séminariste » à Ornans !) à *Maisières*, habitant dix mètres en face de la maison de *Cécile* et de ses parents et à deux kilomètres des *Granges-Martin*, sur le chemin menant depuis l'extrémité du village, de la « *Ferme Saint-Nicolas* » (!!) au *Château – Saint-Denis*, chemin rendu célèbre par les « Casseurs de Pierre » (Cf. ci-dessous carte IGN 1/25000, Amancey 3324 est). Or, *Jean-Claude Journet*, l'époux de *Cécile*, avec laquelle il aura cinq enfants et une nombreuse descendance, que nous citons en note⁶⁴, encore présente de nos jours, ne mourra qu'en 1864, habitant toujours aux *Granges-Martin* (ci-dessous).

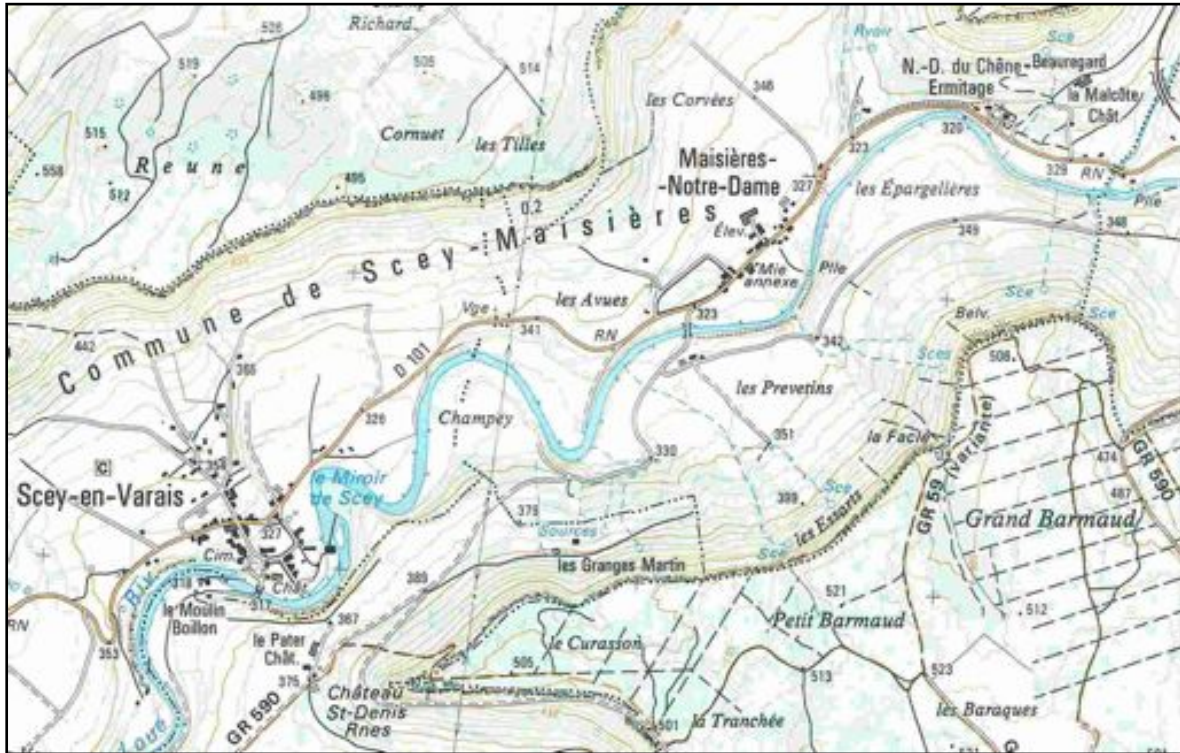


... Les *Granges-Martin* forment alors un hameau de trois « granges » accrochées à la falaise de la *Farcle*, sous l'éperon rocheux que surplombe le *Castel-Saint-Denis*, sur la commune de Cléron, mais dépendant de la paroisse de *Scey*. Les habitants de ce hameau traversaient la *Loue* à hauteur du village de *Scey*, et évitaient ainsi de se rendre à Cléron, distant de près d'une lieue des *Granges-Martin*.

⁶³ Sources : R.P. Marcel Sibold, *Cécile Mille (1789-1835) Vie & Descendance*, édition Notre-Dame-du-Chêne, 1989 « A ses 830 descendants et alliés » : admirable ouvrage édité en 1989 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de *Cécile Mille*.

⁶⁴ Sources *ibidem* : un garçon, *Joseph Journet*, époux d'*Eugénie Magnenet*, morts sans postérité, aux *Granges-Martin* à la fin du 19^e siècle et quatre filles, dont trois eurent postérité : *Pierrette-Cécile Journet*, épouse de *Herman Groperrin d'Ornans* ; *Jeanne-Célestine Journet*, morte à 28 mois ; *Colette Journet*, épouse de *Jean-Pierre Lombardet*, venu avec ses parents de *Dampierre* (Jura, non loin de la Forêt de Chaux !), fermier au *Château du Pater* sous le *Château - Saint-Denis* : son épouse étant morte prématurément en 1862, avant de retourner à *Dampierre* avec sa mère où il mourra en 1866, il confie ses enfants à l'oncle *Joseph Journet* sans enfants, qui les élèvera aux *Granges-Martin* ; **enfin *Sophie Journet*, épouse d'*Étienne-Eugène Robardet* dont l'ancêtre fait l'objet de notre étude.**

Avant la Révolution, il y avait déjà des Mille et des Journet aux Granges-Martin. Vers 1783, les Clerc quittaient Joux-Val-d'Usier pour s'installer à Maisières. Il y avait l'ancêtre, Antoine Clerc (1711-1795) et son épouse, Jeanne-Baptiste Depierre (1723-1783). Leur fils, Jean-Claude Clerc (1759-1787) s'installe aux Granges-Martin, dont il devient l'acquéreur... leurs descendants ont subsisté aux Granges-Martin jusqu'au milieu du XX^e siècle.



L'ancêtre Denis Clerc y mourut, ... Parmi les présents aux obsèques à Sceaux, il y a **Denis Journet (1748-1812)**, installé depuis quelques années déjà aux Granges-Martin. Il venait de Chassagne, où il s'était marié avec Jeanne-Marguerite Bulle (1757-1815). Déjà sa sœur, Antoinette Journet, l'y avait devancé, ayant épousé un « manouvrier » des Granges-Martin. Elle y avait suivi leur père, Antoine Journet (1702-1782), et **leur frère Ligier Journet, que nous retrouverons en 1782 au Château d'Ornans.**

En 1784, il y avait aussi à « Martin, territoire du Château de Sceaux », Pierre-Antoine Mille, filleul du père de Cécile, de Maisières, et son épouse, Jeanne Renaud.

Ces familles vivaient pauvrement des produits de leurs terres et **des vendanges du vignoble de Valbois...**

... Denis Journet et Jeanne-Marguerite Bulle eurent en troisième enfant Jean-Claude Journet (1785-1864), le mari de Cécile Mille ...

... A la mort des parents Journet, aux Granges-Martin, Jean-Claude Journet et Cécile Mille deviennent cultivateur et cultivatrice et prennent leurs places.



... Trois enfants vont y naître. Nous ne savons quasi-rien de cette partie de la vie cachée de Cécile Mille. Elle ne paraît même pas sur la liste des confrères des différentes confréries de Scey ou de Cléron. Jamais à notre connaissance, elle ne fut marraine. **Elle aura gardé son secret jusqu'à sa mort.** Elle mourut le 13 juillet 1835 ; et on inhuma son corps dans le cimetière de Cléron, devenue depuis peu sa paroisse. **Le bon curé connaissait si peu la défunte, qu'il inscrit sur l'acte de décès qu'elle avait vécu à Valbois ! ...**

Il est donc probable que Gustave Courbet a passé au pied de cette ferme et encore plus probable qu'à partir de l'enquête canonique, diligentée par le *cardinal Mathieu* en 1844, qu'il avait connaissance des « faits passés » et pourtant occultés volontairement par *Cécile* durant toute sa vie, qui fut presque une vie de « réprochée » : réprobation qui se prolongea au-delà de sa mort prématurée, car au moment de la célébration du centenaire, en 1903, malgré la reconnaissance de l'Église et l'installation d'un monument funéraire sur sa tombe à *Cléron* (photo ci-dessus), la famille *Lombardet*, descendante directe par *Colette Journet*, épouse de *Jean-Pierre Lombardet*, de *Cécile Mille – Journet*, continuait à imposer le silence à tout membre faisant une allusion aux événements ou à leur ancêtre (sources par les témoignages familiaux de *Françoise Borne – Messmer* et *Geneviève Borne – Crausaz*, descendantes directes, filles de *Marguerite Borne*, née *Lombardet*⁶⁵) :

Nous allons nous pencher cependant sur la dernière fille de *Cécile*, *Sophie Journet* qui épousera *Étienne-Eugène Robardet* (1820-1907) ; en effet son père Jean-Joseph-Honoré, originaire de *Lizine*, vient habiter *Chantrans* dont l'église est mère de celle de *Flagey* et où le père de *Gustave Courbet*, *Régis*, sera inhumé ; or cet *Étienne-Eugène Robardet*, époux de la dernière fille de *Cécile*, né à *Chantrans*, en 1829 a pour parrain son grand-père, un célèbre « sans-culotte » de l'époque, *Étienne Robardet* (1757-1833) qui a dû côtoyer, ou connaître, voire fréquenter le grand-père du peintre, *Jean-Antoine Oudot*, le père de *Sylvie*, épouse de *Régis* :

... Celui-ci (Étienne Robardet), mari en secondes noces de Jeanne-Marie Chaillet, était à Lizine le chef de file des « sans-culottes » pendant la Révolution. Il s'était acoquiné avec un étranger, un certain

⁶⁵ Étonnant aussi l'évocation de *Valbois* pour une habitation de *Cécile Mille* ; j'ai moi-même recueilli un témoignage de ma belle-mère, *Marguerite Lombardet – Borne*, descendante de *Cécile Mille*, qui me racontait que, durant sa jeunesse, lors d'un séjour à la ferme de *Valbois* (laquelle : il semble qu'elle montrait, ce-disant, à ses enfants, la ferme des *Granges-Martin*, visible depuis la route de *Maisières* à *Scey* ?), elle avait vu sur les murs de la chambre où elle dormait des peintures ou dessins que les propriétaires du lieu attribuaient à *Courbet*...

Dumont, qui se disait « médecin » et avait voulu imposer sa tyrannie à la population de la région. **A Fertans notamment, cet énergumène avait tiré en pleine église sur le curé, lors du serment de refus de celui-ci de prêter le serment constitutionnel.** A Lizine, il était honni par la majeure partie des habitants, restés fidèles aux prêtres réfractaires surtout comme acquéreur du « château » confisqué par les révolutionnaires. **Ainsi les Robardet comptaient-ils deux clans opposés : les « patriotes » de beaucoup minoritaires, à la tête desquels était Étienne Robardet ; et le autres, taxés de « fanatiques ».** Étienne Robardet s'est signalé pour sa haine des prêtres réfractaires, se glorifiant même d'en avoir arrêté illégalement, lors d'une incursion à Malans. Il était « commandant de la garde nationale de Lizine et de Doulaize » ; et avait réussi à se faire nommer d'office par le District de Quingey au poste d'adjoint (An XIII). En l'an XIV, il est dit « garde-champêtre ». Il mourut le 8 septembre 1833 « dans la maison du sieur Dumont, médecin », son complice pendant la Révolution.

Étienne Robardet eut cinq ou six enfants, dont :

Jean-Joseph-Honoré Robardet (1790-1862)

D'abord cultivateur à Lizine, il migre à Chantrans où il exerce le métier de « manouvrier ». Puis il devient l'associé de son beau-père, comme menuisier. Il épousa en premières noces (27 novembre 1828) la fille de son « patron », Jeanne-Claude Bole, qui mourut en 1841, après lui avoir donné sept enfants. Il convola en secondes noces avec Justine Marion (1808-1865), qui lui donna deux enfants supplémentaires.

C'est l'aîné de cette grande famille qui nous intéresse le plus :

Étienne-Eugène Robardet (1829-1907)

Il naquit à Chantrans, le 6 février 1829. Son parrain n'est autre que son grand-père, le fameux « sans-culotte » de Lizine. Il devient cantonnier de la ville d'Ornans, et c'est certainement par l'intermédiaire de son collègue de travail, le cantonnier puis garde-champêtre Hermand Groperrin qu'il fit la connaissance de la dernière fille de Cécile Mille.

Le mariage eut lieu à Cléron, le 16 avril 1855. Le jeune couple alla habiter dans la vallée sauvage de la Brême (au « Hameau de la Brême », sur le territoire de Foucherans), dans une pauvre cabane où lui naquirent deux fillettes ... Marie-Françoise Robardet morte en 1856 et Marie-Marthe Robardet morte en 1867 ...

... Après le décès de son épouse (1866), Étienne-Eugène Robardet convola en secondes noces, le 20 février 1867, avec Zélie Sebile, native de Frasné, veuve de Charles-Joseph Cuenot, qui lui donnera deux enfants ...

... Étienne-Eugène Robardet était encore dit, en 1892, « cantonnier aux Ponts-et-Chaussées d'Ornans.

Il mourut à son domicile, 13 rue des Martinets, le 11 octobre 1907, à 7 heures et demie du soir ...⁶⁶



Grâce aux recherches éminentes du *RP Sibold*, malheureusement disparu prématurément, nous avons donc pu cerner à la fois l'espace et le temps environnemental de *Cécile Mille* puis du couple *Cécile – Jean-Claude Journet*. A la même époque, *Gustave Courbet*, l'hôte de *Maisières*, passe, au pied des falaises de la vallée,

⁶⁶ Sources *ibidem*, RP. Sibold.



notamment de celle de « Gradion » (ou « *Rocher de la Brême* ») : ci-dessus et ci-dessous, photos et extrait de la copie du « Retour de la Conférence », traverse la *Brême*, ensuite côtoie

l'endroit des « apparitions » dans le « Chêne de Grand-Champ », dont il connaît le récit d'une façon ou d'une autre, récit dont il est même imprégné jusqu'à le reproduire en partie, arrive au « Chavot » de *Maisières* et parcourt les chemins et sentiers qui mènent au

Château – Saint-Denis qu'il va peindre.

Deux ans, après la mort de Cécile Mille-Journet, un jeune écrivain local, *Max Buchon* de *Vuillafans*, nous l'avons vu, termine en 1837, à la fin de son séjour au séminaire d'*Ornans*, puis publie, en 1839, cette même année où le « Chêne » est coupé, des « Essais Poétiques », dont le troisième est titré « La Vierge du Vieux Chêne » et illustré par une lithographie de son cousin et ami *Gustave Courbet*, lithographie qui reproduit le « Vieux Chêne » avec sa statue protégée par une grille.

Cécile Mille a donc été l'« Actrice » principale de la découverte de la statue cachée. Bizarrement, le prénom de celle qui naît en 1789, au début de la Révolution et qui sera inhumée à « *Cléron* » un 14 juillet 1835, la prédestinait à être, comme disent les textes, une « Voyante ». En effet, *Caecilia*, en latin, signifie « Aveugle ». L'« Aveugle » est celui ou celle qui ne « voit » pas les « Choses Habituelles » mais qui perçoit, telle une « Braise incandescente » qui « claire » dans la « Nuit Permanente et Noire comme le Charbon », « au-delà » de ces choses et finalement participe à un « Autre Monde » pressenti puis divulgué.

C'est ainsi que la mythologie chrétienne a fait de *Sainte Cécile* (à droite, vitrail de l'église de *Fertans – Doubs*), la patronne des « Musiciens », c'est-à-dire de ceux qui perçoivent, comme le poète aveugle *Homère*, grâce à leur « sens » renforcés par l'absence de l'un des leurs, les messages des « Muses », notamment au travers des « Sons » que le « Silence », l'Obscurité, amplifient jusqu'à couvrir dans le



« Secret » des lieux, bases des Sociétés d'Initiés, leurs contenus. Il faut lire, dans la mythologie grecque, la légende de l'aède et musicien à la « Lyre », *Thamyris*, disciple de *Linus* et maître d'*Homère*, qui voulut défier les Muses et fut « aveuglé » et privé de ses talents (il jeta sa lyre dans le fleuve *Balyra*) pour comprendre ces paradoxes sensoriels.

Ce n'est pas non plus un hasard, si le « Vannier » de la *Vieille-Loye* en *Forêt de Chaux*, *Louis Seure* dit « Marchandot », celui qui « Vend » et répare le « Van » des *Vignerons*, semblable à une « Crèche » où séjournera la « grappe de raisin », comme y avait séjourné le dieu *Dionysos* à sa naissance, « voit » lui aussi des « Feux nocturnes ». Les écrivains ecclésiastiques n'ont rien compris à l'allusion ésotérique :

- du prénom de *Louis Seure* : *Saint Louis* était, en son temps, le maître du *Tiers-Ordre de Saint François*, dont le symbole était la « Couronne d'Épines », symbole que nous retrouvons avec les instruments de la *Passion* chez les *Bons Cousins Charbonniers*, surtout avec la « Hache » et l'« Échelle ». La sœur de *Courbet*, *Juliette*, se réclamera du Tiers-Ordre ...

- du surnom de *Louis Seure*, *Marchandot* : un *Marchandot* est un « Petit Marchand », donc ici un « Petit Vendeur de Vans » : sous ce jeu de mots, il est donc un « Initié » aux « *Vendita - Ventes* » des *Bons Cousins Charbonniers* ou des « Fendeurs », car effectivement prenant sa « Hache » et son « Échelle », au moment où il va « fendre » le tronc du chêne, il aperçoit, due aux feux luisants comme des vers, une fente de ... **trois centimètres** » (nombre symbolique), au point que dans les litanies de *Notre-Dame du Chêne*, la Vierge est appelée « Échelle mystérieuse » ...



... *Louis Seure* lève les yeux sur l'arbre et interpellant *Pierre-Antoine* : « Mais regarde donc, fit-il, qu'est-ce que c'est cela ? Sur le tronc, en plein soleil, deux pointes de feu brillaient d'un si vif éclat qu'on eût dit des vers luisants dans la nuit...

... On avait apporté une hache et une échelle. Le vannier étant monté aperçut à l'endroit qu'avaient marqué les feux, une fente d'environ trois centimètres. Il ouvrit le tronc et la statue apparut, saluée du chant d'un cantique.

... On a ouvert le chesne dans

l'endroit indiqué par les deux voyants qui y étaient présents et on y a trouvé une Notre-Dame de terre cuite ...



Dans les paragraphes suivants, nous relaterons quelques alexandrins du poème de Max Buchon qui ont marqué un Gustave Courbet livrant à tout jamais et tout naturellement une partie de son âme dans sa lithographie de 1837-39 qui nous montre le vieux chêne « ouvert » à la fois par l'âge et par l'homme ; nous insisterons particulièrement, outre la présence du « Chêne sacré », sur l'« Image de Marie », telle que la « pense » le poète de Salins et Vuillafans ; en effet elle est exactement décrite comme le feront, quelques années plus tard, les témoins encore vivants de la « Révélation » racontée précédemment, en 1803, à *Cécile Mille* « agenouillée » (dans la peinture d'Isenbart : elle est la seule des « trois filles » « en habit et coiffe blancs » comme « trois » des servantes habillées de même sur la copie du « Retour de la Conférence » !), elle aussi, devant la statuette cachée au moment de la tourmente révolutionnaire, dans le « Chêne de Grandchamp », à *Maisières* sur le bord du chemin, d'un chemin plein d'embûches, fort proche des caprices de la Loue, le « Chemin de la Malcôte » !



Répetons-nous : nous retrouvons, dans le récit de la découverte (au plein sens du terme) de la statue justement, ce « voyageur », un « Vannier⁶⁷ », *Louis Seure*, originaire de la Vieille-Loye, village de la *Forêt de Chaux*, qui à l'époque passait, « cheminait » d'habitation en habitation pour réparer les hottes et les paniers en osier des vigneron, avant la vendange qui s'annonce : c'est lui qui, montant sur une « Échelle », ouvrira avec une « Hachette » le tronc, « découvrant » et révélant ainsi la statuette faite en argile d'*Étrepigney*, au monde et pas n'importe quelle statue : celle-ci représentait la Vierge soutenant son enfant et une « grappe de raisin ».



⁶⁷ A rapprocher naturellement du nom « van », panier d'osier (une espèce de saule) aussi vieux de conception que l'agriculture, qui servait à « vanner » les céréales et à éliminer la balle et les poussières. Il faut rapprocher cet ensemble symbolique de la mythologie et des « mystères » de *Dionysos*, qui, né de la cuisse de son père, est déposé dans un « van – berceau », comme le *Christ*, plus tard, dans une crèche, panier symbole donc à la fois des céréales collectées et purifiées et des collecteurs des raisins et des fruits de la terre.

Ce qui a paru anodin jusqu'à ce jour prend tout à coup une importance inouïe pour nous quand nous voyons dans le peintre symboliste imprégné initialement de religion plus ou moins mythique, le « Chasseur », et l'homme de la Nature qu'est Gustave Courbet : un « Chêne Bénit » qui rapproche, en son « tronc ouvert », dans son « cœur », deux villages de la même *Forêt de Chaux* ; cette forêt est immense, proche de *Dôle* et *d'Arc-et-Senans*, baignée à la fois par la *Loue* et le *Doubs*, à la limite des deux départements du Doubs et du Jura ; elle possède une végétation arbustive exceptionnelle et une faune sauvage remarquable propice à des « chasses » passionnantes, notamment de « cervidés » !

Bien mieux, la « Forêt de Chaux », en vénérant *Saint Theobaldus – Thibaud*, le « Saint Pèlerin » par excellence, mais aussi habitant les Bois et les Forêts, le « Faucon Chasseur » agrippé à son bras, avec son compagnon **Waldecharius > *Waltherius > Gwaltherius > Vauthier - Gauthier* « l'Homme des Forêts », a su conserver les traditions anciennes des *tignarii*, des *lignarii*, des « forestiers » antiques.



B. La Tradition des Carbonari

Ces traditions ont été conservées malgré les vicissitudes des temps, ou plutôt à l'abri de ces vicissitudes, grâce aux « Silences » et aux « Secrets » qu'entourent les écrasantes frondaisons, non seulement par des « Vanniers » à *La Bretenière* au nom caractéristique de terres humides où poussent des arbres de type vernes, saules, osiers, village de la forêt où était particulièrement vénéré *Saint Thibaud* (à droite, église des *Bréseux*⁶⁸, près de Maïche -

⁶⁸ Le nom de ce village des montagnes forestières du Haut-Doubs, situé près de *Thiébouhans* (nom proche de *Thiébaud* !), est peut-être formé à partir de la même racine que *Bretenière* qui traduit en général un « bois humide », voire marécageux ; toutefois, un rapprochement avec le nom de « braise » et donc avec l'utilisation du « Feu » et par là même avec la fabrication du « charbon de bois » est fort possible, d'autant que la patronne secondaire de l'église est *Sainte Agathe de Catane*, protectrice du feu justement (cf. la « Meule de charbon » et L'Étna). A noter que la fabrication du charbon de bois a commencé très souvent dans les vallées défrichées par les moines des monastères beaucoup plus tôt que sur les plateaux froids. Cela a permis d'une part à des vallées telle la vallée de la *Furieuse* à *Salins*, ville que jouxte le village de *Saint-Thiébaud* (sous le Mont-Poupet), telle la vallée de la *Loue* à *Ornans*, de remplacer les forêts coupées sur les coteaux par des plantations de « vignobles », d'autre part à la métallurgie de prospérer grâce à l'appoint de la force hydraulique. Si dans la vallée de la Loue, *Saint Thibaud* est absent, il n'en est pas de même, d'un autre Saint très « naturaliste », lié au « Faucon » lui aussi et « Chasseur » par excellence, le général mérovingien *Saint Gengoux*, au point de perdre sa place auprès de son épouse ... Dans l'église-mère de Montgesoye et dans son église-fille de Vuillafans, il était invoqué, outre pour la guérison des maladies des yeux (logique !!), par les jeunes couples pour la protection de leur mariage, puis par les « Cocus », (d'où, dans les deux villages, la célébration bien arrosée des « Cornards – Escargots », lors de sa fête, autour du 10 mai) ; sa légende de mari trompé par sa femme *Ganéa*, qui se mit « à péter de la bouche », après s'être moquée de son martyre et des guérisons opérées, a certainement fait (au vu des

Doubs), mais encore par des « Carbonari », des « Charbonniers » qui se réunissaient en des sociétés secrètes, « les Bons Cousins » et qui avaient leurs « baccus », dans des villages repliés souvent en autarcie, à la Vieille-Loye par exemple.

... En France, la Charbonnerie était encore en plein essor vers 1830. La seconde république vit des montagnards prendre le contrôle de certaines ventes et conspirer contre le régime du prince-président. Dès 1849, les préfets firent fermer les ventes, que les Bons Cousins se soient occupés de politique ou non (le plus grand nombre). D'après Godard qui s'appuyait sur un manuscrit à lui confié, le *Delta*, les modérés cessèrent leur réunion en 1852 et le Grand-Maître provincial de l'Est, climat de Franche-Comté, fit déposer les attributs et les outils dans une fosse au milieu de la forêt de Dôle (sans doute la forêt de Chauv)⁶⁹ ...



Ces *Carbonari*, qui accueilleraient volontiers discrètement les reclus de la société civile et politique au fond de leurs épaisses futaies, à leurs contacts, évoluèrent au XIX^e siècle, notamment à partir de 1820, au niveau des idées, et fondèrent une société secrète qui épousa les principes et rituels d'autres sociétés anciennement

opératives ou dont les idées se croisèrent avec la « franc-maçonnerie ». Parmi ces *carbonari* qui voulaient rester « chrétiens », mais en même temps foncièrement « républicains » et quelquefois « anticléricaux », se trouvait un disciple de l'italien *Mazzini*, à savoir le célèbre *Garibaldi*. *Courbet*, tout au long de sa vie, fut finalement assez proche des idées du héros, Italo-Français puisque né à Nice, qui s'était mis au service de la France, après la chute de l'empire en 1870 et qui fut même sollicité par la « Commune »...

Or il semble que *Garibaldi* ait été justement peint en « Homme parcourant les Forêts »,

relations épistolaires) les beaux jours des rencontres autour d'une bonne table entre Gustave Courbet et Max Buchon et leurs amis. Ce dernier, écrivain et poète régionaliste sur lequel nous revenons très souvent, en effet, habita à la fois Salins et Vuillafans, et connaissait certainement ces histoires réalistes, salaces et chrétiennes à la fois ; son oncle *Pierre-François Pasteur*, comme nous le voyons, érigea pour le village une statue de *Saint Vernier*, qui fut inaugurée le 10 mai 1869, quelques mois avant la mort du poète ; or le 10 mai est le jour de la fête de *Saint Gengoux*, patron du village ; il est donc fêté le même jour que le « Saint de Glace, *Isidore* » lui-même vénéré avec *Saint Vernier*. Les cultes des trois Saints, dont celui de l'« Homme des Forêts », le « Chasseur » *Gengoux*, sont donc indissociables dans la vallée de la Loue : ils ont évidemment baigné l'environnement de Gustave Courbet...

⁶⁹ Richard Moreau, « Les deux Pasteur », p. 170, éditions de l'Harmattan, Paris, 2003. Le lieu-dit secret, la « Fosse », serait appelé « Entoureva ». Un lien avec la « Fosse » de la peinture, l'« Enterrement à Ornans » ?

si l'on peut parler ainsi, en « Chasseur » : le fusil à l'épaule sur la crosse duquel figure un « G » (comme aussi *Gustave* ! S'est-il assimilé à lui ? Il y a effectivement ressemblance !).

Sa sangle de soutien se croise avec celle du harnachement sous la forme d'une « Croix de Saint-André » (ce qui n'est surtout pas un hasard, car nous la retrouverons sur le drap mortuaire de l'« Enterrement à Ornans » !), dans la peinture la plus « mystérieuse » et peut-être ésotérique de Gustave Courbet, à savoir « l'Atelier du Peintre » : il figurerait, dans la partie gauche de la peinture, parmi les « Réprouvés », présentée ci-dessus.

Plus étrange encore est la ressemblance relative de ce « Chasseur », avec celui que Courbet peint en Allemagne en 1858 dans le « Repas de Chasse »⁷⁰ (ci-dessous) : le « Chasseur », barbu lui aussi mais la tête dans le ciel, est présenté, au centre de la toile (ce n'est sûrement pas un hasard) tout aussi discrètement, entre deux femmes d'un côté et deux hommes de l'autre, un « Chasseur » au buste marqué toujours de la « Croix de Saint-André » soulignant son harnachement ; près de la bête abattue : deux « Chiens » !



Or cette même « Croix », formée à partir des sangles croisées sur la poitrine, associée donc à la « Mort » de l'animal chassé, un superbe cerf en l'occurrence ici, ce qui n'est pas sans rappeler soit la légende de *Saint Julien l'Hospitalier* si bien racontée par un



contemporain de Courbet, *Théophile Gauthier*, soit celle du « Cerf portant la Croix lumineuse » dans ses bois et faisant front à *Saint Eustache* ou à *Saint Hubert*

⁷⁰ « Le Repas de Chasse » : musée Köln / Wallraf-Richartz-Museum.

(à droite⁷¹), cette « Croix », nous la retrouverons un an plus tard en 1859, dans « Le Chasseur Allemand » du musée de Lons-le-Saunier (à gauche).

Dans quelques paragraphes, nous reviendrons sur ce culte à *Saint Hubert* protecteur et guérisseur d'une maladie cent pour cent mortelle, la rage, culte parfois associé à celui du « Pèlerin », Universel Voyageur que sera *Saint Roch* de *Montpellier* que Ségoène Le Men a cité précédemment, accompagné de son « Roquet » en raison de l'animal qui compte le plus au monde pour *Courbet*, le « Chien », aux oreilles si sensibles (cf. la « *Trompe d'Eustache* »).

Aussi il ne faudra pas oublier une chose que les chercheurs ont totalement mésestimée à savoir le « Son » que n'a pas manqué de « peindre » l'Homme des Bois qu'était Courbet, qui permettait de suivre les chiens, de communiquer, d'appeler et d'encadrer le « férial » omniprésent dans la « Chasse » avec les instruments à vent, le « Cor » particulièrement (voir dans quelques lignes la « Trompette apocalyptique » tenu par l'ange dans la copie de la « Vision de Saint Jérôme »), comme il le soulignait lors des banquets avec les instruments à corde. Le bon vin ne saurait être privé de bons chants et de bonnes musiques du pays.



Dans l'« Atelier du Peintre » (page précédente), du côté des « Réprouvés, le « Chasseur » Garibaldi est placé non loin de celui que Courbet réprova à son tour alors qu'il avait fréquenté les *Carbonari* et leurs idées sociales et républicaines avant, semble-t-il, de les renier, du moins pendant une partie de son règne. Cet homme de pouvoir « réprouvé », appelé le « Braconnier », parce qu'il a deux « Chiens braques » à ses pieds (?), chiens qu'il affectionne particulièrement, serait l'empereur *Napoléon III*, tout botté, qui, quoi qu'on en dise, supporta et même soutint, par le biais du duc de Morny, le peintre « tapageur mais pas à craindre » d'Ornans.



La présence de ces « Chiens » en face du « Croque-mort » (ci-dessus) souriant près de la « tête de mort » enveloppée dans un « journal » (évoqueur de quelque chose mais de quoi ?) nous rappelle que le chien « psychopompe » est aussi présent dans *l'Enterrement à*

⁷¹ *Saint Hubert*, « botté », patron des chasseurs enlaçant la tête du cerf, la *Croix* entre ses bois, Le Luhier (Doubs).



Ornans, tournant la tête au fossoyeur, mais très proche à la fois des guêtres et bas des « révolutionnaires » et du « crâne » gisant à nu sur la Terre-Mère !

Une comparaison des symboles s'impose donc entre les deux peintures dont l'exécution va consacrer dans le temps un changement de société et chez le peintre une évolution de ses idées politiques et religieuses. Obnubilé par l'anticléricalisme de Courbet, personne n'a voulu faire le rapport d'une part avec le fait qu'en 1849-50, au moment où il exécute l'« Enterrement à Ornans », Courbet a entre 30 et 33 ans, c'est-à-dire l'âge du Christ qui sera crucifié sur le *Golgotha* (lieu-dit à Jérusalem qui signifie le « Crâne ») mis au tombeau et descendu aux Enfers (*credo* de Nicée), et dont l'image sur la croix apparaît dominatrice dans la peinture.

A cette époque, il est loin d'avoir perdu son esprit « religieux » (mais l'a-t-il vraiment perdu ?) qui le poussait à se prendre pour le « Christ » dans sa « Passion », à *Gethsémani* (le nom du lieu-dit est très suggestif en araméen : « Pressoir à Huile »), au « Jardin des Oliviers » (« ... *Mon Dieu, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ...* », *Matthieu 26*, 36-46), dans un tableau réclamé par sa sœur *Juliette* pour un « reposoir » commémoratif (*Rameaux* ou *Fête-Dieu*).



Personne n'a étudié les correspondances avec l'espace - temps évangélique dans cette réalisation (1847 ?) qui précède de peu l'« Enterrement à Ornans » : elle nous montre, après la *Consécration* du *Pain*, issu du blé « moulu » et du *Vin* issu du raisin « pressé » (très important donc cette symbolique, en pays vigneron de *Saint Vernier – Courbet*, du « Calice Vin - Sang »), dans la nuit du Vendredi - Saint, un « Christ – Courbet » souffrant des larmes de sang, non pas au milieu des « Oliviers » de Jérusalem mais dans un bosquet adapté au climat franc-comtois, puisqu'y paraissent des « Sapins » sombres comme des cyprès mortuaires, « Trois Sapins » dont deux ont un fût de bonne taille et sont bien droits, voire parallèles en encadrant le Christ, mais dont le troisième semble s'effondrer ou pour le moins dévier d'une trajectoire qui devrait être tout aussi rectiligne que celle des deux autres ...

Le Christ a alors 33 ans ! Ces chiffres ternaires, « 30 - 33 ans », nous allons les retrouver exactement dans la construction ésotérique de l'« Atelier du Peintre » du « 32 » *Rue Hautefeuille* à Paris (non loin de la *brasserie Andler*), tableau publié en 1855... Entre temps, il y a eu le coup d'état de Louis Napoléon en décembre 1851, un tournant...



Plus remarquable encore est la reprise, dans l'« Atelier du Peintre » avec la représentation du « Chasseur » *Garibaldi* en arrière plan du « Braconnier aux Chiens » Napoléon III, de la *Croix de Saint-André*⁷² « rouge » (cf. *Les Chemises Rouges* !) alors qu'elle rayonnait littéralement, dans l'« Enterrement à Ornans », cette fois de couleur noire, sur le drap mortuaire « immaculé » sous la forme de deux tibias croisés : la symbolique de la condition « mortelle » de l'« Homme » est très expressive et réaliste.

En effet la Croix du « Fils de Dieu crucifié », pénétrant dans le Ciel, domine le Peuple des Humains d'ici-bas et la « Fosse » ; par contre elle est devant le cercueil revêtu de ce drap blanc où cette même croix imprimée ou tissée se trouve renversée comme un « X », drap qui ressemble étrangement à la « Nappe – Linceul » d'initiation du « Guêpier », lors des « Ventes »

des « Bons Cousins Charbonniers », certains évoluant vers les *Carbonari* ; n'oublions pas que le nom grec, (*Andros*, génitif d'*Anèr*) de l'Apôtre *Saint André* qui fut à sa demande martyrisé de cette façon, signifie « Homme » (bras et jambes écartés en forme d'« X »).



D'autres éléments peuvent-ils être encore comparés entre les deux peintures ? Oui ! Que dire du « Braconnier » cette fois ? L'un des chiens regarde particulièrement son maître, à la façon de l'un des enfants de chœur dans l'« Enterrement à Ornans » (photo ci-dessus) qui scrute le visage de l'un des porteurs au chapeau rond et noir (typique de la *confrérie Saint-Vernier* des vignerons d'Ornans), l'autre nous montre par son regard une pauvre femme allaitant son enfant, image qui peut avoir un rapport avec Louis Napoléon Bonaparte et son livre « *L'Extinction du Paupérisme* » qu'il avait écrit dans sa jeunesse « sociale » en 1844, lorsqu'il était emprisonné au fort de Ham.

⁷² La rue *Hautefeuille* s'est appelée au moyen-âge, *rue Saint-André* : cf. la place actuelle *Saint-André des Arts*.



Quant au « crâne décharné » comme symbole de réflexion sur la « Mort », il apparaît dans l'iconographie du célèbre docteur de l'Église, *Saint Jérôme* (il est en général posé sur un « écrit sacré », une bible – photo à gauche ; dans la peinture de Courbet, sur un journal semble-t-il – à droite), le « traducteur », à partir du grec et de l'hébreu, en latin de la *Bible*, communément appelée



Vulgate, encore utilisée à ce jour ; il est donc présent comme par hasard dans une peinture de jeunesse de Gustave Courbet (il a 21 ans !) copiant *Le Guerchin*, un peintre italien du XVII^e siècle, passionné d'art religieux, notamment de *Saint Jérôme*) et sa « Vision de Saint-Jérôme » au Musée du Louvre.

Cette « Vision », relatant un rêve subi à l'aube de l'âge adulte et rapportée par l'écrivain latin du IV^e siècle, est avant tout, à la suite d'un baptême tardif (très important), l'expression de sa « Conversion » et de sa « Consécration » définitive à l'ascétisme chrétien et à l'approfondissement des Écritures Sacrées de l'Ancien et du Nouveau Testament. En effet, la Trompette tenue par l'Ange du Jugement apocalyptique lui annonce qu'il n'est pas un vrai chrétien, mais un « cicéronien » et qu'il doit abandonner et brûler ce qu'il a jusqu'alors adoré et étudié.



Nous sommes donc en présence d'un moment-clé dans la vie du Saint Docteur, lui qui vient d'atteindre sa majorité adulte, celui du « Changement » et du Reniement de tout ce qu'il a adoré jusqu'à cet instant. *Gustave Courbet*, quand il arrive à Paris en 1840, quasiment au même âge, se trouve dans une position à la fois identique et inverse d'attente et d'indécision, car, lui, il est un vieux baptisé et a reçu ou subi une formation chrétienne très poussée : il va donc à partir de là suivre le chemin inverse, celui de la contestation des aspects les plus négatifs de la religion ; progressivement il se convertira au « social » en « enterrant » les

oripeaux les plus criards.

Mais cette « Vision » a souvent été interprétée différemment par les artistes qui y ont vu la relation d'une lettre, apocryphe en réalité, où *Saint Jérôme* faisait part de son tourment permanent dans la vie car il restait partagé face à son ancienne éducation, ce qui d'ailleurs va transparaître aussi dans la vie de *Gustave Courbet* jusqu'à ses derniers moments à la *Tour de Peilz*. *Jérôme* aurait écrit ceci qui sonne comme une prémonition de *Courbet* dans l'exécution bien conservée de cette copie du *Guerchin* (ce qui est un signe), peintre lui-même inquiet :

... *Que je veille ou que je dorme, je crois toujours entendre la trompette du Jugement*

...

C'est alors qu'il faut faire retentir un poème magnifique, « romantique » à souhait d'Alfred de Vigny (*Poèmes antiques et modernes*, 1826), que le « Chasseur » *Gustave Courbet* ne pouvait ignorer :

J'aime le son du Cor, le soir, au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille,
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

Que de fois, seul, dans l'ombre à minuit demeuré,
J'ai souri de l'entendre, et plus souvent pleuré !
Car je croyais ouïr de ces bruits prophétiques
Qui précédaient la mort des Paladins antiques.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves, ruisseaux, torrents des Pyrénées ;

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains d'un Cor mélancolique et tendre.

Souvent un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;

A ses chants cadencés autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend immobile au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Ames des Chevaliers, revenez-vous encor ?
Est-ce vous qui parlez avec la voix du Cor ?
Roncevaux ! Roncevaux ! Dans ta sombre vallée
L'ombre du grand Roland n'est donc pas consolée !

...



A regarder l'« Hallali du Cerf » du musée de Besançon, tableau peint en 1867, l'âme romantique de Gustave Courbet n'a donc jamais renié le « son du cor au fond des bois », car il était avant tout un Homme de



la Nature, de la Forêt, et peut-être plus s'il a eu des liens avec les *Carbonari* ... Et il en a eu !



Un constat cependant : la « Forêt » représentée sur les peintures de chasse de Courbet est très souvent une « forêt de résineux, de sapins », où apparaît aussi le « bouleau blanc » des *Seignes* (tourbières humides), forêt froide, blanche et sombre à la fois, comme la « Mort », à l'image de la *Forêt du Jura*, aux automnes « frais » et à l'hiver glacial, proche d'ailleurs climatiquement de celle d'Allemagne. Dans la peinture de « la Curée, chasse au chevreuil dans les forêts du Grand Jura⁷³ », c'est caractéristique : le peintre ténébreux, habillé de couleur sombre, veston noir et pantalon « fauve » comme la bête abattue, lui-même « coiffé d'un chapeau noir, sanglé,

ceinturé », « est appuyé droit contre un sapin » ou épicéa tout aussi droit, alors que le piqueur, assis « le dos contre l'arbre », « au veston couleur de sang » sonne la curée.

⁷³ Musée of fine Arts de Boston.

Prêts à dévorer la bête morte, les « Deux Chiens » se caractérisent par leurs couleurs bigarrées apparentes déjà dans d'autres scènes de chasse, dont l'« Hallali » : blanche et fauve pour l'un, blanche et noire pour l'autre, comme le drap mortuaire, si ressemblant à la « Nappe d'Initiation » des « Bons Cousins Charbonniers » et le chien de « l'Enterrement à Ornans » ou « le Chien d'Ornans » quasiment identique peint en 1856. Retenons aussi de cette toile que la symbiose du peintre Courbet, du piqueur et aussi de la « victime » attachée au tronc, avec les arbres en pleine vigueur, est totale.

C'est encore vrai en partie dans une scène apparemment (seulement !) plus réjouissante qui est réalisée par le peintre en 1863⁷⁴ où l'on voit, dans une forêt aux essences diverses, « appuyé contre l'arbre » et non plus assis, le piqueur, à la veste rutilante, tendre un « renard » aux « deux chiens » voraces côtoyant d'autres victimes, lièvre, cervidé, oiseau : le « Rouge – Feu – Braise - Sang » est alors dominant, alors qu'apparaît toujours présent le « cor de chasse » posé à terre auprès de son « calot » rouge et de son gant du musicien. Cette couleur rouge nous fait alors penser à la couleur des deux bedeaux de l'« Enterrement à Ornans » placés face au prêtre « balbutiant », dans le silence environnant, les prières des morts devant la fosse prête à accueillir⁷⁵ ...



Toutes ces scènes de chasse, où la musique des cuivres, où le « son du cor » enivrent et excitent à la fois les chasseurs et les bêtes, finissent par nous montrer un Gustave Courbet « double », à la fois dévoré par la passion de la chasse et de la tuerie mais en même temps envahi par une lassitude qui trouve son remède ultime et son soulagement dans la « communion » qui s'opère alors avec l'« Arbre de la Forêt » et ses forces souterraines et aériennes.

Alors faut-il s'arrêter là et considéré comme unique appareil le son des cuivres au fond des bois, alors que ces forêts sont peuplées par un véritable « Peuple » qui trouve ses « Racines » dans la plus haute antiquité et qui est l'unique détenteur de ses secrets « religieux » dispensés uniquement par des gestes et le toucher ou chuchotés à l'« Oreille »,

⁷⁴ Peinture du Metropolitan Museum of Art de New-York.

⁷⁵ Voir plus loin, le rituel des *Bons Cousins Charbonniers* : ... *Le linge, lui disait-il, est l'image du linceul dans lequel nous serons ensevelis ; le sel signifie les vertus théologiques ; le feu désigne les flambeaux qu'on allumera à notre mort ; l'eau est l'emblème de celle avec laquelle on nous aspergera, et la croix est celle qui sera portée devant notre cercueil ...*

secrets que la Mort, surtout la « Mort », emporte avec elle : le son du cor ou de la trompette apocalyptique, lors de la « Mise à Mort », couvre lui-même les « secrets » échangés et les appropriations des forces « bestiales » par le chasseur avant qu'elles ne disparaissent comme s'éteint la « Braise » du Charbon incandescent.

Que les « Guêpiers », les « Profanes » qui se trouvent *Pro Fano*, « Devant le Temple de la Forêt » ou « devant un Chêne Consacré », écoutent un instant, en prenant le « Sentier », tout ce qui y vit, notamment le « Brame » du « Roi de cette Forêt » au moment du Rut, ou au moment de rendre son « Âme ». C'est ainsi que Nestor Blanc, l'auteur que nous citons présentement, n'a absolument rien compris pour ce qui est de la présence du « Son » et en corollaire du « Silence forestier » imposé dans le rituel des *Bons Cousins Charbonniers* et par voie de conséquence dans les cérémonies de chasse « ritualisées » qui ont perdu avec la disparition du « Peuple des Charbonniers » une grande partie de leur religiosité », ce qu'avait très bien perçu par contre et traduit le « Peintre – Chasseur Initié » qu'était Gustave Courbet.

... Un chapitre du rituel est consacré aux signes, paroles et attouchements que les Bons cousins ont adoptés « pour se reconnaître entre eux et éviter le mélange des guêpiers. » **On leur recommande de ne pas être prodigues des signes, et de ne jamais dire les paroles qu'à l'oreille et avec la plus grande réserve.** Saint- Edme reproduit tout au long le rituel de la cérémonie de réception des *grands-mâtres élus* dans les Ventes italiennes. Le récipiendaire est attaché sur une croix entre deux autres crucifiés qui représentent le bon (114) et le mauvais larron, et du haut de sa croix il voit se dérouler des scènes qui seraient atroces si elles n'étaient comiques. **On y abuse des coups de fusil et des sonneries de trompettes.** C'est de la couleur locale, mais aujourd'hui cela ne se supporterait même plus en carnaval.



On ne reverra donc plus ces bizarreries. La Charbonnerie est un phénomène qui est venu à son heure, qui s'explique par l'ambiance de l'époque, et qui ne se reproduira pas ... ⁷⁶

La « présence de la « Croix » dans l'initiation suffit naturellement à nous rappeler les différentes légendes forestières où apparaît le « Grand Cerf » à la « Croix ». Gustave Courbet « Chasseur » devient alors une sorte de *Julien l'Hospitalier* (photo, cathédrale de *Macerata*, Italie) qui,

sanguinaire, tue le dernier Grand Cerf de la harde, avec sa Biche et son Faon, image de lui-

⁷⁶ Nestor Blanc, in Bibliothèque Universelle et Revue Suisse, tome LXXXIV, pp. 113-114, édition Bureau de la Bibliothèque universelle, Lausanne, 1916.

<http://scans.library.utoronto.ca/pdf/7/16/bibliothqueuni84laus/bibliothqueuni84laus.pdf>

même, **Cerf qui lui « prédit »**, en rendant son « Dernier Souffle » et son dernier « Secret », qu'il tuera de la même manière son père et sa mère et donc s'autodétruira jusqu'à sa conversion.

Ce n'est pas un hasard si, au temps de l'empereur Trajan, la légende du général « Chasseur » *Placide* « Celui qui est calme », se termine par sa conversion devant la « Croix » du cerf chassé (à droite, ci-après)⁷⁷ et le changement de son nom en *Eustathe* « Celui qui se tient bien droit, fermement, constant, sans humeur », devenu par déformation *Eustache* « Celui qui a de beaux épis, qui est fécond en moissons » : cette évolution du mot a accompagné, depuis le passage du paléolithique cueilleur et chasseur au néolithique agriculteur et éleveur, l'évolution d'une société qui passe en permanence de la sauvagerie et de la poursuite infernale, chasseresse et guerrière, à l'instauration de la paix avec ses mamelles « pâturages et labourages ».

Donc, en réalité, il ne change pas de nom ; au-delà de l'attitude et de la position affermie du chasseur au poste ou à cheval pour plus de précision, nous retrouvons cette notion d'« Apaisement », que l'acharnement sanguinaire et sauvage ne comble pas, mais qu'un « Son » et une « Musique » moins « cuivrée », permettraient, à la manière d'*Orphée*, avec ses cordes de lyre, de calmer. Le hasard ou l'histoire ont fait que le nom d'*Eustache* est actuellement synonyme d'« Écoute », car la « Trompe d'Eustache » est un élément essentiel de « régulation



auditive » : le conduit auditif a été ainsi appelé, par le médecin anatomiste Antonio Valsalva (1666-1723), en mémoire de son découvreur anatomique qu'était Bartholomeo Eustachi (1510-1574).

Remarquons que l'étude de l'iconographie de *Saint Jérôme*, que le « tourmenté » *Gustave Courbet* a certainement retrouvée, à la même époque dans diverses peintures dont celles de *Le Guerchin*, nous fait découvrir un autre symbole, un animal cette fois « chasseur et chassé » par excellence, un « Lion » dont, selon la légende, bien après la « vision », il avait guéri la patte malade en lui retirant une épine qui l'infectait ; or, nous l'avons écrit déjà plusieurs fois, et nous allons le retrouver dans la légende du pèlerin *Saint Roch* et de son « roquet », à partir d'un contexte mythologique, le lever héliaque de la constellation « royale » du *Lion*, dans l'univers zodiacal, coïncide exactement avec celui de la constellation du *Chien* ou *Canicule*, période où les maladies épizootiques de la peste et de la rage sévissent au plus fort non seulement auprès des « voyageurs » et autres pèlerins ou « chemineaux », mais encore auprès des « chasseurs »...

⁷⁷ http://fr.wikipedia.org/wiki/Eustache_de_Rome#mediaviewer/Fichier:Saint_eustace.jpg

C. Des Carbonari ...

Suivons à présent *Hélène Toussaint* dans quelques passages de son analyse de la toile « l'Atelier du Peintre » (in catalogue de l'exposition au Grand Palais 1977-78, p. 241 sqq.). Il semble que le « Braconnier » et ses deux « Chiens » (système trinitaire !), non prévus initialement⁷⁸, soient devenus avec les « deux enfants » dont le fils de Courbet, un des personnages « clefs » de la peinture :

... Si Gustave Courbet ne parle pas de cette figure, c'est sans doute parce qu'il ne sait pas comment la désigner, tout au moins par écrit. L'appellation de Braconnier utilisée par la critique dès 1855 est peut-être soufflée par le peintre lui-même. Le terme comporte trois significations. Il désigne : étymologiquement, celui qui s'occupe des chiens de vénerie, les braques, par extension et abusivement, celui qui chasse hors-saison ou sur les terres d'autrui, argotiquement au XIX^e siècle, un fêtard, un noceur. **Dans toutes ces acceptions, il peut convenir à Napoléon III qui porte aux chiens une affection légendaire**, que Courbet considère comme ayant confisqué la République à son profit et qui, enfin, détient une solide réputation de joyeux viveur. Le visage de ce Braconnier paraît bien avoir été inspiré par le souverain dont on retrouve l'œil narquois...

... On doit se rappeler que tout ce qui touche à l'Empereur et à sa famille est passé au crible impitoyable des Services de Police ... C'est ainsi que la botte est l'emblème significatif de Napoléon III ... Enfin, il faut remarquer la nature morte posant à ses pieds, ces « *défroques romantiques* » qui comportent un chapeau à plume, un masque, une guitare, une dague reposant sur un lambeau de tapis rouge et bleu. On y a reconnu les symboles du drame hugolien ou plus modestement celui du Boulevard du Crime. Mais ce chapeau emplumé est aussi celui que portent les patriotes italiens. Garibaldi en est coiffé. Ce masque convient bien à celui qui s'affilie aux sociétés secrètes. Cette panoplie vient à point pour rappeler au « despote » sa jeunesse de Carbonaro quand il défendait la cause de la République dans les Ventes italiennes...

On est en droit de se poser la question de l'influence, plus que de la Franc-Maçonnerie, de la société secrète très ancienne des « Bons Cousins Charbonniers », opérative et spéculative, omniprésente hors et dans les forêts de la Franche-Comté et qui influençait notamment le monde des artisans et des artistes, dont les utilisateurs des produits dérivés du bois comme les crayons et les fusains, voire certains charbons ou goudrons à la manière des dessinateurs antiques et même préhistoriques.

... Le compagnonnage des forêts résista mieux que les autres aux censures ecclésiastiques et aux menaces de l'autorité séculière ; il continua à se recruter et à pratiquer les initiations mystérieuses dont Clavel a recueilli les détails précis, que ne connaissaient pas sans doute par le menu les juges ecclésiastiques : « Les

⁷⁸ Qu'initialement le peintre ait construit sa toile avec 30 personnages, puis très vite avec 33, les deux chiffres ont une valeur indéniable dans l'ésotérisme des sociétés secrètes de l'époque, par rapport aux « trois points » ou au « triangle » figurés, notamment chez les *Bons Cousins Charbonniers* ou *Carbonari*...

compagnons charbonniers se réunissaient dans une forêt ; ils se donnaient le titre de « bons cousins » et le récipiendaire était appelé « guêpier ».

Avant de procéder à la réception, on étendait sur terre une nappe blanche sur laquelle on plaçait une salière, un verre d'eau, un cierge allumé et une croix. On amenait ensuite l'aspirant qui, prosterné, les mains étendues sur l'eau et le sel, jurait par le sel et l'eau de garder religieusement le secret de l'association. Soumis alors à différentes épreuves, il ne tardait pas à recevoir la communication des signes et des mots mystérieux à l'aide desquels il pouvait se faire reconnaître pour un véritable et bon cousin charbonnier dans toutes les forêts. Le compagnon qui présidait lui expliquait le sens emblématique des objets exposés à sa vue : **Le linge, lui disait-il, est l'image du linceul dans lequel nous serons ensevelis ; le sel signifie les vertus théologiques ; le feu désigne les flambeaux qu'on allumera à notre mort ; l'eau est l'emblème de celle avec laquelle on nous aspergera, et la croix est celle qui sera portée devant notre cercueil. Il apprenait au néophyte que la vraie couronne de Jésus-Christ était de houx marin, qu'elle avait soixante-dix pointes, et que saint Thiébaud était le patron des charbonniers.**

Ce compagnonnage, qui existe encore dans une grande partie de l'Europe, y a conservé le même cérémonial mystérieux. **La Forêt-Noire, les forêts des Alpes et du Jura sont peuplées de ses initiés.**

Moins exclusifs que les autres compagnons, ils n'admettent pas uniquement parmi eux des personnes exerçant la profession de charbonnier, mais ils agrègent également des personnes de toutes les classes, auxquelles ils rendent, à l'occasion, tous les bons offices qui dépendent d'eux ...⁷⁹

C'est en étudiant les premières années du célèbre savant *Louis Pasteur* passées au collège d'Arbois, puis au collège royal de Besançon, où il suit les cours de *Charles-Antoine Flageoulot*, comme le faisait Courbet, que l'on pourrait trouver des indices de liens profonds entre les maîtres à penser et à dessiner, les parents, leurs enfants élèves et cette société secrète restée longtemps chrétienne qu'était les *Bons Cousins Charbonniers* : *Jean-Joseph Pasteur*, le père du futur savant y était affilié. Il se trouve qu'un nommé *Barthélemy Pointurier*, possesseur d'une baraque à vigne à Arbois, le père de *Charles-Étienne Pointurier*, professeur de dessin du jeune Pasteur, et sous-chef des *Carbonari* du secteur, est arrêté à la fin de l'année 1851, après le coup d'état du Prince – Président, avec de nombreux autres Charbonniers : ils sont emprisonnés au *fort Saint-André* à Salins, fort qui porte le nom du Saint Patron du comté (comme du duché d'ailleurs) de Bourgogne. La « Croix de Saint-André », mise à en évidence par le croisement des bretelles sur le torse du « Chasseur » *Garibaldi*, dans « l'Atelier du Peintre », ne serait-il pas une allusion à cet événement qui avait marqué la rébellion ouverte des Jurassiens républicains contre le coup d'état ? *Louis Pasteur* et *Gustave Courbet*, à peu près du même âge, aux mêmes fréquentations religieuses initiales, se sont-ils côtoyés sans jamais vraiment se rencontrer ?

⁷⁹ Paul Sébillot, *Légendes et Curiosités des métiers*, éditeur Ernest Flammarion, Paris, 1894-95.

Et puis il y a ce constat étrange : le professeur de dessin de *Louis Pasteur*, *Charles-Étienne Pointurier* et celui de *Courbet* et de son lointain cousin le Salinois *Max Buchon*, (et dont un oncle, qui érige, en 1869, une statue de Saint-Vernier de Vuillafans, d'ailleurs s'appelle lui aussi *Pasteur*, Pierre-François), le père *Beau*, sont formés par le même maître, le célèbre peintre bonapartiste *Antoine – Jean Gros*... Bizarre ! De plus, le peintre d'Ornans connaissait bien, comme nous allons le voir dans quelques lignes, le milieu des « Charbonniers », qui étaient originellement des « Bons Chrétiens », comme des « Bons Cousins » ...

Lisons tout d'abord quelques extraits de « Les Deux Pasteur » par Richard Moreau⁸⁰, en se souvenant que *Pasteur* est lié par ses découvertes à la « Chasse » et à la « Forêt » :

P. 177-178 :

... C'est en tous cas un objectif de recherche plus intéressant que de se féliciter, sans arguments, du catholicisme de Pasteur. Il faut ajouter que, compte-tenu de sa proximité avec Jean-Joseph, **il serait étonnant que Pasteur n'ait pas été à la frange des Bons Cousins ou même qu'il n'ait pas suivi dans sa jeunesse le chemin du guêpier, c'est-à-dire celui de l'initiation.** En ce qui concerne l'âge, rappelons que Barthélémy Pointurier fut initié à dix-neuf ans. Or Pasteur fut élève de Charles Étienne Pointurier en arts graphiques et en lithographie à l'école de dessin d'Arbois, avec Alexandre Charrière, né en 1819, son ami d'enfance et Bon Cousin. Et qui s'est rendu compte, sauf Marie-Claude Fortier, que Pasteur signa son dessin représentant Napoléon à Eylau : **D'après Pointurier (en fait Gros) par Pasteur Louis . . . ? Il est impossible qu'il ait pu tracer les trois points du Bon Cousin après son nom par seule imitation du professeur qui, étant maître Charbonnier**, ne l'aurait sans doute pas laissé faire. C'est au moins le signe d'une forte connivence. **Alors pourquoi pas un Pasteur apprenti Bon Cousin, qui manifesta son appartenance dans l'enthousiasme de sa jeunesse ? ...**

P. 283-284 :

... Au début de ses années de collège à Arbois, il semble n'avoir apprécié en effet que **le professeur de dessin, Étienne-Charles Pointurier, né à Dole le 3 juillet 1809, dont le père était imprimeur-lithographe et Bon Cousin Charbonnier comme lui-même. Sa mère était née Courbet.** Il avait été nommé en mai 1833 au collège d'Arbois, ville où il mourut le 9 décembre 1853. Pasteur fut inscrit dès 1834 à l'école gratuite de dessin de la Ville d'Arbois, mais nom exempté de la *rétribution collégiale* payée au professeur...

... En 1836, à quatorze ans, Pasteur aurait présenté à son professeur le portrait de sa mère au pastel. Surpris par la qualité du travail, Pointurier encouragea l'enfant. Vantant son talent, il se rait répandu en ville avec les dessins au fusain ou au crayon du garçon, qui continua à faire des portraits. Jean-Joseph, de tempérament assez vaniteux, fut flatté des compliments reçus. Puis, quand il s'aperçut que son fils admirait

⁸⁰ Étude parue à Paris en 2003 aux éditions l'Harmattan.

Pointurier et songeait à devenir peintre et lithographe, il pensa à l'éloigner de son professeur afin de lui éviter la tentation d'une carrière artistique, qui fut sa première vocation, comme Denise Wrotnowska l'a expliqué.

Le métier d'artiste était mal considéré, surtout sans doute dans une petite ville comme Arbois. De plus Pasteur n'avait aucune ascendance de ce côté là. Même si Jean-Joseph avait un talent de peintre, il dut penser, du moins c'est plausible que, si son fils était trop malingre pour être tanneur, il fallait l'orienter vers une carrière *respectable*, susceptible de procurer des revenus suffisants, celle d'artiste ne l'étant pas ...



Courbet a côtoyé sinon fréquenté des *carbonari*, dont un qui fut particulièrement célèbre, l'« Apôtre de Fourier » *Jean Journet*, dont la description ressemble au plus haut point au philosophe cynique et vagabond, pour ne pas dire « pèlerin », décrit par l'empereur cynique Julien l'Apostat ; en 1850, il peint : « *L'apôtre Jean Journet partant pour la conquête de l'harmonie universelle* »⁸¹. Il ressemble alors à la fois à *Saint Vernier* et au « pèlerin » *Saint Roch* ; il ne manque que le

« Chien » :

... C'était une fortune pour Journet (une rente accordée par Alexandre Dumas), et il vécut quelque temps sans souci du lendemain. Il se rendait chaque jour rue du Roule, dans un café modeste, dont le patron réunissait chaque soir à sa table quelques hommes de lettres et quelques artistes dont quelques-uns sont devenus célèbres. **Courbet était du nombre, c'est là qu'il connut Jean Journet**, c'est là qu'il fit l'esquisse d'un très bon tableau qu'il peignit à cette époque, **tableau représentant l'Apôtre le sac au dos, le bâton à la main, errant sur les grandes routes** ...⁸²



Nous nous trouvons alors à un tournant de l'histoire à la fois d'un Gustave Courbet inédit, de son « Chêne béni » et de son « Pèlerin » en partance pour des horizons inconnus, « Chêne » dont les prolongements coutumiers se retrouvent encore dans la *Forêt de Chaux* ; mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est le nom de « Journet » : en effet, ce *Jean Journet*, né

⁸¹ Photo :

http://www.google.fr/imgres?imgurl=http://www.lootedart.com/web_images/artwork2014/Courbet%25202.jpg&imgrefurl=http://www.lootedart.com/QKLSFS447121_print;Y&h=443&w=399&tbnid=57kvSxLS2tIB8M:&zoo m=1&q=Courbet+jean+journet&tbnh=99&tbnw=89&usq=Voe9LnuLfCrRFEICcbSp32-s6aE=&docid=gvAXqJfwFzkUkM&sa=X&ei=FWLJU9y7MejE0QXa1YDwCg&ved=0CCsO9QEwAw&dur=3450

⁸² « Le Paris Pittoresque » : <http://www.paris-pittoresque.com/perso/10.htm>

Photo : Journet, Jean - Domaine public - L'Hernault — Charles Yriarte, Paris grotesque - Les Célébrités de la rue, Paris, 1864 ;
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Journet,_Jean.jpg

pourtant à *Carcassonne*, mais lié originellement aux *Carbonari* dont les sociétés « Bons Cousins » trouvent leurs origines dans le *Comté de Bourgogne*, dans la Franche-Comté et ses immenses forêts, ce *Journet* donc porte le même nom que *Jean-Claude Journet*, domestique au château d'Ornans (plus tard cultivateur – vigneron), que *Cécile Mille*, la voyante de la statuette dans le chêne du « Chemin de la Malcôte », épouse civilement à la mairie de *Maisières* en 1813, village où séjournera très souvent, chez les *Ordinaire*, *Courbet* (en face de la maison de *Cécile Mille* !), et religieusement à l'église de *Scy-en-Varais*. Le parrain de *Cécile Mille*, quant à lui, *Joseph Quillery*, a de surcroît une épouse qui s'appelle *Jeanne-Claude Courbet* : ils sont fermiers des « célèbres » *Guyot de Vercia*, résidant à la fois dans le village et à Ornans dans un hôtel qu'ils donneront ensuite à la paroisse, la « Cure » actuelle...



C'est à *Maisières*, village non seulement de cultivateurs et de vigneron mais aussi de bourgeois et de nobles résidents venus de Besançon ou d'Ornans, qu'il nous faut donc rechercher une partie de l'« Âme » de Gustave Courbet, au point qu'à quelques mètres des trois maisons et de la grange de la famille *Ordinaire* (propriétaires les plus importants du village), se trouvent à la fois la maison d'enfance (aujourd'hui détruite) de *Cécile Mille* et la résidence, où habitent les *Verny*, bourgeois d'Ornans, côtoyant leurs fermiers les *Cretin – Mille*, cousins germains de *Cécile* sous un même toit (photo à droite) attenant à la ferme « Grange du Chavot », dont l'appellation, unique pour un lieu-dit dans la vallée, a frappé inmanquablement le peintre de la Loue. Cette demeure, au-dessus de pièces qui furent résidentielles (une auberge), porte encore à ce jour la trace de ce nom avec



une peinture centrale d'un « Chavot » malheureusement bien abimée et qu'il faudrait sauvegarder (photos page précédente et ci-dessous).

Remontons un moment la généalogie des *Mille*, ancêtres de *Cécile* et « acteurs exclusifs » du futur « Chêne de Notre-Dame » ; dès le début, nous trouvons des noms de famille présents (en caractère gras), notamment les « **Journet** » et **Crevot**, un siècle plus tard, dans la peinture de Courbet, « l'Enterrement à Ornans »⁸³ :

... Jean-François Mille (1709-1789), aïeul de Cécile

Laboureur à Maisières, il avait épousé Jeanne **Crevot**, qui mourut dans ce village, le 29 octobre 1781, et fut inhumée le lendemain dans le cimetière de Scey, sa paroisse. Lui-même, le lendemain de son décès, l'y rejoignit le 18 septembre 1789, à l'âge de 80 ans.

Il possédait quelques biens en bois, champs dans le canton de Grand-Champ ; et joua un certain rôle dans l'histoire de Notre-Dame du Chêne, selon la relation qu'en fit l'abbé Dupuy, qui venait d'être nommé curé de Scey en 1803, au moment de la découverte de la statuette de l'ancien chêne :

« Un Mille, père de Pierre-Antoine Mille., voyant que la sainte Vierge n'était plus visible dans ce chesne, en remplaça une autre dans un chesne plus haut, même canton. Le hasard ou un décret de la divine Providence a bien voulu que pendant la Révolution et la persécution de l'Église, ce chesne où l'on ne voyait pas une vierge enfermée a été conservée, tandis que le chesne où l'image de la sainte Vierge était enfermée et visible a été coupé, comme les autres qui était dans ce canton, et même avec impiété, celle invisible dans le chesne a été retrouvée d'une manière surprenante le dit jour de l'Assomption 1803 ... » (Reg. Paroiss. De Scey, 1803, folio 66).

Il eut six enfants (père, oncles et tantes de Cécile), tous nés à Maisières-village et baptisés dans l'église de Scey :

1- Jean-Baptiste Mille (né vers 1735)

Laboureur à Maisières, il épousa Marguerite **Journet**, qui lui donna cinq enfants, dont le dernier fut Jean-Antoine Mille ... (mort de la fièvre à l'hôpital militaire de Sobernheim en 1794)...

Cet oncle de Cécile aura entre autres une fille, Anne-Claude Mille, la cousine germaine donc de Cécile, qui épousera Jean-Étienne Cretin : à leur mariage, ils s'installent à la *Grange du Chavot*, comme fermier des Verny, **juste en face de la maison de Cécile et à 20 mètres de celles de la famille Ordinaire** (voir dans quelques lignes).

2- Charles Mille (1736-1801)

Laboureur à Maisières ...

3- Jean-Claude Mille (1738-1802)

Laboureur et vigneron à Maisières. Il devint maire de son village natal (nous parlerons longuement de lui

⁸³ Apparaissent ainsi, parmi d'autres que nous citerons ultérieurement, un **Jean-François Eusèbe Crevot, cordonnier à Ornans, époux comme par hasard d'une Jeanne-Pierrette Mille**, peut-être une cousine germaine de *Cécile Mille* (son père serait alors *Jean-Claude Mille*, le maire de Maisières ?) et un enfant de chœur **Claude – Joseph Journet**.

dans l'histoire révolutionnaire de Maisières). C'était un homme aux solides convictions religieuses et qui fera preuve d'un grand courage lors de son mandat d'agent communal ... Il avait épousé en premières noces Anne Pidoux d'Ornans et en secondes noces en 1797, Élisabeth Drouhardet de Fallersans. Il eut cinq enfants, dont un seul garçon qui s'établit à Ornans et **une fille qui devint fermière au Chavot, chez les Verny, qui jouèrent un grand rôle dans la vie de Cécile Mille.**

4- Jeanne-Claude Mille (1749-1767)

5- Pierre-Antoine Mille (1753-1812), père de Cécile.

6- Joseph Mille (1757-1834), dit le Jeune

Laboureur à Maisières, il y mourut le 5 février 1834, âgé de 77 ans. Il avait épousé Jeanne-Françoise Roy de Foucherans, décédée en 1814. Ils eurent six enfants, dont trois garçons qui firent souche à Maisières et à Scey...

...

... Mais revenons au « Chavot », au temps où la petite Cécile et son petit frère Jean-Pierre Mille n'ont que la rue à traverser : les quatre fillettes Verny ne sont pas de hautaines « demoiselles », surtout celle qui se fera appeler « Lolotte » jusqu'à son mariage. Elles ne dédaignent pas de fréquenter les deux ou trois enfants de leur



âge que compte alors le village de Maisières. On les voit fort bien participer joyeusement avec eux, malgré les temps sombres de la Révolution, aux travaux des champs, aux vendanges *au Brai*, sous la falaise de *Malbrans*.

Et puis quand Cécile aura huit ans et Jean-Pierre, cinq, ils auront de nouveaux motifs d'être souvent « fourrés » au Chavot. En effet, le 14 février 1797, dans l'église de Scey, leur cousine germaine, Anne-Claude Mille, fille de l'oncle Jean-Baptiste, épousait à l'âge de 30 ans un homme de 39 ans, Jean-Étienne Cretin, originaire de Montfaucon, et **le nouveau couple s'installait dans la Grange du Chavot**, comme fermiers des Verny. Entre les fermiers et les Verny, il n'y a pas de fossé : ne vivent-ils pas, dans le sens propre du terme, « sous le même toit » ?

Deux filles viennent égayer le foyer Cretin – Mille, et leur baptême va nous fournir d'intéressants détails *sur la vie religieuse clandestine du Chavot*, pendant la période la plus terrible de la Révolution ...⁸⁴

Le Révérend Père Montfortain *Sibold* du pèlerinage de Notre-Dame-du-Chêne à Maisières, que nous venons de citer et qui est notre référence essentielle, poursuit par l'histoire « révolutionnaire » du *Chavot* ; le site devient le ferment de la résistance catholique ; il accueille alors clandestinement les prêtres réfractaires, organise des offices religieux tout aussi clandestins, avec l'approbation de l'oncle de Cécile Mille, devenu le maire de Maisières, le « vigneron » *Jean-Claude Mille*, alors que dans le même temps

⁸⁴ R.P. Marcel Sibold, *Cécile Mille (1789-1835) Vie & Descendance*, édition Notre-Dame-du-Chêne, 1989 « A ses 830 descendants et alliés » : admirable ouvrage édité en 1989 à l'occasion du bicentenaire de la naissance de *Cécile Mille*.

l'ancêtre des *Ordinaire* est devenu « maire de Besançon ».

En effet les ancêtres du disciple de Courbet, *Marcel Ordinaire*, sont originaires de Besançon :



... C'est par voie d'alliance que **les Ordinaire de Besançon vont devenir la famille de propriétaires immobiliers la plus importante de Maisières avec trois maisons de rapport (photo à gauche) et une grange situées de part et d'autre de la Grand-Rue du village.** Ces propriétés appartenaient toutes, avant la Révolution, à la famille Billery (voir n°8).

Gabrielle-Françoise Billery avait épousé Jean-François Maire, avocat à Ornans qui, après avoir paru sur la liste des émigrés du Doubs en 1793, s'était retiré à Maisières : tous deux reposent sous la grande dalle du porche d'entrée de l'église de Scey. C'est leur fille Sophie qui va apporter à son mari la majeure partie des héritages Billery. **Mais, malgré ce mariage, les Ordinaire resteront fixés dans leur magnifique hôtel bisontin et ne viendront à Maisières que pour leurs affaires, maisons, fermes, terres et vignes étant tenues par des fermiers.**

Le beau-père de Sophie Maire est Pierre-François Ordinaire. Époux de Jeanne-Antoine Salomon, il est avocat à Besançon quand éclate la Révolution. En février 1790, par 765 voix sur 959 votants, **il est élu premier maire de Besançon. C'est lui qui préside la fameuse fête de la Fédération du 14 juillet 1790 ... Il ne reste à la tête de la municipalité de Besançon que pendant dix mois.** Le 11 novembre 1790, suite à de nombreuses manipulations et irrégularités, M. Nodier, ex-oratorien et père du petit Charles, est élu maire de Besançon (ville d'environ 35000 habitants) par 164 voix, ...

Pierre-François Ordinaire, taxé de « modéré » par les ultras, sera déclaré « suspect », emprisonné puis élargi avant d'être reclus à son domicile. Il se fera ensuite oublier. Il aura deux fils :

- Jean-Jacques Ordinaire, reclus en tant qu'intrigant aristocrate en même temps que son père.
- Jean-François-Désiré Ordinaire, docteur en médecine, professeur d'histoire naturelle à l'Université de Besançon, c'est le deux août 1808 dans l'église de Scey, qu'il épouse Jeanne-Françoise-Sophie Maire, dont il a été parlé plus haut. A ce mariage assiste M. Claude-Louis Verny, du Chavot, dont voici maintenant l'histoire révolutionnaire.

L'histoire révolutionnaire du Chavot est capitale pour une meilleure connaissance de l'enfance mouvementée de Cécile Mille. Le Chavot, imposant bloc de constructions qui frappe le regard sur la gauche à l'entrée du village de Maisières, en venant d'Ornans, est composé de son habitation bourgeoise et de la « grange » des fermiers avec son porche monumental donnant sur la rue, le tout recouvert d'un

toit unique. Le Chavot est situé presque en face de la petite maison de Pierre-Antoine Mille, le père de Cécile ...



Il suffit de consulter le plan cadastral du village de 1816 où figurent d'ailleurs de nombreux autres noms qui seront cités parmi ceux des « acteurs » de l'« Enterrement à Ornans » pour tout comprendre, *Bon* (alliés aux *Mille*), *Cuenot*, *Crevot* par exemple... Courbet a établi, immanquablement, une relation entre ces noms bizarrement identiques, notamment *Journet* que nous avons cité précédemment, si lié par son épouse *Cécile* au « Chêne Sacré ». En effet, ce dernier *Journet* porte aussi le même nom que l'enfant de chœur de neuf ans, fils de vigneron lui aussi, *Claude Joseph Journet*, qui côtoie le « drap blanc mortuaire » à croix noire comme la nappe des « Charbonniers » et le prêtre récitant les prières devant la fosse creusée au « fossou » par le fossoyeur de l'« Enterrement à Ornans » : et là, il y a un « Chien » !



Il nous faut alors revenir à la peinture d'Isenbart de la « Révélation », dans le « cœur du chêne » de la statue de la « Vierge au Raisin » à Cécile Mille, par des Lumières ressemblant à des vers luisants en plein jour. Penchons-nous à nouveau sur le « Vannier errant » *Louis Seure* venu de la *Vieille-Loye*, en « Forêt de Chaux ».

Le 15 août 1803, la statue, une « Vierge



au Raisin et son Enfant » se révèle à la famille Mille et au dit « Vannier », tresseur de hottes vigneronnes, ce qui annonce les « prémices » viticoles, à la fin du lever héliaque de la constellation de la *Chienne Maera* de la *Vierge Érigone*, juste avant le lever héliaque de la



Constellation de la *Vierge* et du « *Vendangeur* » dans le Ciel zodiacal : ils s'en vont tous ensemble à la messe, de *Maisières* (village où séjournera plus tard très souvent le peintre chez les *Ordinaire*, déjà présents au temps de Cécile) à *Scey-en-Varais*, village dominé par le *castel Saint-Denis* (< *Dionysos* !) que peint

Courbet et sur le « chemin » duquel il rencontra les « Casseurs de Pierres » (donc non loin de l'emplacement du « Chêne béni »⁸⁵) qu'il fixa sur un tableau « réaliste » (malheureusement détruit lors des bombardements de Dresde).

Après la messe, tout le village, avec le curé de la paroisse, après un long « cheminement », arrive en procession et s'agenouille. Le « Vannier » prend une « Échelle »..., monte et frappe le tronc avec la « Hache » des bûcherons... Non pas ! Plutôt des *Carbonari* « Charbonniers – Bons Cousins », « Hache » que les Charbonniers portent sur leur épaule, avec justement l'« Échelle à onze barreaux », symbole de la « perfection », de la « Plénitude », dans le « Sentier du Guêpier » (le « guêpier » était le profane, candidat à l'initiation) qui accède à la cérémonie secrète où se tient leur « *Vendita* - Vente » ...

... Le Sentier du Guêpier dans la Forêt de Chaux

Ce sentier relie Etrepigny à Our en passant par la Bretenière. En suivant ces chemins vous marcherez sur les traces des anciens habitants de la forêt. Des petits panneaux portant un numéro signalent les curiosités. Le sentier est scindé en deux parcours : il peut être parcouru en totalité 9 km ou partiellement 6 km. Vous rencontrerez : **Le Bacu : Habitat temporaire des bûcherons charbonniers**. - **Le Chêne à Vierge : Le Chêne à Vierge est un symbole des gens de Chaux**. - Le chêne à gui : Le chêne est le symbole de la force, le gui celui de l'immortalité. - La ZNIEFF (zone naturelle d'intérêt écologique, faunistique et floristique). La fontaine de la Jourmaine. - La motte de la Chatellenie. - **L'oratoire Saint-Thibaud**. - Le four de charbonnier. - Le four à pain communautaire ...⁸⁶

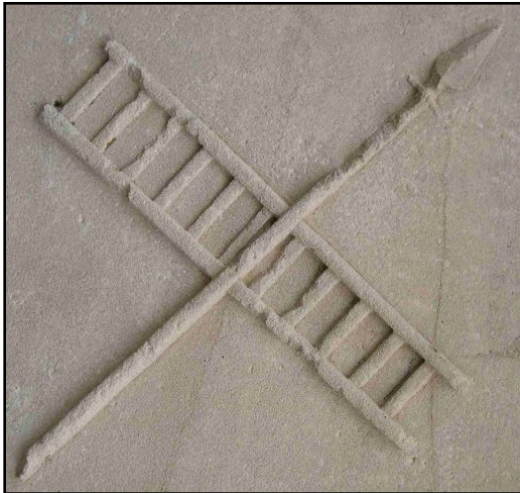
⁸⁵ La falaise des « Casseurs de Pierres » ressemble étrangement à celle en premier plan du « Retour de Conférence » : *le rocher de la Brème* ou de *Gradion*.

⁸⁶ *Racines Comtoises – Généalogie et Patrimoine en Franche-Comté* : <http://www.racinescomtoises.net/?Sentier-du-Guepier-dans-la-foret>

... Le sentier du guêpier en pays de Chaux

Le « guêpier », dans le langage des bons cousins charbonniers, désignait une personne étrangère à la confrérie et qui n'en connaissait ni les rites ni les secrets. Alors nous les guêpiers, les deux Comtoises amateurs de la forêt de Chaux, qui se trouve à cheval sur les départements du Doubs et du Jura, nous avons arpenté le sentier. **Forêt de chênes, hêtre et charmes, une des plus grandes de France.** Cette forêt fut longtemps un élément indispensable à la vie des populations en lisières et en son sein...

Point de départ à **Etrépigney**, début du sentier, 9 km de promenade dans la détente et la méditation. Elle commence devant **l'habitat temporaire du bûcheron charbonnier, construit en bois, le baccu**. On continue pour 10 étapes de découvertes. **Une statuette de la vierge placée dans un tronc, c'est le chêne à vierge, qui est là depuis des siècles.** Nous parcourons les sentiers **sur les traces des anciens habitants de la forêt, un chêne à gui, deux végétaux exceptionnels célébrés par les druides à la cueillette du gui...**⁸⁷



Bizarrement, nous avons retrouvé cette « Échelle à onze barreaux » figurant avec les autres instruments de la crucifixion sur le « Bois de la Croix », sculptée au pied d'un calvaire près de l'église de *Malbrans* (photo à gauche) ; or ce village domine sur le plateau d'Ornans, en face de *Flagey – Chassagne-Saint-Denis - Amancey*, à la fois *Maisières* et *Scey*, villages qui possèdent justement, toujours sur ce plateau, une grosse part du massif forestier surplombant, notamment le Bois de « En Arpent » où nous retrouvons comme

par hasard de très nombreuses traces d'exploitations, de cendres et de meules de charbon de bois ... Comme par hasard aussi, l'église de *Malbrans* est dédiée, comme celle de *Bonnevaux*⁸⁸ toute proche, aux *Saints Marcellin et Pierre* qui furent martyrisés à Rome dans la *Silva Nigra*, le « Bois Noir » qui devint après leur martyre la *Silva Alba*, le « Bois Blanc »

...

Le récit de cette vision de Cécile Mille et ces déclarations consignées lors de l'enquête ordonnée par le Cardinal Mathieu en 1844, après donc que l'Arbre vénérable, au triangle sacré, eut été coupé (1839, date coïncidant avec la parution des « Recueils poétiques » de Buchon !), sous prétexte de vieillesse, ont été repris admirablement par la peinture, toujours présente en la chapelle de Notre-Dame, d'Isenbart et Simon. Voici tout d'abord ce que

⁸⁷ <http://www.fans.franche-comte.org/sentier-du-guepier-foret-chaux/>

⁸⁸ Dépendance de l'abbaye du même nom construite au M.A. au « Champs de Mars – Chamart » à Besançon, abbaye qui prit ensuite le nom de *Saint-Vincent*.

déclarait *Simone Mille*, la sœur de Cécile :

... Cécile eut la vision la veille de sa première communion, en allant au catéchisme ... **Cécile vit sur le chêne deux lumières** ... Sa mère disait à Cécile qu'elle avait vu des vermisseaux, mais **Cécile soutenait qu'elle avait vu deux chandelles sur le chêne** ...



A titre de comparaison, regardons la lithographie du jeune Gustave Courbet des *Essais Poétiques III* de Max Buchon et lisons quelques alexandrins, commentés, pour quelques-uns, par des notes ajoutées par nos soins :

... Une mère, Henriette, au déclin de ses ans,
 Voyait avec effroi s'avancer les instants
 Qui pour jamais allaient ravir à sa tendresse
 Son fils Victor⁸⁹, l'espoir de sa vieillesse...

⁸⁹ Prénom très évocateur du guerrier de retour « vainqueur » de l'« ennemi », d'où qu'il vienne, y compris religieux (le diable !), mais aussi du « chasseur » victorieux à la chasse au gros gibier, avec en général son chien : le « Chêne » est alors symbole de « Force » et de « Fidélité » : la *Corona Quercea*, la « Couronne de Chêne » était, mieux que la « couronne de laurier », l'insigne et la récompense suprêmes des Romains,

Soudain l'ordre fatal arrive ...

.....

Tout à coup se présente à son âme attendrie,

En traits brillants de feu, l'image de Marie ;

Elle voit lui sourire et lui tendre la main

Celle que l'affligé jamais n'implore en vain ...

.....

Henriette et Victor, à pas silencieux

S'avancent, et, devant la Vierge du vieux chêne,

Commencent à genoux la fervente neuvaine ...

.....

Enfin du jour fatal luisent les premiers feux,

.....

Et la pauvre Henriette a vu l'affreux moment

Où devait commencer son triste isolement ...

Elle gémit ...

.....

« O divine Marie ! O ma seule espérance ...

...

« Je remets en dépôt ce fils ..., tout mon amour ! ...

« Protège sa jeunesse, et que, sous ton égide,

« Il puisse sans danger se montrer intrépide ;

« Puis, qu'enfin tout couvert de gloire et de lauriers,

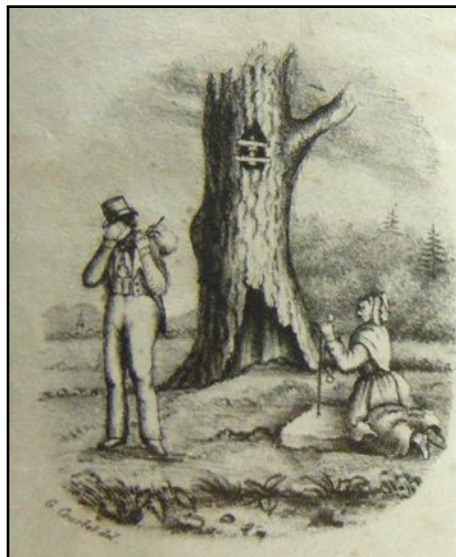
« Il vienne retrouver ses antiques foyers ... »

.....

« Adieu Victor ; j'entends la trompette guerrière⁹⁰ ...

« Pour la dernière fois viens embrasser ta mère,

« **Et reçois de sa main cet emblème d'amour⁹¹,**



autrement appelée « Couronne Civique » ; le *Quercus Civilis*, le « Chêne du Citoyen », était le symbole par excellence de la République et plus tard de l'*Imperator*, notamment d'*Auguste*. Tout cela Gustave Courbet et Max Buchon le savaient parfaitement pour l'avoir appris au séminaire et pour faire ensuite du « Chêne de la Victoire Citoyenne » un des motifs principaux de leurs poèmes ou peintures ...

⁹⁰ Expression que nous retrouvons dans les hymnes révolutionnaires, hymnes à la liberté contre les despotes, des « conscrits » de 1794, notamment dans le « Chant du Départ » ou la « Victoire en Chantant » (à la suite de la *Victoire de Fleurus*).

⁹¹ Selon Max Buchon, dans le même poème, cet « emblème protecteur » est une « image chérie qui distingue partout les enfants de Marie », qu'il appelle aussi « vêtement sacré » remis, au M.A. « sur le *Mont Carmel* », en Palestine, aux *Carmes* par la Vierge à qui ils avaient dédié leur chapelle : c'est le « Scapulaire » qui avait été remis, en 1251 à *Saint Simon Stock*, supérieur général de l'ordre du Carmel de Cambridge, par la Vierge Marie, *Notre-Dame du Mont-Carmel*, scapulaire auquel fut associée plus tard l'image du « Sacré-Cœur », image « protectrice du sein » qui fut fatale aux Carmélites de Compiègne qui la détenaient lors de leur arrestation (voir dans quelques lignes). Cependant les « Enfants de Marie » ne doivent pas être confondus avec l'association fondée par les sœurs de la Charité, rue du Bac, à Paris, pour les « Jeunes filles » à la suite des apparitions de la

« Qui doit être pour toi le gage du retour ...
 « Que toujours sur ton cœur, ce signe d'espérance
 « Enflamme ton courage et guide ta vaillance ;
 « Va sans crainte ; **partout, fidèle bouclier,**
 « **Il défendra ton sein de l'homicide acier ...**
 ...
 « **Adieu, dans les combats, sur la rive lointaine,**
 « **Rappelle-toi toujours la Vierge du Vieux Chêne.** »

Elle dit ; et déjà, le rosaire à la main,
 Plaintive, **elle reprend le rustique chemin**
Qui ramène au village...

Cependant chaque jour, avec l'ombre du soir,
Sous le tronc du vieux chêne elle venait s'asseoir ...
 Elle venait encor, pour tromper ses ennuis,
 Prier la bonne Vierge et rêver à son fils ...

....

Victor était absent ; et la foule étonnée,
Sous le chêne souvent voyait l'infortunée,
 D'une voix suppliante et les larmes aux yeux,
 Essuyer d'un passant les refus dédaigneux ...

...

Cependant l'on voyait pour la dixième fois,
 L'aiglon détacher le feuillage des bois ...

...

Un soir, sous le vieux chêne assise tristement,
 Elle rêvait aux maux qui faisaient son tourment ;
 Déjà désespérée, **elle priait Marie**

Vierge en 1830. Toutefois le costume de ces « Enfants de Marie » tout en blanc, comme celui de la « Communion Solennelle », ressemblait étrangement à ceux qui apparaissent sur les « trois jeunes filles » marchant comme les « trois vertus théologiques » des « Bons Cousins Charbonniers », derrière les curés, dans la copie du « Retour de la Conférence » ou à celui qui habille la communiant Cécile Mille, en prière devant le « Vieux Chêne », dans le tableau d'Isenbart et Simon.

Il nous faut alors remarquer que le prénom d'*Henriette* évoque tout simplement le 14 juillet 1794, où fut chanté pour la première fois par les « conscrits » le « Chant du Départ » ; en effet *Sainte Henriette* est une « Carmélite » de Compiègne, qui, avec toutes ses consœurs, après leur transfert, le 12 juillet, à la prison de la Conciergerie, fut guillotinée après la fête le 16 juillet de leur patronne *Notre-Dame du Mont-Carmel*, « martyrisée » donc le 17 juillet 1794 ; Ces moniales furent rendues célèbres plus tard par Georges Bernanos dans le célèbre « Dialogue des Carmélites » et par l'opéra de Francis Poulenc.

A noter aussi que Max Buchon et Gustave Courbet savaient pertinemment que l'*école des Ursulines d'Ornans* (des Ursulines furent aussi guillotonnées durant la Terreur) avait servi sous la Terreur de prison pour les futurs guillotins avant de devenir un petit séminaire...

De terminer bientôt sa misérable vie.

Tout à coup elle entend s'avancer un coursier.

Au loin..., tout brillant d'or, se présente un guerrier ...

.....

Pauvre femme ! ... elle allait regagner sa demeure ...

Et pourtant de son fils le tendre souvenir

Aussitôt sur ses pas l'engage à revenir :

« Peut-être de Victor pourra-t-il à sa mère,

Se dit-elle, éclaircir le mystère... »

Elle approche, tremblante ... ; et voit le cavalier

Saluer d'un regard le chêne hospitalier ...

Elle se tait... Bientôt la timide Henriette

Voit flotter sur son bras la brillante épaulette.

Incertaine ..., elle avance ... O surprise ! O transport ! ...

Son cœur a tressailli ... C'était son cher Victor ...

(En Réth., 1837)

Ces vers de Buchon et cette lithographie de Courbet sont une véritable hymne à la Vie et à la Terre – Mère « éternelle » qui domine la « Mort » par l'« Amour Filial ». Le peintre dont la « Mère » porte le prénom idéalisé de « **Sylvie** » (*silva* en latin, « bois, forêt ») ne pouvait pas mieux choisir, dès sa jeunesse, comme symbole d'une vie future, quelquefois « enterrée » prématurément comme une « république défunte », « l'Arbre de la Vierge » à la « Balance de Justice » certes mais aussi symbole de la Vie exubérante et longue, le « Chêne ».

6. Courbet et la Terre - Mère

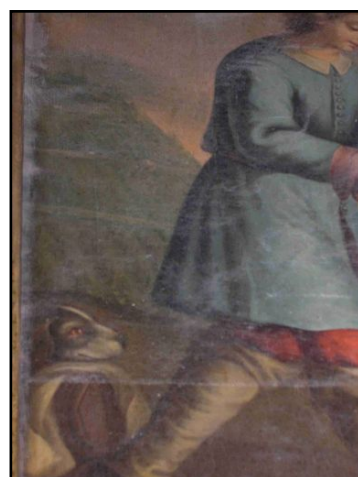
A. Les Fruits de la Terre – Mère

De même que l'empereur Julien l'Apostat vouait un culte profond à la déesse *Cybèle*, la « Mère des dieux » et de la Nature, dont il avait constaté avec douleur la destruction de son autel originel en Phrygie à Pessinonte, par les chrétiens, de même Gustave Courbet allait vénérer dès son enfance, influencé de surcroît par son cousin et ami Max Buchon, un « Arbre » que depuis toujours le peuple des campagnes avait sacralisé par le placement en son cœur de l'image d'une sorte de « Dryade », de la Divinité « Mère des dieux », puis « Mère de Dieu » elle aussi, le « Chêne ».

Chêne vénéré par des générations de vignerons comme dans le *Alsos grec*, le *Nemus* ou le *Lucus* latin, le *Nemeton* « Bois Sacré » gaulois, le « Chêne de Grand-Champ », dans cette portion de territoire de la Vallée de la Loue, à *Maceriae*⁹² - *Maisières* dominé par le *Castel Saint-Denys*, au nom prédestiné, *Dionysius*...



Cette Notre-Dame, cette Vierge, était patronne, elle aussi, dans la Vallée de la Loue, particulièrement en son église de *Vuillafans* des gens de la vigne, de la même manière que *Saint Vernier*, toujours accompagné de son chien à tête noire et blanche d'ailleurs (photos à gauche et à droite⁹³).



Elle est vénérée encore, tenant la grappe de raisin, touchée par son enfant (photo à gauche⁹⁴), à *Oberwesel*, au bord du Rhin, sur le site même du Saint adolescent martyr.

Le culte marial associé à la « grappe de raisin » l'avait certainement devancé, dès l'antiquité, précédé qu'il était déjà

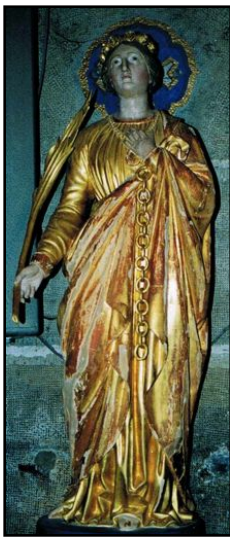
⁹² *Maceria* et *maceries* en latin signifient « mur en pierre sèche », une sorte de « murger » que l'on retrouve dans les paysages de vignes dès l'antiquité. Au pluriel, *maceriae* est le nom donné à des sortes de fermes, gauloises d'origine, puis gallo-romaines, construites avec des pierres sèches et du torchis.

⁹³ Église de *Vuillafans* : L'Enfant-Jésus tient la grappe de raisin et *Saint Vernier* cultive la vigne au pied des murgers des coteaux de *Châteauneuf*.

⁹⁴ La statue de la vallée du Rhin (*Marie* tenant la grappe touchée par l'Enfant-Jésus) est de même type que celle de *Notre-Dame du Chêne* remplaçant le « Chêne Sacré » de *Maisières*, près d'Ornans (voir plus loin).

par celui des Terre-Mères ou Vierges-Mères, *Déméter*, *Cybèle*, *Artémis* (grecques), *Diane* (romaine), *Regani – Regina* (gauloise), conduisant particulièrement à la chrétienne *Sainte Reine*, double, y compris dans son martyre, des *Saintes* « couronnées de fleurs » *Marguerite*, *Marine*, *Pélagie*, *Saintes* attachées particulièrement aux soins de la Femme, vénérées, le 20 juillet, au lever de la *Canicule* aux fièvres « abortives ».

Ces Vierges – Mères, liées à l'élément liquide et salé à la fois des Sources, de la Mer et de la « Matrice », donneuses de Lumière, proches aussi des déesses de l'Amour, de type *Aphrodite – Vénus* à l'« Origine du Monde » des vivants, favorisaient l'accouchement et la « Délivrance » des femmes enceintes, symbolisée par le « bris des Chaînes ».

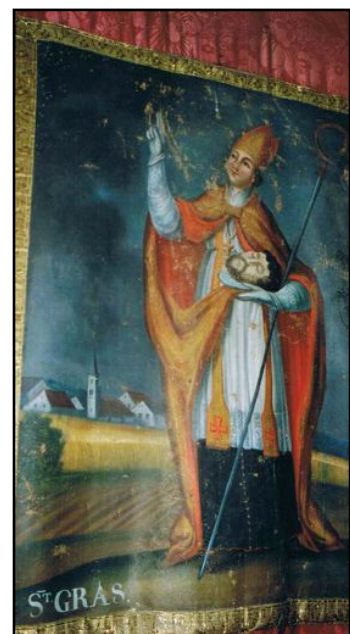


Elles étaient Vierges et Mères des pays de vignobles (*Alise-Sainte-Reine*), des forêts de chênes nourriciers, par leur glands, des animaux « fousseurs » (*Alaise* : « le Chêne de Sainte-Reine ») autant que des labours « fendant », avec le soc - groin des sangliers ou de la charrue, la chair de la Terre – Mère ; elles étaient représentées par exemple en « délivrance de leurs chaînes » dans l'église de *Tarcenay* (photo à gauche) ou encore à *Chantrans* (photo à droite), dans l'église dédiée à la Vierge, église-mère de



celle de *Flagey*, dédiée quant à elle, nous l'avons vu, aux *Saints Nicolas* et *Claude* (comme à *Saules*), références ecclésiastiques de la famille Courbet.

Sainte Reine, à *Chantrans*, comme à *Alise*, est fêtée logiquement la veille de la *Nativité de la Vierge – Marie*, le 7 septembre, au lever de la constellation de la *Vierge*, de l'*Épi* et du *Bouvier*. Ce même 7 septembre est fêté partout dans la région tant sur le plateau que dans la vallée de la Loue, *Saint Grat*, l'évêque d'*Augusta Praetoria – Aoste* qui, dans l'antiquité chrétienne, ramena sur un plateau, selon la légende, la tête de *Saint Jean-Baptiste* ; cet évêque est invoqué pour la préservation des récoltes, notamment des céréales (cf. la constellation de l'*Épi* et du *Bouvier* et les labours de septembre) ; comme son nom l'indique et surtout l'iconographie (à droite, église de *Belmont*) : *Grat* arrête de son doigt, planté dans les nuées du Ciel, les orages dévastateurs que



l'on voyait arriver d'avance du clocher et que l'annonçait par les sonneries de cloches. Or, le hasard a fait que le père de Gustave Courbet, lui qui sera inhumé sous le clocher de cette même église de *Chantrans*, se prénomme justement *Régis*, prénom de même origine que « Reine » : avec *Sylvie* comme prénom de sa mère née Oudot, le peintre encore adolescent a pu ressentir le fait d'une prédestination décidément très « naturaliste ».



Deux Saints « mâles » reprendront ces thèmes à leur compte, avec tout un ensemble symbolique et des attributs soulignant les métiers de l'exploitation de la Terre – Mère, le « vigneron » *Saint Vernier* et le « laboureur » ou « bêcheur » *Saint Isidore*, systématiquement associés y compris à *Oberwesel* au pays de l'adolescent martyr dans sa vigne (photo à gauche), Saints assurément connus au séminaire par Gustave Courbet qui s'appropriera certains symboles, et toujours vénérés dans les pays vignerons, tels la vallée du Rhin, le Comté de Bourgogne – ancienne Séquanie et le pays des Arvernes, l'Auvergne.

Quant à *Marie*, Mère du Christ, invoquée comme Patronne des vignerons, elle avait été en effet l'Initiatrice de la Renaissance du Vin, aux *Noces de Cana*, célébrées au lever héliaque de la constellation du *Verseau*, l'« Échanson des dieux », *Ganumédès* – *Ganymède*, « Celui qui est radieux et réjouit par son breuvage de santé »⁹⁵ ; ceci bien avant le bouillonnement du « cuveau » et après une gelée destructrice du vignoble, la multiplication du vin provoquée par la grappe pressée⁹⁶ par l'évêque du Valais en Suisse, *Saint Théodore* (« Don de Dieu ») autrement appelé *Théodule*, évêque de Sion, au Bas-Empire latin. *Saint Théodule* est aussi le Saint Patron de l'église de *Lods*, toujours dans la vallée de la Loue et bizarrement patronne encore une église à la *Tour-de-Peilz* (au moins depuis 1307, affectée au culte protestant



⁹⁵ Dans l'Évangile selon *Saint Jean* (2, 1-12), Le Christ, trois jours après les premières rencontres avec ses disciples, inaugure le cycle de ses prédications et se révèle par les *Noces de Cana* où il change comme un « Verseau » l'Eau en Vin ; dans le calendrier liturgique, cela correspond, après la semaine de son Baptême dans l'Eau du *Jourdain* (13 janvier) à la semaine du 21, qui correspond exactement au lever héliaque de la constellation du *Verseau* dans le ciel, avec comme principaux Saint(e)s correspondants : *Sébastien*, *Agnès*, *Vincent*, *Valère*, *Urbain*, *Gaudens* ...

⁹⁶ Photo à droite : maître-autel de l'église de *Lods*, dans la vallée de la Loue : l'évêque presse la grappe au-dessus du « cuveau » rempli d'eau qui se transforme en vin.

en 1536), ville suisse « vigneronne » qui accueillera, sur les bords du Lac Léman, dans son exil, *Gustave Courbet* jusqu'à sa mort.

Le grec *Theodôros* – *Théodore* signifie aussi bien « Don de Dieu » que « Don à Dieu » (latin *Deodatus* > *Déodat* > *Dié*), alors que *Theodoulos* – *Théodule* prend le sens de « Qui se donne à Dieu, Serviteur, Esclave de Dieu » : il n'y a jamais eu d'évolution phonétique d'un mot vers l'autre, quoi qu'on en dise, mais deux épithètes de sémantiques différentes inhérentes à la double fonction de l'évêque. Le premier évêque de la ville de *Sion* et du *Valais*, au IV^e siècle, porte à la fois le titre conféré aux diacres, prêtres ou évêques qui « servent » la Divinité et le titre donné aux bienfaiteurs de l'humanité qui, au nom de Dieu, nourrissent et abreuvent les humains grâce à des miracles.

Saint Théodore – *Théodule* fut à la fois l'Inventeur des reliques, à *Agaune*, de la *Légion Thébéenne* (avec *Saints Candide* le « Blanc », *Exupère* et *Victor*) convertie au christianisme (*Thèbes* ancienne capitale en Haute-Égypte, à la limite des *Aithiopes* – *Éthiopiens* « Visages brûlés » de Nubie), et commandée par le « Bronzé », le centurion *Saint Maurice* ; il fut aussi le créateur du vignoble valaisan, le père « nourricier » en quelque sorte des *Helvètes* de la haute vallée du Rhône, à la fin de l'empire romain. La célébration du martyr de *Saint Maurice* et de sa Légion « Africaine » est au 22 septembre, à l'équinoxe d'automne si riche en produits de la terre, au lendemain de la fête de l'Évangéliste et Apôtre, *Saint Matthieu*, dont le nom araméen est comme par hasard équivalent à *Théodore*, « Don de Dieu ».

Ce n'est pas fortuit, si, à la veille de la saison des récoltes des jardins (*Saint Fiacre* est bien fêté le 30 août !) et des vergers et des vendanges, on célèbre les *primitiae* – « prémices » offertes à la Divinité suprême sous forme de « *Dôron* - Don » ; ce « Don », symbole du « Vivant », le 11 août, prendra la forme d'un sarment en pleine véraison de « cépage Saint-Laurent », entourant la statue du Saint Patron d'*Ornans* et de *Mouthier* (alors que son gardien de prison à Rome, et compagnon martyr, *Saint Hippolyte*, sera vénéré le 13 août à *La Barèche* dans l'église-mère des villages anciennement vigneronniers d'*Échevanne* et de *Durnes*), d'un « Biou » de raisins « Noirs et Blancs » à la *Saint-Just d'Arbois* (photo à droite), début septembre ou à la *Saint-Maurice* de *Vadans*, à sept kilomètres de là, le 22, *Biou* qui sera porté en procession encore le 2 octobre, la veille des fêtes de *Saints Éleuthère, Rustique* et *Denis* de Montmartre ...



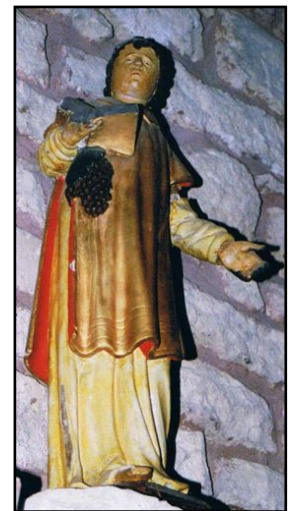
B. Buchon, Courbet et les Saints « Naturalistes »



Ainsi nous allons découvrir, tout au long des lignes qui vont suivre, cette imbrication continue des mythologies, de la religion, des fêtes célébrées et de la vie des hommes, à commencer par celle de *Saint Isidôros – Isidore*, « Don d’Isis », patron des « Laboureurs » (liens avec les bovins présents dans sa légende et chez Courbet) fêté, le 10 mai, au moment des « Saints de Glace » invoqués pour la protection des fleurs et des futurs fruits de la Nature printanière, au lever héliaque de la constellation du *Taureau* ou d’*Io*, la « Génisse » que nous retrouvons comme par hasard symbolisant la déesse égyptienne *Isis* (évocation des « vaches grasses » de la vallée fertile du Nil), jusqu’à s’y confondre dans les mythologies alexandrines, puis romaines.

Nous visiterons à nouveau l’église de *Saules*, près d’Ornans où une peinture du maître-autel (photo à gauche) jouxtant le « *Saint-Nicolas* » de Gustave Courbet, et parallèle à une autre de *Saint Vernier*, représente *Isidore*, le « Don d’Isis ou à Isis » priant une « *Notre-Dame du Chêne* », pendant que deux Anges le remplacent à la charrue tirée par « deux bœufs sous le joug ». Et de nous interroger sur l’auteur ? Alors que la Vierge-Marie, ceinturée de fleurs comme l’étaient parées de *margaritae* – « perles » *Saintes Reine – Marguerite – Marine – Pélagie*, dans sa mandorle « origine du monde » au cœur du « Chêne », porte bien son enfant, le visage très « réaliste » du Saint ne nous orienterait-il pas ... ?

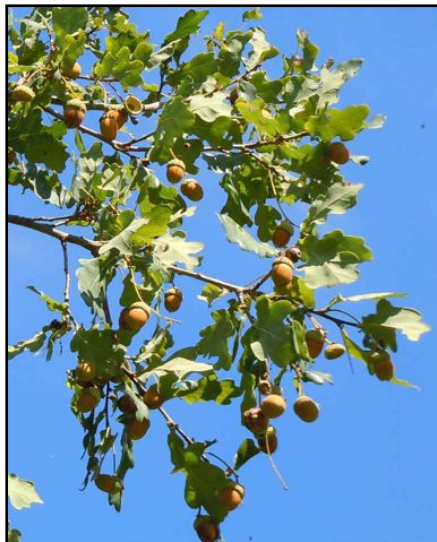
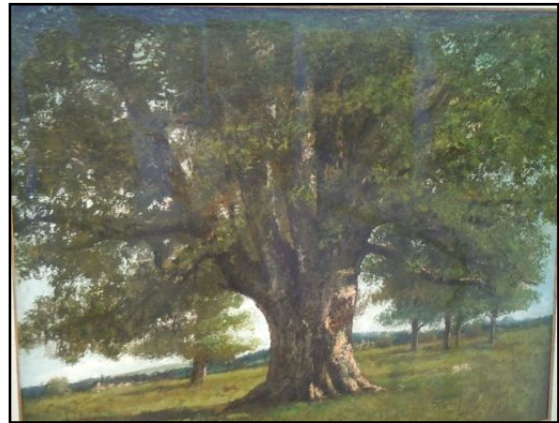
A *Alise*, jouxtant *Flaviniacum – Flavigny* (comme par hasard même étymologie que *Flaviacum – Flagey* : *flavius* « de couleur jaune-blond ou rousse »), à la limite des anciens territoires des Lingons et Sénon, plus tard en duché de Bourgogne, où était invoqué par les vigneron *Saint Vincent* (photo à droite), *Sainte Reine* était associée à un autre arbre mythique, qui servait de *tutor* – tuteur « porteur », comme *Hermès - Mercure* le fut pour l’enfant orphelin *Dionysos - Liber*, à la « Vigne » chez les Romains et donc aussi certainement chez les Gallo-Romains ; cet arbre était



l'« Orme ».

Le lieu-dit les « Trois Ormeaux » souligne cet endroit où la Sainte se cacha avant d'être découverte par les sbires d'*Olibrius*, endroit ensuite où elle professa son attachement à la « Sainte Trinité » et à la « Mort » du Christ par la « Crucifixion » et le « sang » répandu (cf. les *Trois Croix* du Golgotha !), avant sa « Descente aux Enfers ». Nous avons là une réminiscence de mythologie chrétienne qui à ce jour n'a pas été étudiée, car l'« Orme » est dans la mythologie de l'*Énéide VI* du poète *Virgile* que Max Buchon et Gustave Courbet à coup sûr connaissaient, l'« Arbre du Vestibule des Enfers » où le héros grec, avec la Sibylle de Cumès, est descendu, arbre de la désespérance éternelle, qui étendait ses rameaux séculaires dans lesquels nichaient attachés au bout de ses feuilles les « Vains Songes » et où se pressaient des bêtes monstrueuses, Chimères et autres Harpyes ...

L'« Arbre de Sainte Reine », que nous retrouvons, cette fois en forêt, non loin de *Flagey* où Gustave Courbet peint son célèbre « Chêne de Vercingétorix »⁹⁷ (photo à droite), plus précisément à *Alaise*, chez les Séquanes, en Comté de Bourgogne, par contre, n'a rien de « Romain » ; il est attaché aux Celtes chez qui la « Mort », qu'ils affrontent dénudés, n'est qu'un « Passage » avant le paradis guerrier et à leur image de « Force Sauvage » ; le « *Robur* » (même racine que *Roch*, voir plus loin), tel l'*Arverne*, allié des Séquanes, *Vercingétorix*, à *Alésia*, fait figure de « Résistant » et de pourvoyeur de « nourriture », comme d'ailleurs primitivement chez les Romains.



En effet, le même poète *Virgile*, dans ses *Géorgiques I*, vers 1-9 et vers 147-152, avait clairement établi un rapport sémantique entre, le mois d'*Auguste*, le « Chêne », la « Nourriture des Premiers Hommes », puis l'« Épi » d'une part et la Boisson divine issue de la « Vigne » et du « Raisin » d'autre part :

... Ce qui fait les grasses moissons (*laetas segetes*), sous quelle constellation (*quo sidere terram vertere*), Mécène, il convient

⁹⁷ Étonnant quand même, alors que *Flavinicum* – *Flavigny*, « la Fauve – Rousse », côtoie *Alise-Sainte-Reine*, cette position de *Flavinicum* - *Flagey*, entre deux *oppida* où est attestée le culte de *Sainte Reine*, *oppida* présumés être aussi des *Alésia*, l'*oppidum* d'*Ully* à *Chantrans*, et la forêt d'*Alaise* ...

de retourner la terre et d'unir (*adjungere vitis*) les vignes aux ormeaux...

... Ô vous, flambeaux éclatants du monde (*clarissima lumina*, qui guidez dans le ciel le cours de l'année (*quae ducitis annum*); vous, Liber et Cérès nourricière, puisque, **grâce à votre don, la terre a remplacé le gland (*glandem mutavit*) de Chaonie par l'épi gonflé et mélangé à la boisson (*arista poculaque*) de l'Acheloüs le jus des grappes par vous découvertes**; et vous, divinités tutélaires des campagnards, Faunes, portez ici vos pas, Faunes, ainsi que vous, jeunes Dryades, **ce sont vos dons que je chante**. Et toi qui frappant la terre de ton grand trident, en fit jaillir, hennissant le premier cheval, ô Neptune; et toi (le Bouvier Aristée), habitant des bocages, pour qui trois cents taureaux blancs comme neige broutent les gras halliers de Céa...

... La première, Cérès apprit aux mortels à retourner la terre avec le fer, lorsque déjà manquaient les glands et les arbouses de la forêt sacrée (*glandes atque arbuta sacrae deficerent silvae*), lorsque Dodone refusait toute nourriture. Puis les blés à leur tour eurent à souffrir: ainsi la nielle (*robigo* « la rouille») malfaisante rongea les chaumes, et le chardon stérile hérissa les guérets; c'est la mort des moissons...⁹⁸

Dans le christianisme, il apparaît bien qu'il existait tout un cérémonial qui s'est perpétué jusqu'à nos jours concernant la « prise de possession » par la *Vierge Mère* de la Nature florissante qui lui était vouée, que ce soit de la forêt, des champs exploités ou du vignoble. Dans la



Forêt de Chaux (photo à droite), forêt domaniale



immense située, nous l'avons dit, près de Dôle, où les traditions les plus anciennes ont été conservées et perpétuées, la coutume a été maintenue de creuser le tronc d'un chêne et



d'y enfermer, avec ou sans grille, une statuette de la *Vierge Marie* portant très souvent son Enfant. En quelques années les « Veines » pleines de vie et de sève de l'« Arbre Bénit », ainsi que l'écrivait

⁹⁸ Virgile, *Géorgiques* I, vers 1-15, vers 147-152, trad. E. de Saint-Denis, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris 1963.

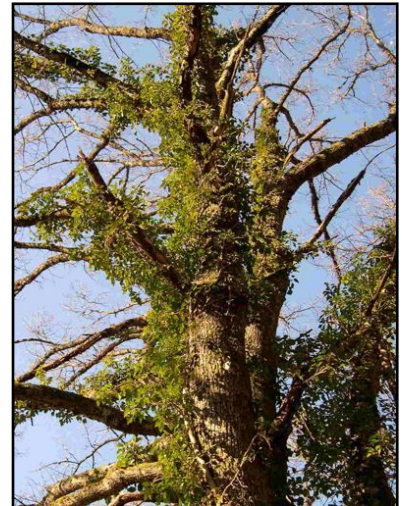
Proudhon, encerclaient, comme autour d'une « mandorle », la statuette, avant de la conserver à jamais dans son « Sein ».

Le village d'Étrepigney où pousse d'ailleurs un « chêne à gui » (photo à gauche)



s'était spécialisé, depuis les temps immémoriaux, dans la fabrication en terre cuite de ces statuettes. La statuette de « Notre-Dame du Chêne et du Raisin » de Maisières, près d'Ornans, implantée par les vigneronniers ancêtres de *Cécile Mille*, à la suite de beaucoup d'autres qui avaient connu malheureusement les vicissitudes de la Révolution de 1789, par l'abattage des arbres, et qui avait dû son salut aux « Veines » de son tronc refermé, provenait des ateliers de ce village.

Il existait dans l'antiquité, nous l'avons entraperçu, *Dionysos*, un dieu exubérant conçu par la Terre – Mère *Sémélé*, puis né, comme le « Lierre », de la « Cuisse – Racine - Tronc » accueillante de son père, du dieu suprême qui foudroie, « ouvre » l'écorce des Chênes « nourriciers » comme il avait foudroyé sa maîtresse : il était né de la « Cuisse de Zeus - Jupiter ».



Ce dieu, pour cette raison, fut allaité puis nourri, au pied de cet arbre divin, par les « Hyades » grecques, les « Laies », *Suculae* en latin, les « Coches » fouissant le sol pour ramasser et dévorer les glands à la forme si évocatrice ! De la même manière qu'*Adonis*, le plus beau des enfants de l'Amour à l'« Origine du Monde », naît de l'écorce de l'« Arbre à Myrrhe », transpercée par un « sanglier », de la même manière le dieu de la Nature, du « Lierre » qui enserre l'arbre comme une varice de sang (photo ci-dessus, à droite), et de la Vigne envoûtante, *Dionysos*, naît quasiment du « Chêne de Vie ». Ne dit-on pas de l'« Enfant » *Courbet* que sa mère l'accoucha⁹⁹ entre *Flagey* et *Ornans*, au pied d'un « Chêne » ?

Nous avons donc pensé à mettre en évidence que des « séminaristes », tels *Gustave Courbet* ou son ami *Maximin Buchon*, influencés, pour ne pas dire imprégnés dans leur tendre jeunesse, par ces mythes commandant l'évolution de la Nature, ont gardé en mémoire tout au

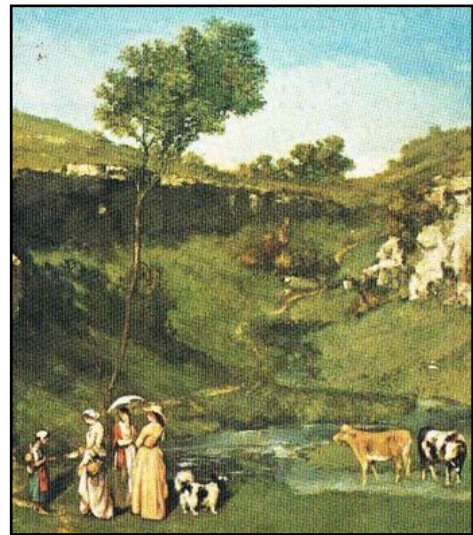
⁹⁹ Lire le texte cité dans quelques lignes de Ségolène Le Men : *Les « Incipit » de Gustave Courbet et l'autoportrait.*

long de leur vie ce que d'aucuns ont déclaré, sans véritable preuve ou par mauvaise interprétation, avoir été rejeté par leur irréligion ou leur anticléricalisme. Ils ont gardé en mémoire et même honoré à leur manière le culte de certains Saint(e)s « Naturalistes ».

Saint Théodule

Ainsi *Saint Théodule*, que nous avons déjà rencontré à Lods et à la Tour-de-Peilz, comme « inventeur du Vin au pressoir », est fêté, à plusieurs moments de l'année, selon ses patronages ; en premier lieu le 16 août, le lendemain de la « Vierge au Raisin de l'Assomption », ce qui n'est pas anodin : nous sommes en effet, dans le ciel étoilé, à la fin du lever héliaque (au matin) de la constellation de la *Canicule - Chienne Maira (Sirius)*, qui précède de peu le lever de celle de sa maîtresse *Érigonè*, « Celle qui est engendrée au Printemps »¹⁰⁰, la « Vierge » ; dans cette même constellation se trouve celle de *Spica* en latin, de *Stachus* en grec, de l'« Épi », d'où le nom du « Chasseur »¹⁰¹ *Saint Eustache* « l'Homme aux beaux Épis », fêté le 20 septembre, dont le double est *Saint Hubert*, accompagné de son « Chien » : les champs et les prairies ont été fauchés, la moisson engrangée et les épis froissés permettent au bouvier - laboureur « *Saint Isidore* » d'ensemencer les terres ; c'est le moment privilégié où les chiens peuvent poursuivre les lièvres « matures » dans les champs libérés de leur végétation !

Le lever stellaire matinal de la *Vierge*, dans la mythologie, est accompagné lui-même de celui de *Vindemiator*, le « Vendangeur » ou d'*Ampelos* la « Vigne ». La *Vierge* était la fille d'*Icaros*, le « Bouvier - Laboureur » (toujours accompagné d'un « chien »), inventeur et propagateur, grâce à *Dionysos*, du « Vin », autrement appelé *Arctouros* – *Arcturus* – *Arthur*¹⁰², dont la constellation se lève en même temps le 4 septembre, le jour d'une autre fête de *Saint Théodule*.



¹⁰⁰ *Marie*, conçue le 8 décembre, naît, quant à elle, le 8 septembre, effectivement au lever héliaque de la *Vierge*.

¹⁰¹ Par confusion d'ailleurs avec le vrai nom grec d'*Eustathios* – *Eusthaise*, déformé en *Eustache* (?) signifiant « Stable, Celui qui se tient en bonne position (pour viser) ».

¹⁰² Dans la mythologie grecque la constellation de *Sirius*, le « Chien », appelée *Canicula* « Petite Chienne » par les Romains, qui se lève le matin, au moment des grandes chaleurs (y compris des chiennes !), en même temps que celle du *Lion* (dans l'antiquité vers le 20 juillet), se rattachait aussi bien au mythe du « Chasseur Orion », dont il était le « lévrier », qu'aux mythes du Bouvier *Arcturus*, « Celui qui sauvegarde des ours(e)s », ou de sa fille, la « Vierge » *Érigonè*, qui se suicide au moment où elle découvre sa « Chienne » couchée sur le tertre mortuaire de son père tué par les bergers d'Attique enivrés par le « vin » que le Bouvier leur avait fait découvrir et qui se croyaient empoisonnés...

Une peinture de Gustave Courbet (photo à droite), « *Les demoiselles de village faisant l'aumône à une gardeuse de vache* », nous ramène au thème du « Chien » ; c'est peut-être en effet à nouveau une manifestation de la présence symbolique du peintre : une « Bouvière » donc, au pied d'un immense « Arbre » au fût effilé et à la frondaison communiant avec le ciel, reçoit l'aumône des trois sœurs de Courbet, *Zoé* (nom grec évocateur de la « Vie » et des êtres vivants, des animaux, cf. le « zodiaque »), *Zélie* et *Juliette* (la « Vierge »... ?)

Les deux sœurs ont manqué d'être religieuses et *Juliette*, très marquée par la religion qui imprégnait sa famille, faisait partie de l'« Ordre Tertiaire » séculier de *Saint François* ; mais ce qui n'est pas anodin, c'est la présence d'un « Chien » qui aboie en direction des deux « Vaches » venues s'abreuver à la source d'eau vive du vallon, ce qui n'est pas sans rappeler un thème mythologique celui d'*Argos* gardant *Io*, transformée en « Génisse », dont le « Taureau Zeus » s'est épris. *Argos*, le « Brillant Veilleur » est, à l'origine, le nom du « Chien Fidèle » d'Ulysse qui l'attendra jusqu'à la mort.

Il existe donc systématiquement dans la mythologie antique reprise par la mythologie chrétienne très connue, retrouvée dans la voûte zodiacale et le système calendaire, un couple « Laboureur » - « Vendangeur », tel *Isidore*, patron des laboureurs et jardiniers et *Vernier*, patron des vigneron, ou *Théodore* – *Théodule*, couple nécessairement connu par Gustave Courbet et Maximin Buchon.

Les Saints Tertiaires de Saint François

Mais les liens avec la « Vigne » et les « Vendanges » annoncées par le zodiaque ne s'arrêtent pas là. Le 16 août est aussi fêté *Saint Roch*, le guérisseur des maladies de la peste caniculaire que l'on représente, comme le jeune Courbet, dans l'une de ses premières peintures, accosté de son épagneul noir « pur-sang », toujours accompagné du « *Canis* – Chien - Roquet » qui le nourrissait de « pain » (photo à droite, église de Leucate - Aude) quand il fut atteint par la peste contractée auprès des malades qu'il guérissait.



Or le culte de *Saint Roch* est toujours célébré avec celui de *Saint Sébastien*, le « Verseau », martyr attaché à une colonne ou à un « tronc de chêne » et transpercé de flèches,

fêté quant à lui, deux jours avant *Saint Vincent*, le 20 janvier, juste après la transformation dans l'Évangile de l'« Eau » en « Vin », par le Christ, lors des *Noces de Cana*¹⁰³.



Une peinture de l'église d'*Oncy-sur-École* (à gauche), dans l'Essonne, où les femmes malades, enceintes et les enfants en mal de croissance vénéraient particulièrement *Sainte Julienne de Nicomédie*, omniprésente dans la région en raison de ses reliques déposées au *Val-Saint-Germain*, nous montre ce lien mythique qui existe de *Saint Roch*, le « *Rouch¹⁰⁴ », avec son « chien » dont la « langue rouge » lèche jusqu'à la guérison le « bubon pesteux et sanguinolent » et de *Saint Sébastien*¹⁰⁵, symbole de la beauté de la peau,

avec son « tronc de chêne » : *Sainte Julienne de Nicomédie* qui est, par son martyre et dans son invocation, un doublon des *Saintes Reine* (présente à *Chantrans – Flagey – Alaise* !), *Marguerite*, *Pélagie* (cuite, quant à elle, dans un *Taureau d'Airain* chauffé au « rouge », comme l'est d'ailleurs *Saint Eustache*) apparaît effectivement « enchaînée », avant la délivrance, dans un « Chaudron », bouillonnant comme une chaudière de tannerie.

¹⁰³ Primitivement, en Gaule, la fête de l'*Assomption (Dormition)* du 15 août, et donc de *N.D. du Raisin*, était célébrée le 18 janvier, deux jours avant celle de *Saint Sébastien* ... Or *Saint Roch* est fêté le 16 août ...

¹⁰⁴ Nom donné à sa naissance, car il portait une croix « rouge » sur le côté droit. La couleur « rouge » est la caractéristique de l'étoile de la *Canicule* « Petite Chienne » *Seirios – Sirius*, autrement appelée « la Langue Rouge du Chien » parce qu'il (ou elle) est assoiffé(e). **Rodh-ch-* > *Rouch* > *Roch* vient du gaulois *ruccos* (< **reudh-sko-*) « rouge » : issu donc de la racine **reu-*, **reudh-* « rouge comme la chair et le sang, rouge comme le feu, rouge comme le métal (cuivre, bronze, fer oxydé, etc., racine présente peut-être dans le nom de *Ferruccio* > *Ferjeux* à Besançon, au corps découvert, un 5 septembre, avec celui de son frère grâce un « renard rouge » que les « chiens » du gouverneur romain de *Vesontio* pourchassaient). Elle donne le grec *ereuthos* « couleur rouge = latin *rubor* » et un nom à l'« Erythrée », elle conduit aussi au latin *rubidus* « brun rouge » à *robur* « bois rouge, rouvre » qui est le nom du « Chêne puissant par sa force et sa longévité », à *raudus* « cuivre à l'état brut ; possible croisement ou confusion constatée par la suite avec la racine **reu-* « ouvrir la gueule rouge, mugir ». Plus important : la racine très présente dans le monde indo-européen, conduit au gaulois *roudos*, *ruccos* « rouge » et donc au nom de *Saint Roch* au chien « rouge » et au bubon sanglant = canicule !), racine que nous retrouvons dans le vieil irlandais *rucae* « honte qui fait rougir », *ruad* = gallois *rhudd* « rouge », au germanique *rot*, *ruddu* « rouge » (J. Pokorny, *IEW.*, p. 867, sq.)

¹⁰⁵ Personne n'a pensé à ce jour que l'association, avec plus de mille ans d'écart, de *Roch* et de *Sébastien*, pouvait tout simplement provenir du fait que *Saint Roch* est fêté durant « le mois d'Août », « le mois d'*Augustus* », alors que *Sebastianos* en grec se traduit justement par *Augustus* en latin « Celui qui est lié à la personnalité Auguste de l'empereur » (en l'occurrence *Dioclétien* : *Caius Aurelius Valerius Diocletianus Augustus*). Ce mois d'*Auguste* verra aussi la mort par la peste d'un autre Saint qui consacra sa vie aux hôpitaux, le « Roi à la Couronne d'Épine », *Saint Louis*, le 25 août, le fils de *Louis VIII le Lion*, le petit-fils de *Philippe Auguste* : la constellation du *Lion* qui se lève avec le soleil à partir du 20 juillet, en même temps que celle du *Chien* et ce jusqu'au relais pris par celle de la *Vierge*, vers le 20 août, possède une étoile importante appelée, par Pline l'Ancien chez les Romains, *Stella Regia*, « Étoile Royale », mais aussi *Regulus* « Roitelet » reprenant ainsi le terme grec *Balisiskos* « Basilic » issu de *basileus* « roi ». Nous avons vu que le père de Courbet se prénommaient *Régis* ..., au pays de *Sainte Reine* ...

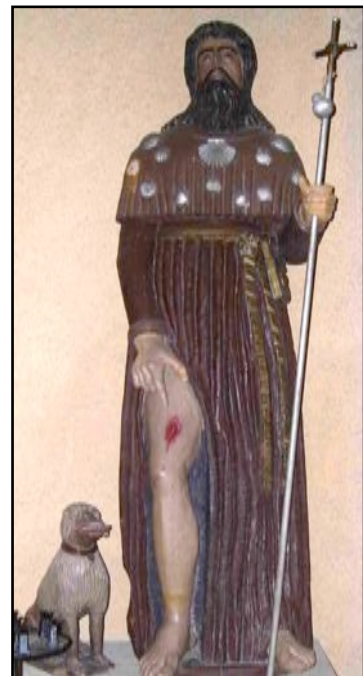
Saint Roch est un Saint relativement récent : il est né au milieu du XIV^e siècle, à *Monte Pestelario* – *Montpellier* (toponyme à l'étymologie douteuse quoiqu'évocatrice !), en Languedoc, province issue de la Narbonnaise romaine présumée être aussi bizarrement celle de la naissance, un millénaire auparavant, de *Saint Sébastien* (à *Narbonne*). Il est le Patron de multiples corporations en général très liées aux traitements de la « Peau » et aux maux occasionnés par les « marches » de pèlerinages et les rencontres épidémiques, soulignées, dans l'iconographie, par le bubon de la peste dévoilé à l'aîne (photo ci-dessus, à droite¹⁰⁶) ; il est invoqué aussi pour préserver la vigne des maladies, telles le phylloxéra à la fin du 19^e siècle.

Il est, comme *Saint Hubert* d'ailleurs auquel il est quelquefois associé à cause du « Chien » très apollinien à la fois « véhiculeur et guérisseur » de maladies, comme nous le voyons, à droite, dans le vitrail de la collégiale de *Capestang* dans l'Aude, invoqué par les éleveurs pour la protection des troupeaux contre les maladies épidémiques, dont la rage naturellement.



Roch, la « barbe en pointe », est un « Marcheur » du XIV^e siècle, un Pèlerin sur la route de *Rome* qu'il avait parcourue en soignant les malades (il y contracta lui-même la peste et fut nourri et soigné par un chien) et de *Saint Jacques de Compostelle*, dont il porte les symboles (photo à droite, église de Salle-d'Aude). Aussi les « Jacquets » l'invoquaient-ils pour être préservés des maladies qu'ils rencontraient nécessairement lors de leur voyage.

Or *Montpellier*, en mai 1854, est tout simplement le lieu de la « Rencontre » devenue « mythique » (photo ci-contre) entre son mécène *Alfred Bruyas*, accompagné de son domestique *Calas* et de son « chien » *Breton* (un



¹⁰⁶ Vitrail de la collégiale *Saint-Étienne de Capestang* (34) : *Saint Roch*, en pèlerin, porte la « coquille Saint-Jacques », tient le « bâton - bourdon », montre le haut de la cuisse atteinte par le bubon ; son chien nourricier tient dans sa gueule le « pain » et lui offre ; ce « Chien » est placé à côté d'un autre chien plus sombre et brun accompagnant *Saint Hubert* ou *Eustache* représenté en « chasseur doté de sa trompe », Saint, on ne peut plus « lié à la Nature sauvage » (cf. aussi la « trompe d'Eustache » et les oreilles sensibles notamment des ... chiens).

« épagneul » !) et le peintre *Gustave Courbet*, la barbe bien en pointe elle aussi, devenu pour l'occasion, mieux qu'un « Juif Errant », un véritable pèlerin tenant son bourdon et supportant son sac où sont déposés sa nourriture et son matériel ...



La ville de Montpellier est née proche de sites antiques « carrefours » et donc placée sur la route qui, suivant la direction de la *Voie Lactée*, et le Chariot du Soleil, avait été celle d'*Héraclès* vers le « Rouge » Occident, en quête du troupeau des « Bœufs » du *Bouvier Géryon*, troupeau gardé par son « Chien » *Orthros*. Cette route, ou mieux cette « *Via – Voie* » fondée par un Romain à la « Barbe Rouge », *Domitius Ahenobarbus* « Barbe d'airain », la *Via Domitia*, la « Voie Domitienne » était pratiquée au Moyen Âge, dans les deux sens, par les pèlerins et les voyageurs venus de toute l'Europe, ou allant à Rome par la *Via Francigena*, et à la « Finisterre » de Galice par le Chemin de *Saint-Jacques de Compostelle*, là où était le sarcophage de l'Apôtre, venu par la mer et l'océan de Palestine et premier martyr chrétien de *Jérusalem*.

Il était donc logique que cette ville de *Montpellier*, qui était rattaché aux ports de *Lattes* et d'*Aigues-Mortes* où embarqua le « Croisé » *Saint Louis*¹⁰⁷, prenne son essor au Moyen Âge et devienne une des villes les plus renommées au niveau du commerce, notamment des épices et des plantes médicinales importées par la Méditerranée. Elle était pour cela dotée de nombreux « hôpitaux » et institutions d'aide aux voyageurs et pèlerins, particulièrement de Saint-Jacques. C'est ainsi que naquit une des plus anciennes universités de médecine réputée dans le monde entier de l'époque et qui accueillait des savants et des élèves de toutes confessions religieuses.

C'est de cette manière qu'il faut expliquer la notoriété *post mortem* de *Saint Roch*, qui certainement fut formé à la médecine dans cette université, et l'expansion incroyable de son culte, surtout concernant une maladie que les voyageurs par terre ou par mer, à partir des ports, propageaient sans cesse.

Il est donc fort possible que Gustave Courbet, connaissant bien d'ailleurs ce Saint puisqu'il avait eu, jusqu'à la Révolution, son ermitage à Ornans, au pied du versant à

¹⁰⁷ Indéniablement *Louis IX*, le fils du « Roi - Lion » *Louis VIII*, a laissé son nom très présent y compris dans la toponymie du « Languedoc », notamment aux abords des ports, des estuaires, comme à l'embouchure de l'*Aude* par exemple (commune de Fleury d'Aude – les Cabanes), et des marais-salants. La date de son sacre, le 29 novembre 1226, en pays de « Langue d'Oil », à Reims, coïncident bizarrement avec la fête du Saint omniprésent dans le Sud, *Saturnin de Toulouse* : la plupart des Saints Saturnin de surcroît avait pour origine la province de Carthage, là où ira mourir le roi...

l'hivernage et de la route qui menait sur le plateau d'Amancey, au village des « Chênes », *Chassagne* (gaulois *cassanos* « chêne »), avant de rejoindre d'un côté le « Château Saint-Denis » et de l'autre *Flagey*¹⁰⁸ ... ait voulu souligner, dans cette peinture où le « Chien » est encore présent, la puissance symbolique du voyageur « accueilli » dans la ville des « Hôtes » et « Donateurs » par excellence, pour ne pas dire « Mécènes ».

Mais il y a plus ! Et pour cela, il faudra rentrer dans l'intimité « religieuse » de la famille *Courbet*, famille très imprégnée par la religion catholique, malgré ou plutôt à cause de la Révolution Française toute récente et de *Gustave* lui-même, malgré ses extérieurs cyniques et faussement blasphématoires.

... Ce plus, c'est le *Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise*, ou peut-être de *Saint François de Paule*, dont un monastère de ses « Minimes », spécialistes des « Charités Hospitalières », avait œuvré à Ornans même du début du XVII^e siècle jusqu'à la Révolution, *Tiers Ordre* auquel *Juliette Courbet* appartenait (comme il est possible aussi que ce fût le cas pour d'autres membres de la famille), qui va nous permettre de lever une partie du voile occultant la religion des Courbet.



Nous consacrerons à cette sœur de *Gustave*, entrée en religion séculière, un chapitre entier, car l'on a toujours mésestimé son influence religieuse, profondément ancrée dans sa famille, qui transparait malgré les volontés « extériorisées » chez le peintre d'Ornans et les références à la Révolution dans ses peintures. Pour cela, il faut aller voir du côté de l'« hôpital » *Saint-Louis d'Ornans*, qui portait le nom de ce « Roi » qui rendait la « Justice » sous un « Chêne » à *Vincennes*¹⁰⁹ sur un trône où figurait le « Lion », l'animal félin comme le léopard (*lion-pard), de *Dionysos – Denis* !



¹⁰⁸ Qui a pensé, une simple seconde, que le « Chêne de Flagey » a pu être peint ou pour le moins inspiré par le fait que le « Village des Chênes », *Chassagne*, et le Château qui le prolonge, *Saint-Denis*, *Dionysos* étant le dieu nourri au lait des cochons et aux glands à la naissance, jouxte le village du « berceau » familial ... *Courbet* est bien un « dieu », il est *Dionysos*, ce dieu, qui, à sa naissance de la cuisse de son père, est déposé dans un « van en osier » (cf. le « vannier » Seure qui, à Maisières, ouvre le Chêne de Notre-Dame !), comme le *Christ* dans une « « crèche » !

¹⁰⁹ Photos précédentes de la tapisserie de Juliette Courbet à gauche et à droite : le chêne et la « fontaine au lion » apparaissent proches l'un de l'autre, mais en arrière plan le donjon semble être plutôt celui du château de *Marburg* en Thuringe où vécut *Élisabeth de Hongrie* que celui de *Vincennes*.

Là est exposé un don magnifique, malheureusement bien abîmé, de *Juliette Courbet*



fait en 1902 à la commune d'*Ormans*, une tapisserie des Gobelins représentant la remise du manteau du Tiers-Ordre, donc de l'« Ordre Séculier de Saint François d'Assise » à un personnage, important sinon « royal », à un(e) véritable Patron(ne), au physique et aux vêtements ambigus, qui est soit le jeune roi *Louis IX*, doté encore de sa célèbre chevelure d'adolescent

franque et « blonde », et revêtu de son manteau d'hermine, soit *Élisabeth de Hongrie*, duchesse de Thuringe (et non pas reine !), comme l'indique la référence communale de la donation de *Juliette* en 1902 ; cependant l'iconographie la présentant dotée d'une chevelure dorée et éparse est très rare, pour ne pas dire inexistante ; il faudra noter aussi le fait que, selon certains historiens, le tiers-ordre, fondé en 1222, était encore balbutiant de son temps (elle meurt en 1231), et donc qu'*Élisabeth* « tertiaire » malgré son attachement à *Saint François* et aux hôpitaux fait partie de la mythologie chrétienne, comme la relation du « miracles des roses » attribué à *Élisabeth du Portugal*.



Nous fermons provisoirement ce débat où sont impliqués toutefois des thèmes chers à Gustave Courbet et donc encore plus à sa sœur, notamment le « Chêne de Justice » de



Vincennes avec cette remarque : il se trouve que dans un vitrail de la cathédrale de *Quimper* (à droite) la remise du manteau de ce tiers-ordre, avant tout « hospitalier » à *Saint Roch* nous montre un « blondinet » bien proche, au niveau de la « chevelure » du jeune *Louis* recevant ce même habit¹¹⁰.

¹¹⁰ Toutefois certains historiens, remarquant que le culte de *Saint Roch*, le « Pèlerin » portant les insignes de « Saint-Jacques », avait été largement propagé par les « Jacobins » (Dominicains), rattachent le Saint de *Montpellier* plutôt au Tiers-Ordre dominicain.

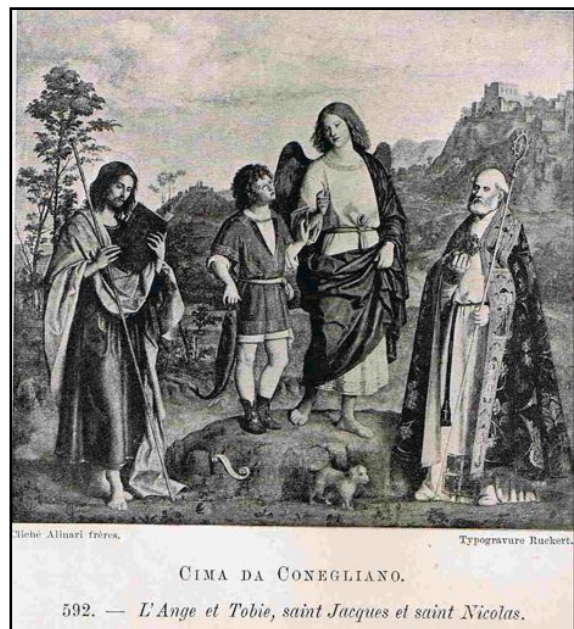
Nous avons insisté précédemment et nous le ferons encore plus dans la suite, sur le rôle tenu par le « Chien » ou par la *Canicula* « Chienne » dans la peinture de Gustave Courbet et dans les mythes, païens ou chrétiens, qu'il y fait transparaître. Le peintre d'Ornans, ne l'oublions pas a subi ou accepté une formation de longues années au séminaire notamment de la part du père Beau, maître tout imprégné, par sa formation, de mythologies antiques et de la *Légende Dorée* de Jacques de Voragine qui était le livre de chevet, outre des clercs et des curés de paroisse, de tous les artisans et artistes des monuments religieux.

Ceux qui ont étudié Gustave Courbet, et ses déclarations ou attitudes équivoques, voire contradictoires, face à la religion chrétienne et surtout à ses serviteurs à la discipline relâchée, hormis Jean-Jacques Fernier dans la présentation de l'exposition au musée Courbet du 23 novembre 2002 au 18 mai 2003, « PROFANE OU SACRÉ ? ... Un art religieux dans le Haut-Doubs », ont méconnu, volontairement ou pas, toute une vie « cachée » du peintre.

Dans la plaquette « Les curés de Courbet », le conservateur de l'époque écrit alors ceci, à propos de Courbet dont « *le combat anti-religieux n'eut pas l'importance que d'aucuns se figurèrent, lui-même n'y portant, finalement qu'un intérêt médiatique* » :

... Au-delà du désir de provocation permanente cher à Courbet, il y a dans l'apparence de son agressivité envers les serviteurs de l'Église, une vision plus profonde sur le mythe ...

Au Séminaire, il lit obligatoirement la *Bible* et dans ce livre sacré un véritable conte des Mille et Nuits, le livre de Tobie qui raconte le périple d'un enfant, Tobie, fils de Tobit aveuglé par la fiente d'un oiseau, juif déporté à Ninive. L'enfant est envoyé en quête d'une créance due à son père en Médie ; aussi Yahvé lui donne-t-il comme accompagnateur en plus de son « Chien » (d'où ces nombreux noms de chiens ou de « roquets » *Tobie*) omniprésent un Archange – Médecin de la cécité et des maux du voyage, qui doit ainsi son nom et sa célébrité à ce récit de « voyage – pèlerinage » initiatique, l'archange *Raphaël* « Dieu guérit ». Voyage initiatique, s'il en est, comme celui des « Compagnons » et surtout comme celui des pèlerins de *Compostelle*, à tel point qu'un célèbre peintre vénitien de la Renaissance, *Cima da Conegliano*, a peint ce voyage en y faisant figurer, entourant *Tobie* et



entourant *Tobie* et

l'*Archange*, avec le « Roquet » à leurs pieds, d'un côté *Saint Nicolas* (un des patrons de Venise), de l'autre *Saint Jacques* avec son bourdon...

Saint Roch, après sa médecine à *Montpellier*, afin de mieux se consacrer aux soins des malades et aux hôpitaux, avait revêtu l'habit du *Tiers-Ordre* que *Saint François d'Assise* avait fondé en 1222, après celui des frères Mineurs et des Clarisses, pour les hommes et les femmes mariés qui voulaient malgré tout appartenir à un ordre religieux et pratiquer la charité.

A la manière donc du roi *Louis IX*, de *Saint-Louis*, fils de *Blanche de Castille* (très important cette influence de la *Castille* !), roi qui mourut de la « peste » selon la légende (mais plus sûrement de la dysenterie) à *Tunis*, et, pour les femmes, non seulement de sa sœur la Bienheureuse *Isabelle de France* (prénom espagnol pour l'hébreu *Élisabeth*) clarisse à l'abbaye de Longchamp, mais encore de la duchesse de Thuringe (et non pas reine !) *Élisabeth de Hongrie*, qui avait vécu peu avant et de la reine *Élisabeth* (ou *Isabelle*) du *Portugal* dont le légendaire, notamment le « Miracle des roses », se confond très souvent avec celui de la précédente.

Cela se passa un siècle après que *Guy de Bourgogne* de *Quingey*, issu de la famille des « comtes de Bourgogne », comme son frère *Raymond* devenu comte de Galice et dont le fils, **Alphonse VII¹¹¹**, **allait être roi de Léon et de Castille (et donc un ancêtre de Saint Louis¹¹² !)**, fut devenu le pape *Callixte II* en 1119 et qu'il eut vulgarisé et organisé le pèlerinage à *Saint Jacques de Compostelle* (du moins selon la tradition).

Le jeune *Roch*, sous son nouvel habit semi - monastique du *Tiers-Ordre*, quitta alors *Montpellier* et décida de partir en pèlerinage à Rome et d'apporter ses soins aux pèlerins. Il

¹¹¹ Il revendiquait, comme ses descendants, le titre d'« empereur », comme héritiers des princes wisigoths qui avaient gouverné le sud de la France et donc l'*Aquitaine*, le *Languedoc* et l'*Espagne* avant l'invasion usurpatrice de la religion musulmane. Cette revendication de titre a dû être une des raisons de l'occupation « franque » de *Saint Louis* en Languedoc.

¹¹² Par son descendant *Alphonse VIII*, le père de *Blanche de Castille* et donc le grand-père de *Saint Louis*. Serait-ce une des raisons du ralliement du comté de Bourgogne à la couronne de France au temps du petit-fils de *Saint-Louis*, *Philippe le Bel*. Serait-ce l'explication à donner au nom très « franc » du *Castel Saint-Denis*, alors que le patron des duché et comté de Bourgogne était *Saint André* ?

Il se trouve qu'à Ornans, en son château, séjournait le comte palatin de Bourgogne *Othon IV*, trois quart de siècle après l'instauration du tiers-ordre de *Saint François* ; il avait épousé *Mathilde (Mahaut) d'Artois* et avait lié la destinée du Comté à celle du royaume de France, en unissant par le mariage leurs filles *Jeanne* et *Blanche* aux fils de *Philippe IV le Bel*, descendants de *Saint Louis*, les « Rois Maudits », *Philippe V le Long* et *Charles IV*. Ornans ne fut pas doté d'un hôpital ou d'un hospice comme on aurait pu l'imaginer ; par contre la *comtesse Mahaut*, grande bienfaitrice de la ville, lui remit une « aumône » si généreuse qu'elle permit, malgré les dévaluations progressives, notamment à partir du XVI^e siècle, de subvenir aux besoins des pauvres et des malades d'Ornans et ce jusqu'au moment, où un « ordre mendiant » issu de *Saint François d'Assise*, comme le tiers-ordre qui devait d'ailleurs l'accompagner, et fondé par *Saint François de Paule*, (celui qui veilla *Louis XI* jusqu'à sa mort !), lui même fondateur d'un tiers-ordre, les « Minimes », installa une « Charité », rue du Moulin, puis un couvent non loin de là (la Visitation actuelle).

fut atteint par la maladie à Plaisance, puis, guéri par son chien, se réfugia à *Mediolanum - Milan*¹¹³ où il fut emprisonné puis abandonné jusqu'à la mort où il fut enfin reconnu et vénéré.

Là dessus, la légendaire a brodé à souhait, racontant même dans la version française que son voyage de retour aboutit à *Montpellier*, là où il était né, mais qu'il ne fut pas reconnu par le gouverneur de la ville, son oncle de la noble famille des « Rog - Roctch – Roux » qui l'emprisonna ; c'est malheureusement à sa mort en prison que la « Croix Rouge » qu'il portait sur sa « Peau » apparut aux yeux de sa vieille « Grand-Mère » (une sorte de déesse « Terre – Mère » antique, à la manière de *Cybèle* ou de l'*Anna* celtique), et de son oncle qui ainsi le reconnurent.

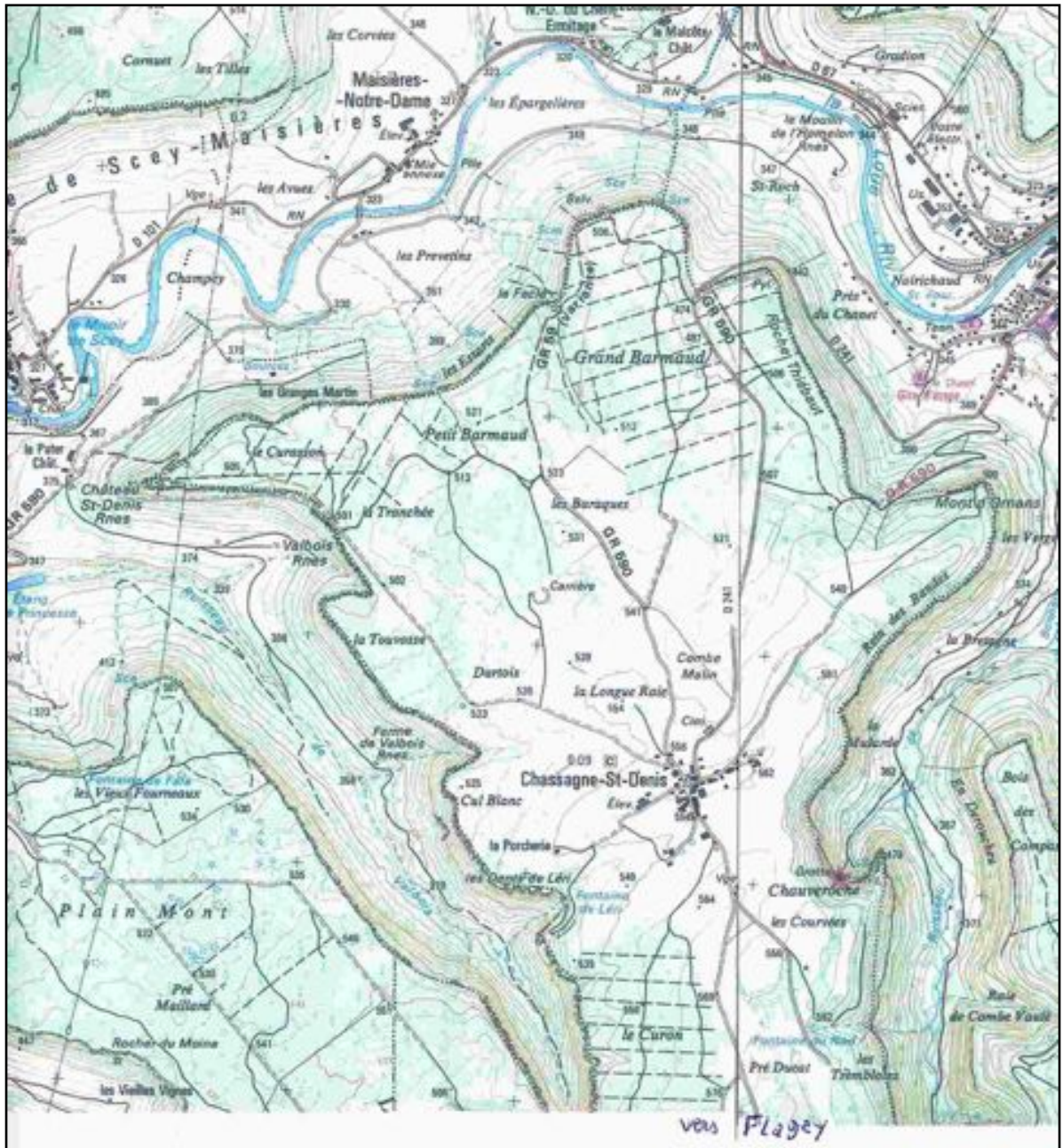
Cela n'était pas un hasard, comme nous le verrons au chapitre qui suit, dans la dédicace d'accompagnement à *Sainte Anne* pour le sanctuaire *Saint-Roch et Saint-Sébastien* à *Ornans* : cette chapelle qui abrita des ermites de *Saint-Jean-Baptiste* jusqu'à la Révolution, était située, près du lieu-dit au bord de la Loue, la *Chenevière Germain*¹¹⁴, en face de l'« Homelon » et de l'« Ermitage de Notre-Dame du Chêne » sous la route conduisant, au « Pays des Chênes », à *Chassagne* puis à *Flagey* (carte IGN ci-dessous) et sur le chemin côté gauche de la *Loue* (côté ubac, à l'hivernage), conduisant directement au territoire de *Maisières*, *Scay-en-Varais* et *Cléron*, donc à la sortie de *Maisières*, au *Pont-Saint-Nicolas* sur la *Loue* qui rejoint l'autre route côté droit (côté adret), aux *Granges-Martin* et au *Château-Saint-Denis* par le *Pater* et *Valbois*.

¹¹³ Voir au chapitre suivant, à propos du lieu-dit *Combe Malin* (<gaulois *Mediolanum*), à trois cents mètres de *Chassagne-Saint-Denis*, le lien entre l'animal mythique du « Chêne », l'animal « chassé » par excellence, le « Sanglier » et la pose des fondations de *Mediolanum - Milan* par les *Gaulois Insubres*, sur une « Peau de Sanglier ».

¹¹⁴ Très important le nom de ce lieu-dit en bordure de rivière, ce qui est logique pour le traitement du « chanvre », « *Chenevière Germain* » (présent sur le cadastre d'*Ornans*), car il souligne à la fois le fait que les pestiférés de *Saint Roch* (et donc lui-même !) étaient soignés avec le « *cannabis* – chanvre », ce qu'on oublie trop souvent, et surtout le lien de « cousinage » ou de « fraternité », de « gémellité » (*germanus*) qui existait pour le traitement des maladies de la « Peau » avec ce *cannabis*, entre deux Saints, tous deux nés en *Narbonnaise* (*Montpellier* et *Narbonne*) à plus de 1000 ans d'écart, *Roch* le « Marcheur - Pèlerin, Poilu et Roux » et le « Beau et Glabre » comme *Apollon*, *Sébastien* : tous les deux seront atteints par les « Flèches » de la « Mort en Chasse », sans pour autant succomber, un peu comme le « Chasseur au Lévrier » *Orion*, qui, dans une des versions de sa mythologie, est touché à la tête par la flèche d'*Artémis - Diane* « Chasseresse », déesse qui ensuite, regrettant son geste, l'immortalise dans le zodiaque. Nous approfondirons ces thèmes dans le prochain chapitre en étudiant le « Chêne » mythique de *Vercingétorix*, le « Héros qui marche en avant ».

Nous relèverons aussi sur la carte IGN de la page suivante, dominant le lieu-dit « *Saint-Roch* » et les « Près du Chanet », le lieu-dit « *Roche Thiébaud* », du nom du Saint vénéré par les « Bons Cousins Charbonniers », notamment dans sa chapelle de *La Bretennière*, en *Forêt de Chaux*, ou dans l'église des *Bréseux* près de *Thiébouhans*, dans le Haut-Doubs : nous retrouvons un toponyme de même type à proximité du *Mont d'Ornans* et de la *Roche Thiébaud*, appelé « *La Bretagne* » ... Nous sommes à proximité de la « *Grotte de Chauveroch* (= roche cave, creuse) », dont la falaise fut peinte par *Gustave Courbet*. Il est fort possible que le peintre qui peignit la « Roche » avec sa falaise « chauve, dénudée et glabre comme une peau lumineuse » (confusion *calva, cava*) ait voulu faire un jeu de mots, car il laissa, non loin du village de *Reugney*, dans la « Baume du Mont », une autre *balma*, « roche creuse » comme un sexe féminin (cf. *Marie-Madeleine* à la *Sainte-Baume*), sa signature ...

« Le Pays des Chênes »



7. Courbet et le « Pays des Chênes et des Baumes »

A. Les Forces Souterraines et Vitales

C'est sur cette « Croix Rousse », peut-être appartenant plus pour sa forme au mythe de l' « Homme – Saint-André » qu'à la religion du « Divin Fils de l'Homme », expliquant finalement la couleur « *Flavia*¹¹⁵ - Fauve » de la peau de *Saint Roch*, Patron, « Marcheur » par excellence, guérisseur aussi bien des maladies de la peau des animaux domestiques et sauvages que de celles des humains, qu'il nous faudra insister pour approfondir sinon comprendre quelques associations essentielles faites par le peintre *Gustave Courbet*.

Celui-ci est en son « Pays des Chênes » et des « Abris » protecteurs des premiers humains, qui, quittant progressivement leurs grottes et se sédentarisant avec la pratique agricole, se nourrissaient encore des fruits de cet arbre, premier « Arbre à Pain » : en cela, le « Chien » primitif domestiqué par le Chasseur, puis aussi par l'Agriculteur pour sa garde, est bien, chez *Saint Roch*, devenu le « Chien Nourricier », remplaçant effectivement le symbole de la cueillette de survie, repris dans la mythologie antique du « Chêne » (photo à droite, église de *Bourg-Saint-Maurice*).



L'association de la puissance souterraine des richesses « pltoniennes » et « vulcaniennes », donc minérales et métalliques, est présente, nous le verrons plus loin, dans le « Chêne de Flagey », comme auprès du « Chasseur » si lié dans les premières mythologies antiques, à ce « Chêne » aux Glands Nourriciers des animaux sauvages et des premiers humains, comme le dit si bien le poète latin Virgile dans le livre I de ses *Géorgiques*, « Chêne – *Cassanos - Chassagne* » en Gaule, dont le nom latin, *Robur*, étymologiquement proche de *Roch*, est l'expression de « la Sève et de la Force Vitale », captées du sol par les « Racines » ou les « Pieds du Marcheur » en forêt.

De la même manière que *Saint Roch*, guéri par le « Chien » courant le long des chemins, est représenté sur ses « jambes » comme un « Pèlerin Jacquet », souffrant à l'« aine » de la maladie des voyageurs par excellence, la peste bubonique, pèlerin en quête

¹¹⁵ D'où l'origine, vue précédemment, du nom à la fois de *Flavigny* et de *Flagey* : *Flavinicum*, *Flaviacum*...

d'initiation, habillé de « Fauve » tel l'animal chassé, de la même manière, le « Chasseur », plutôt qu'un « Cavalier », sera en premier lieu un « Marcheur » traqueur ou traqué. C'est ainsi que l'on représentait aussi *Saint Georges*, dont le nom grec signifiant « Celui qui trace le sillon dans la Terre » (serpent ou laboureur –exploitant ?) est avant tout lié à ses richesses et trésors gardés par ses « Dragons – Vouivres ».

Il existe, à l'église de *La Barèche*, à 100 mètres d'un « gouffre - antre » puissant qui



rassemble les eaux dans une « spirale » infernale, à la manière d'un « Gour » de Courbet, là où le « Père Beau », initiateur de *Courbet*, aurait peint dans les années 1840, l'ensemble du « Chemin de Croix » (photo à gauche¹¹⁶), un tableau remarquable de ce Saint « soldat », sauvant à la fois une princesse et son pays qui l'accueille, des attaques de la « Bête » : le héros est représenté « en pied », comme prenant appuis et racines de ses deux « jambes », à la manière de nombreux *Saint-Georges* de *Catalogne* dont il est le Patron.

Le « Chêne » est donc, dans toutes les civilisations, porteur d'un ensemble symbolique important lié avant tout à sa « Force » évocatrice puisée dans les profondeurs souterraines :

- Que ce « Chêne », comme l'écrit si bien Proudhon, soit « béni » par la Divinité, tissant, en 1837-39, dans les *Essais poétiques* de Max Buchon, des liens indéfectibles entre la « Mère » et son « Fils » en partance, avec son baluchon, « à pied », pour un long voyage guerrier dont il reviendra « Cavalier *Victor* – Vainqueur ».

- Qu'il soit « béni » par la statue de la « Vierge au Raisin », de la « Terre - Mère de la Divinité » en son cœur, mais bafoué par le comportement blasphématoire des serviteurs de la religion qui n'arrivent pas à « tenir sur leurs pieds » ou sur un âne.

- Qu'il préside aux « idylles », comme celle nouée « au pied » du « Gros Chêne » de Courbet en 1843 par des « Amoureux » (peinture à droite¹¹⁷).



¹¹⁶ Sources : Jean-Luc Gannard, de Lavans-Vuillafans, près d'Ormans, président de l'association « Saint-Hippolyte-les-Durnes » pour la sauvegarde de l'église de la Barèche.

¹¹⁷ [http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Gustave_Courbet_-_Le_Gros_Chêne_\(1843\).jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Gustave_Courbet_-_Le_Gros_Chêne_(1843).jpg)

- Qu'il nous rattache, ce « Chêne » sur une même toile, à deux Héros, l'un mythique, le « Chasseur de Lièvre », Marcheur à pieds nus, accosté de son « Chien », le stellaire *Orion*, qui mourra, « piqué au pied » par le « Scorpion d'*Artémis* » ; l'autre historique, « Le Guerrier Suprême qui marche en avant » (c'est le sens donné à son nom¹¹⁸), *Vercingétorix*, « Chêne » s'épanouissant en toute liberté, près du « Camp de César » à *Alésia – Alaise* !

- Que ce « Chêne Gaulois » souligne encore davantage l'engagement et le choix politique fait par le Maître d'Ornans, quand, dans un tableau réaliste de 1842, il est fièrement dressé derrière le « Rétameur », protégeant de sa frondaison les enfants du village. C'est ainsi que le « Chêne », symbole de la « Force Vitale » est associé par Gustave Courbet à la « Puissance des Métaux » souterraine.

Gustave Courbet sait pertinemment par l'écrivain latin *Pline l'Ancien* (*Histoire Naturelle*, XXXIV, 162), lu au cours de ses humanités, que l'« étamage » par l'étain était la spécialité et la fierté des Gaulois d'*Alésia* :



« ... **Le plomb blanc sert à étamer des objets de cuivre, si bien qu'on a de la peine à les distinguer des objets d'argent ; c'est une invention gauloise, et on appelle ces objets *incocilia* (vases étamés). Plus tard, on se mit à étamer avec de l'argent selon le même procédé, en particulier les harnais de chevaux, des bêtes de somme et des attelages dans la ville d'*Alésia* ; le mérite de l'invention primitive revient aux *Bituriges* ...**¹¹⁹ »

Ainsi tous les chercheurs et conférenciers parlent du « Chêne de Vercingétorix » sans comprendre que ce lien, suggéré par Courbet, entre le « Chêne Gaulois » et *Alésia* passe par une analyse mythologique de cette « Force Vitale et Minérale » venue des profondeurs, si bien représentée par des « Enfants debout » à côté du soufflet et puisant par leurs pieds, posés

The Colby Collège Museum of Art : peinture classée en domaine public.

¹¹⁸ Xavier Delamarre, *Dictionnaire de la Langue Gauloise*, p. 116, édition Errance, Paris 2003.

¹¹⁹ Pline l'Ancien, *H.N.*, livre XXXIV, 162, traduction H. Le Bonniec, société d'édition « les Belles Lettres », Paris, 1983.

sur le sol couvrant ses racines profondes, toute la Force » du Chêne et par un « Rétameur assis » pour son travail de protection et de rénovation des « Outils Nourriciers », tels les seaux, plats et autres ustensiles de cuisson : il travaille de la même manière qu’avaient été élaborées les coupes eucharistiques et le célèbre « plat en argent » du 4^e siècle, sur lequel figure le nom de *Regina* (« Sainte Reine »), ensemble découvert à *Alise-Sainte-Reine* ; or *Sainte Reine* est vénérée à *Alaise* (le « Chêne de Sainte-Reine ») et surtout à *Chantrans*, dans l’église – mère, celle-là même de *Flagey*.

Si les « Enfants » sont debout au « pied du Chêne du Rétameur » quasiment « alaisien » prenant ainsi la force vitale de ses racines, Gustave Courbet, quelques années plus tard, en 1848, dix ans après que le « Père Beau » l’eut initié à la mythologie de *Dionysos* et des saints patrons de la vigne et du vin, notamment à celle de *Saint Vernier* associée au « Chêne » encerclé de « lierre », au « Tonneau » cerclé de fer « puissant » et au « Chien », reprend le même thème avec « Les Vendanges sous la Roche du Mont »¹²⁰.



¹²⁰ Pinacothèque de Munich :

http://les.tresors.de.lys.free.fr/peintres2/peintre/courbet/galerie7/56_ornans_paysage.htm

Courbet 1848, Roche du Mont, Vendanges : Musée Oskar Reinhart « Am Römerholz », Winterthur.

Il associe, comme dans la peinture de son initiateur, sous les falaises - abris vaillamment plantées dans la *Terre – Mère* de la « Roche du Mont », et dans la pente peuplée de « murgers pierreux » (issus par l'érosion de cette « Roche ») surplombant *Ornans*, tout d'abord les « Vignerons » debout, bien plantés eux aussi sur le murger ou sur les racines de l'arbre, portant la hotte, la « bouille » pour la récolte ou la déversant de leurs fruits divins issus des profondeurs des « terroirs », et les raflant sur le crible, les « Cuveau », « Tonneau »



ou la « Bosse », et enfin, cachant au trois-quarts la falaise évocatrice, le « Chêne » immense, sous les frondaisons duquel s'opèrent les prémices du « Miracle du « Vin » : *Ornans* est aussi un « Pays des Chênes » !

B. Les Mains - Branches et les Pieds - Racines

C'est maintenant qu'il nous faut aborder la lecture de notre ami Pascal Reilé, qui dans une « ... *Contribution*¹²¹ *adopte le parti pris d'une approche comparative entre le monde de l'enfance de Gustave Courbet et celui de sa propre enfance qui furent quelque peu similaires...* ». Pascal Reilé, dans l'analyse proposée de ses « Parcours Initiatiques », spécialement dans son cheminement personnel et sa découverte des correspondances entre le tableau « Le Retour de la Conférence » et le monde religieux qui entoure le pèlerinage à *Notre-Dame-du-Chêne*, a rejoint notre propre analyse faite depuis la fin des années 1990 et transmise à de nombreuses occasions soit en assemblée générale de l'association des « Amis de Gustave Courbet », soit à son ancien conservateur et à ses collaborateurs.

En 2005, plus particulièrement aux « Journées du Patrimoine » de septembre, j'ai proposé, en tant que Président de la Société d'Archéologie, d'Histoire et de Mythologie des Plateaux de Séquanie (Ornans – Amancey), une visite de l'église de Saules avec l'édition d'une plaquette (voir plus loin les documents), qui résume à elle seule cette étude approfondie, plaquette qui insiste sur l'épisode rocambolesque relaté par la peinture du « Retour de la Conférence » sans toutefois insister sur l'omniprésence des « Falaises – Balma » de la Vallée de la Loue en arrière plan (notamment du « *Rocher de Gradion* ou de la *Brème* »), omniprésence qui prend à ce jour un relief tout particulier quand on lit Pascal Reilé, le spécialiste des « Profondeurs Initiatiques et Mystérieuses » et son analyse des « Trouées – Balma » que nous allons développer par d'autres analyses analogiques, liées à des mythologies chrétiennes traitant en corolaires toujours des mêmes thèmes, l'« Aveuglement », la « Voyance » et la « Main ».

¹²¹ Extraits de *Transfert du Réel*, Yves Sarfati (éd.), les Presses du Réel, avril 2013 : chapitre « *Les Parcours initiatiques de l'Enfant d'Ornans* », p. 77 sq.



Sculptures d'inspiration celtique
découvertes par l'association à
l'église de Chausagne-Saint-Denis

SOCIÉTÉ D'ARCHEOLOGIE D'HISTOIRE ET DE MYTHOLOGIE DES PLATEAUX DE SEQUANIE (Ornans – Amancey)

Objet : demande de subvention

Année 2005-2006 : Résumé du rapport d'activité donné à l'assemblée générale ordinaire du 19 03 06 tenue à la mairie de Vuillafans

Accueil par Monsieur le Maire de la commune

Monsieur le Conseiller général, retenu par des obligations imprévues, s'excuse de sa non présence et assure les sociétaires de son soutien dans leurs projets

Ordre du jour :

Rapport moral de l'année 2005-2006 par le président Y. Messmer qui insiste sur plusieurs temps forts :

- une conférence à l'Eldorado avec projections sur l'église Saint-Laurent (public très nombreux) en Janvier, au profit de l'association Raoul Follereau.
- les Journées du Patrimoine de septembre avec de très nombreux visiteurs sur les sites de l'Eglise Saint-Laurent d'Ornans qui fait l'objet d'une future publication par l'association ; de l'Eglise de Saules avec la remise d'une petite plaquette sur Courbet et les origines des tableaux du Maître-Autel, Saint Vernier, Saint Isidore et surtout Saint Nicolas peint initialement pour l'église de Flagey ; des églises de Coulans, Malans, et Fertans, là aussi avec beaucoup de monde passionné par le patrimoine du plateau d'Amancey.
- Une journée -découverte du Moyen-Âge : « Trésors des Cathédrales d'Europe », à Beaune le samedi 11 mars 2006.
- Une visite commentée avec présence de la radio RCF à Nans-sous-Sainte Anne.
- 6 conférences à radio RCF.

Rapport financier par R. Borel

- Rapport du secteur d'Amancey, avec découvertes et mises en valeur de nouveaux sites : P. Bourlier
- Rapport du secteur de Quingey par J. Grammont, maire d'Epeugney
- Rapport du secteur d'Ornans par R. Borel et exposition des monnaies et poteries découvertes
- Rapport des conférences Fortis par C. Chabod
- Rapport expo d'été d'Alaise par L. Courlet
- Rapport de la Section Mythologie par Y. Messmer : le choix est fait d'une adhésion et abonnement à la revue de la Société de Mythologie Française : la revue sera déposée à la Bibliothèque.

- Remplacement de membres du conseil d'administration : toujours un problème pour le Président délégué d'Amancey ; le docteur Coussy assure l'intérim.
- Validation de la décision du conseil d'administration de porter la cotisation à 10 euros
- Projet de périodiques retraçant des résumés de visites ou de conférences ou abordant des sujets divers correspondant aux sections de l'association.
- Présentation d'un livret : « Bulletin de Liaison des Amis archéologues, historiens et mythologues des plateaux de Séquanie ». Auteur : Robert Borel. Offert à tous les membres et associations culturelles concernées dans le secteur Ornans – Amancey, dont la commune d'Ornans (remis à Monsieur Longeot qui l'a déposé à la bibliothèque). Investissement financier très important mais nécessaire, qui ne peut être couvert que par une subvention ; il faudra trouver d'autres moyens, si nous voulons poursuivre cette action remarquable.
- Projet de liaison culturelle internet : achat de « Ornans.Org » (fait). Projet pour Amancey à l'étude.
- Instauration d'un calendrier de visites, conférences et diners-débats
- Journées future du patrimoine 2006 : choix des sites sur les trois cantons, Chassagne et ses sculptures celtiques, Chantrans et le secteur de Bonnevaux-Foucherans-Trepot-Tarcey.
- Projets exposés pour les années futures, notamment en matière de conservation des patrimoines communaux des quatre cantons (*Amancey, Ornans, Quingey, Valdahon*), patrimoines préhistoriques et historiques et histoire contemporaine (conservation des documents).

Ensuite le repas traditionnel de l'amitié eut lieu à l'hôtel-restaurant le *Tilleul* de Vuillafans, au cours duquel un débat fut ouvert à propos de la sortie d'une étude de M. Daniel Munier, membre de notre association, *Alésia, Le sacrilège de César* ; il a été révélé aussi par le président la découverte, proche d'un Alésia du secteur, d'une deuxième statue de *Sainte Reine* ainsi que la traduction du nom de *Sequana* et de *Sequani*, traduction jusque là passée inaperçue dans la *Guerre des Gaules*.

Des publications sont engagées à propos du Château d'Ornans sur la « Vouivre et le Feu », puis sur « la Séquanie et Vesontio » par Yves Messmer : la première devrait sortir en 2006 et la deuxième en 2007 sur internet : <http://perso.orange.fr/mcssmcr/ornans.org>



Courbet, le Maître de Flagey à Saules

septembre 2005

C'est sous ce titre volontiers provocateur qu'était programmée, dans le cadre des journées du patrimoine, la visite commentée de l'église de Saules, connue par la célèbre peinture de Gustave Courbet : « Saint Nicolas ». Gérard Vermot, le maire, accueillit avec plaisir la Société d'Histoire des Plateaux et son président Yves Messmer venus enfin valoriser un lieu de culte très ancien et pourtant méconnu. Cette église en effet qui fut certainement paroissiale au Moyen Age possède un patrimoine insoupçonné, véritable bible explicative du culte de ses saints patrons, tous deux accostés des enfants qu'ils ont ressuscités, *Claude* et *Nicolas*. Le premier était invoqué certes par les « claudicants », mais surtout comme protecteur des maladies de la vigne et des intempéries (grêle) : le second était quant à lui le saint onniprésent auprès des mines de sels et des sources salées. Le rôle du « sel », symbole de vie et d'immortalité dans la religion, fut souligné avec insistance, parce que tout d'abord le nom de *Saules* y est associé et surtout parce que le village est situé sur cette fameuse route qui allait depuis la collégiale Saint-Nicolas de Salins, transitait par le plateau (saint Nicolas à Longeville et (avec saint Claude) à Flagey, Etalans, Aissey, Belvoir, et rejoignait la vallée du Rhin.

C'est à partir d'une étude comparative des sites de Flagey justement et de Saules, qu'Yves Messmer a fait découvrir aux nombreux visiteurs, un Courbet, à l'esprit beaucoup plus religieux que nous le pensons habituellement. Il faut absolument écarter l'idée d'une simple peinture sur commande de la part des édiles de Saules. Le peintre de Flagey savait que saints Claude et Nicolas étaient présents dans son village d'origine, comme patrons : selon Max Buchon, le peintre commença son œuvre en 1844 ; il suivit un canevas précis avec une symbolique toute particulière très « religieuse » : sa signature finale a pour date 1847. La peinture fut vendue pour une somme modique et il faut en chercher des raisons. Tout d'abord, l'original révèle quelque chose d'essentiel, le « portique » antique de l'entrée dans l'Eglise, là où justement on baptisait ; cela n'apparaît pas dans la copie plus que douteuse et c'est bien malheureux. D'autre part, la peinture est placée au centre, entourée par des peintures de saint Vernier et de saint Isidore, patrons des gens de la terre. L'habillement est du XVIII^e siècle, mais étrangement, comme sur le « Saint-Vernier » peint par l'abbé Beau du petit séminaire d'Ornans, apparaît en plus du cep de vigne, un arbre vénéré par le peintre le « chêne » et dans le « chêne » au pied duquel prie saint Isidore, il y a la « Vierge au raisin » de Notre-Dame du Chêne, dont la révélation est de 1803 ! Que penser ? Le style de peinture est proche de celui de l'abbé Beau et surtout il existait une peinture célèbre de Courbet, (détruite mais il existe des copies et photos) le Retour de Conférence, où apparaissaient des prêtres en position irrévérencieuse et surtout le Chêne de Notre-Dame, qui fut peinte, au moment même où l'archevêque de Besançon lançait une souscription pour la construction d'une chapelle. Si Courbet s'est moqué des prêtres, la raison est à chercher dans leurs ébats autour de l'âne devant Notre-Dame du Chêne et devant les pèlerins priant (l'un semble appuyé sur un fossou, symbole des saints Vernier et Isidore) ou des personnages qui apparaissent dans la célèbre peinture d'Isembart montrant la révélation de la statue. Courbet respectait trop les valeurs du « Chêne » et du « Raisin » (même outil : le guyot !) : il en a prolongé la symbolique, qu'il avait déjà ressentie en plaçant son Saint Nicolas de Flagey au milieu des Saints Patrons concernés. Quand percera-t-on enfin les mystères des peintures de l'église de Saules ?

Suivons maintenant, par la lecture d'extraits, l'analyse de Pascal Reilé et les « Parcours Initiatiques de l'Enfant d'Ornans » qui concernent directement ou indirectement notre étude présente :

... Enfant d'Ornans, petite ville au bord de la rivière, « né natif » comme Gustave Courbet, mon parcours de vie ajouté à ma lecture professionnelle d'hydrogéologue m'engage dans une approche originale de l'environnement que l'artiste a côtoyé et magnifié...

... Dès qu'il est en âge de gambader, l'enfant est donc initié à l'exploration de ces milieux. Il touche les entrailles de cette roche omniprésente et rêve d'y pénétrer toujours plus avant. La roche est pour lui le point de départ de la rivière peuplée de pouvoirs magiques et maléfiques. Les gorges et les grottes qui jouxtent la ville sont des intermédiaires ; il veut bientôt aller plus loin ; le milieu est fantasmagorique...

... **Pratiques religieuses – Un passage obligé pour le préadolescent**

Les fêtes de famille et les fêtes religieuses se succèdent, s'organisent et structurent la vie locale ... Pratiques religieuses et messes se concluent par la « communion solennelle », rit obligé qui résume tout le poids de la famille, de ses règles sociales et religieuses...

Gustave Courbet refusa la communion. L'événement est surprenant pour cette famille de pratiquant du plateau. La faible influence du père et, au contraire, la forte influence du grand-père Oudot, anticlérical, sont autant de facteurs qui ont dû généré chez le peintre son irrespect pour les pratiques religieuses. Et puis, la communion, il dut tout de même la recevoir des mains du cardinal de Rohan, archevêque de Besançon.

A la fête de la Vierge, le 15 août, se rajoute annuellement une procession à l'ermitage de Notre-Dame du Chêne. Ces processions et vénération sont toujours actives et rappellent l'apparition de la Vierge à une jeune fille, Cécile Mille, en 1803. Sur ce site, l'archevêque posera en 1863 la première pierre de l'ermitage dit de Notr-Dame du Chêne, élevé sur les plans du Lyonnais Bossan, architecte de Notre-Dame de Fourvière.

Cet événement local permet de proposer une nouvelle interprétation de l'œuvre controversée Le retour de Conférence, datée de la même année 1863. Ce tableau est en effet en lien direct avec le culte associé à cette apparition sur les bords de la Loue puisqu'on y reconnaît la statuette de la Vierge nichée dans le tronc de l'arbre, telle qu'elle apparaît, par exemple, dans l'œuvre d'Isenbart de 1894, qui se trouve dans l'église de Notre-Dame du Chêne. L'interprétation constamment reprise et proposée initialement par Charles léger est fautive : le site exact où Courbet situe son Retour de la conférence n'est évidemment pas Bonnevaux, mais celui de Notre-Dame du Chêne. On mesure que l'anticléricalisme patent de Gustave Courbet est d'autant plus féroce pour les pratiquants locaux que sa critique s'en prend directement aux croyances de la vallée.

Les grottes - De nouveaux territoires à explorer pour un adolescent

Adolescent, les découverts se multiplient dans un rayon progressivement croissant autour du foyer familial ; d'autres roches, d'autres ruisseaux, d'autres forêts sont explorés, toujours plus éloignés...

Ces grottes, il se les approprie bientôt. Il les a conquises ...

... Dans un isolement intime, au cœur de gorges couverte de végétal, émerge le piton

rocheux de la reculée de « chauve » roche. Ce piton se découvre à 6 kilomètres d'Ormans lors de marches exploratoires, au cours d'une longue remontée du ruisseau de Bonneille. Les barres rocheuses de Chauveroches apparaissent alors, découpées et fracturées par un gigantesque réseau de failles qui traverse la vallée d'Ormans et disparaît sous la commune de Saules.

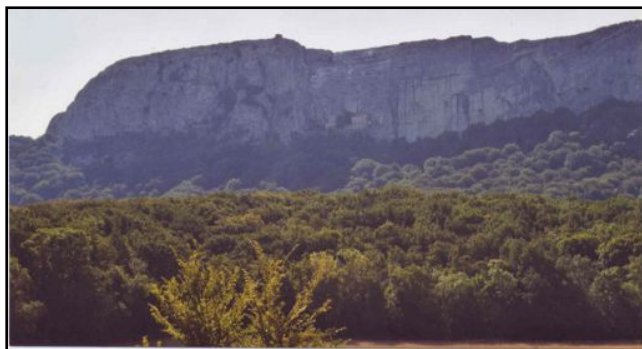
Attenante à ce grand piton se trouve une reculée au fond laquelle existe une rivière souterraine longue et complexe de plusieurs kilomètres, une grotte labyrinthique ; les eaux de la résurgence y jaillissent en cascade...

... Gustave Courbet va consacrer à ce site un tableau intitulé Chauveroches qui est parfois faussement localisé dans le Jura. IL représente en fait le piton calcaire de Chauveroches, la reculée attenante et l'affluent du ruisseau de Bonneille. Dans le tableau de Courbet, l'entrée de cette grotte est bien cachée dans la zone noire qui la dissimule. Pour mémoire, Bonneille est le nom du ruisseau, où, non loin de la maison paternelle, Régis Courbet possède, sur des cascades, un moulin. Gustave Courbet va consacrer un poème à la cascade du ruisseau de Bonneille (à moins que ce poème n'évoque la cascade de Valbois...) ...

Nous invitons le lecteur à parcourir cet émouvant témoignage d'un enfant, adolescent, puis adulte qu'est Pascal Reilé qui a su se glisser dans l'« Âme » de l'artiste-peintre. Nous consacrerons plus tard toute une étude au thème de la « Chauve Roche ». Pour notre part, nous nous sommes arrêtés au nom du ruisseau de *Bonneille* ou mieux de « La Bonneille », de la *Bona Aqua*, « Bonne Eau », car c'est dans l'« Eau Vive » de ce ruisseau que se trouve justement la pureté « Baptismale » de Courbet, qui portait aussi, ne l'oublions pas, le prénom de « Désiré », prénom dont nous développerons plus tard l'analyse au moment d'aborder la « vallée de la *Brenne – Brème* » (*Bran, Brennos* « Corbeau » en gaulois), si chère à Courbet et la mythologie de l'« Oiseau du Désir, de la Nourriture et de la Boisson Désirées et Découvertes » dans l'antiquité, la mythologie qui fut aussi chrétienne, celle du « Corbeau » !

Nous avons quitté le chapitre 6 avec une note explicite sur le nom de « Baume » et une référence au « massif de la Sainte-Baume » (à gauche, ci-dessous) en Provence qui accueille *Sainte Marie-Madeleine*, après sa traversée de la Méditerranée et son arrivée sur les rives de *Marseille*, port qui eut comme premier évêque son frère *Saint Lazare* (répétition du mythe aux *Saintes-Maries-de-la-Mer*). Il s'agit, pour notre sujet, de retenir certains noms de ceux et celles qui accompagnent son voyage initiatique depuis *Béthanie*¹²², près de *Jérusalem*, puis des côtes de Palestine.

¹²² *Bethania, Béthanie*, la ville de la famille de *Saint Lazare*, est située près de Jérusalem où il n'y a pas d'eau et pourtant ce nom araméen signifie : le « Passage de la Barque ». Nous retrouvons en effet ce toponyme sur le *Jourdain*, qui marque l'endroit du baptême du Christ par *Iohana*, « Grâce de Yahvé », fixé au 14 janvier, à la « naissance » du lever du *Verseau*. *Bethania* est située juste avant l'estuaire du fleuve le plus religieux de la civilisation judéo-chrétienne s'ouvrant sur la « Mer Morte » : le symbole de l'Eau Vive *régénérante, comme si elle sortait toute fraîche de la Nuit de la Terre, placée juste avant les torpeurs des Eaux Mortes, est évocateur.



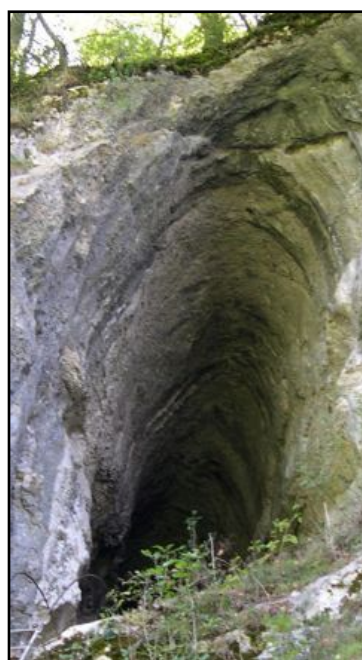
Sur une barque sans gouvernail, avaient pris place notamment en plus de *Madeleine*, son frère *Lazare*, sa sœur *Marthe* qui tuera une espèce de « Vouivre » de la vallée du Rhône, la « Tarasque », des disciples du Christ tels *Saints Maximin*, *Saint Sidonius*,

l'« Aveugle-Né » de l'Évangile (appelé aussi *Restitutus* dans le *Tricastin*), qui deviendront respectivement premier et deuxième évêques d'*Aix-en-Provence*.

Or il se trouve bizarrement que le thème de l'« Aveuglement » est très souvent associé aux entrailles de la terre et à celui de la *Balma* qui lui-même est associé à la fois



au sexe féminin pour l'interprétation de sa forme (photo à droite d'une *balma* à Baume-les-Dames) ou des sources de vie qui en jaillissent, au sang menstruel de la Naissance et à ce qui s'appelle une « Épiphanie », à savoir le « Jaillissement de la Lumière » : c'est le cas pour



Sainte Odile (à gauche, église de *Mouthier-Hautepierre*), qui, née « aveugle », en danger d'être exécutée par son père sûr d'une descendance mâle, est transportée, depuis le *Hohenburg*, dans les bras de sa nourrice jusqu'à une abbaye tenue par sa tante dans le lieu-dit *Balma*...

A l'âge de la puberté, au moment où elle devient femme, à ses « treize » ans (nombre représentant les « 13 mois » du calendrier lunaire, d'où sa fête aux « Ides = Pleine Lune » du 12^e mois solaire, le 13 décembre), elle est baptisée, dans cette même abbaye, là où elle a toujours été vénérée, soit sous la « *Roche de Hautepierre* », à



Moyenmoutier, dans les Vosges, soit à Baume-les-Dames, soit à Mouthier – Haute pierre¹²³ (*Alta Petra*), où les Balma ne manquent pas, telles *Le Rocher de la Baume* (peint vers 1872 par le Maître) avec la cascade de *Syratu* ou *Baume-Archée*, en face de la *grotte des Faux-Monnayeurs*, des sites qui ne sont pas inconnus de *Gustave Courbet*, loin de là, puisqu'ils sont au débouché¹²⁴ des « Gorges de Nouailles » et de la *Loue* à la source mythique pour le peintre



A *Balma – Baume-les-Dames*, s'est développée, par ailleurs, à l'époque du haut moyen-âge, sous influence germanique, toute une légende due à une confusion *Balma > Palma* « Paume de la Main », légende représentée dans un vitrail de l'église Saint-Martin ; cette légende, incomprise des historiens naturellement mais aussi des archéologues et malheureusement des ethnologues de la préhistoire, souligne pourtant un fait essentiel : c'est la « Main » qui permet de guider l'« Aveugle », comme dans la nuit de certaines grottes de l'Ardèche et du sud de la France, récemment découvertes où elles sont imprimées sur la paroi¹²⁵...

¹²³ A *Mouthier*, elle est représentée, dans sa chapelle, tenant le calice de la communion administrée lors de sa mort, aux Ides du 13 décembre (Pleine Lune du solstice d'hiver), mort accompagnée par la « vision » de *Sainte Lucie*, guérisseuse des yeux malades, fêtée le même jour.

¹²⁴ *Le Rocher de la Baume* à Mouthier. Reproduction extraite de *Transfert du Réel*, Yves Sarfati (éd.), les Presses du Réel, avril 2013 : chapitre « *Les Parcours initiatiques de l'Enfant d'Ornans* », p. 77 sq., par l'hydrogéologue *Pascal Reilé*, étude qui nous sert et servira de bases de références, tout au long de cette recherche, notamment dans ce chapitre.

¹²⁵ Par exemple dans les *grottes de Gargas* ou la *Grotte Cosquer*.

Ce vitrail de l'église Saint-Martin de *Baume* (ci-dessus) nous dévoile à la fois le recouvrement de la vue au baptême par *Sainte Odile* et la « Main » associée au « Bâton ». Main et Crosse d'abbesse, par leur « toucher », pallient les insuffisances visuelles et deviennent « conductrices » essentielles.



D'autre part, dans l'église de *Fertans*, près d'*Amancey - Flagey*, là où déjà des vitraux soulignent le thème de la « Voyance » en reproduisant l'épisode de *Cécile Mille* et du « Chêne de Notre-Dame » ou de *Sainte Cécile* « musicienne », une peinture développe ce thème très rare de l'« Aveuglement » et nous montre son Saint Patron, l'évêque *Saint Leodarius - Léger* (vénéré anciennement à *Baume-les-Dames* lui aussi, et comme par hasard un parent de *Sainte Odile* : *Léger*, évêque d'*Autun* eut, lors de son martyre dû aux ordres du maire du palais *Ebroïn*, les yeux arrachés), marchant la « Main en avant » et utilisant sa crosse – bâton pour trouver son chemin.

C'est peut-être dans cette interprétation que le peintre *Gustave Courbet* voulait nous conduire en signant de son nom la paroi au tréfonds d'une « Baume », non loin du village de *Rudiniacum - Reugney*, dominant *Flagey* et *Chantrans*.



Mais le peintre de l'« Origine du Monde », qui signe avec une graphie du « C » suivie du « o » tout-à-fait évocatrice, était aussi passionné par une autre symbolique, celle de la Vie perpétuée ; alors il inscrit son nom sur la paroi comme un signe de prise de possession ou d'« Union » avec l'éternel Féminin...



Les archéologues de la préhistoire ont échafaudé les théories les plus diverses, alors que la solution la plus simple pour expliquer la « Main », est de savoir ce à quoi elle sert dans ces endroits où les flambeaux tenus ou accrochés remplacent les étoiles du zodiaque et de la lune de l'univers nocturne et permettent de transcrire par la main et de transmettre par la vue les mythes peints ou dessinés des « Astres ». La « Main » remplace, en tant

qu'instrument du « sens du toucher », « sens » dont l'« essence » est primordiale pour le peintre tenant le pinceau dans son atelier ; elle remplace, disons-nous, le « sens de la vue » et c'est la raison unique pour laquelle, avec le symbole du nombre « 5 » ou « V » des *penta Daktyloi* grecs, des *quinte Digi* latins, des « Cinq Doigts », elle est divinisée.

Ce n'est pas un hasard, si les « Dactyles », Démons du *Mont Ida*, en Crète ou en Phrygie, appartenant à la déesse « Terre – Mère » *Cybèle* ou *Rhèa*, sont les premiers techniciens de la terre et exploitants de ses « Profondeurs » ; ils reprennent grâce à leurs « Mains » les thèmes que les millénaires ont effacé de la mémoire des hommes mais pas des parois cavernes des montagnes qu'ils habitent¹²⁶ :

... Leur nom signifie les « Doigts ». On l'expliquait soit par **leur habileté au travail manuel, et surtout à celui des métaux (notamment le fer)**, soit par des légendes étiologiques. Par exemple, on racontait qu'au moment où leur mère (Rhèa ou une nymphe de l'Ida) les mettait au monde, **ses mains crispées par la douleur s'étaient enfoncées dans le sol**, et ce sont les marques ainsi produites qui valurent aux enfants leur nom ...

Les Dactyles sont des magiciens, et on leur attribuait la diffusion et parfois l'invention des Mystères.

Apparentés aux Curètes, ils passent souvent pour avoir veillé, comme ceux-ci, sur l'enfance de Zeus (dans une grotte de l'Ida !). Ils sont au nombre de cinq, de dix, voire de cent. Il y en aurait cinq mâles et cinq féminins ...

C'est pour amuser Zeus qu'ils auraient organisé les premiers jeux olympiques. On assurait aussi qu'ils



avaient enseigné la musique à Pâris, sur l'Ida de Troade (musique qu'ils avaient d'ailleurs inventée avec la « Lyre » – ils auraient été aussi les maîtres d'Orphée - et le rythme souligné par les vers antiques appelés de leur nom, « dactyles ») ...¹²⁷

C'est donc avec une acuité nouvelle qu'il faut maintenant regarder la personne de *Gustave Courbet*, car il est avant tout une « Main » et un Artiste « Peignant » *L'Atelier du Peintre*¹²⁸. Rayonnante telle la peau du modèle féminin, la présence du « Chat Blanc », félin comme le « lynx » au regard puissant, placé au centre de la composition, devient alors un élément essentiel, puisqu'elle

¹²⁶ Le problème est alors de connaître « historiquement » parlant, la datation de ce que les hommes, au cours des siècles, ont pu découvrir ou imiter tant au niveau des inscriptions que des fresques ou gravures ; il semble en effet que la découverte de l'art rupestre soit très récent (fin 19^e siècle) et encore plus sa vulgarisation. Quand *Gustave Courbet* signait au fond de la « Balma », était-il conscient qu'il perpétuait un rituel de « Mystères » ?

¹²⁷ D'après Pierre Grimal, *Dictionnaire de la Mythologie Grecque et Romaine* (abréviation *DMGR.*), p. 113, édition PUF, Paris 1991.

¹²⁸ Exposé au Musée d'Orsay à Paris.

symbolise la « Voyance », la Vision dans la Nuit des Cavernes, comme celle des « Magiciens Dactyles ».

Le mot est écrit : « Magicien » ! Il est de la même famille que « Mage », épithète que des poètes romantiques, comme *Victor Hugo*, ne dédaignaient pas s'attribuer. Le *Mage* qui, primitivement, a le pouvoir « magique » de découvrir dans les entrailles de la terre et de transmuter les métaux, est celui qui est chargé aussi de guider et de protéger le peuple, car il est l'artisan de sa défense par la fabrication des armes.

C'est ainsi que l'histoire d'*Orion* ou plutôt son mythe mérite d'être étudié car il est lié à la fois au dieu des métaux et des forges, *Héphaïstos - Vulcain*, au monde souterrain des cavernes – *Balma*, et à l'« Aveuglement » dû à une... Nuit d'ivresse.

Ainsi de la même manière qu'avec la « magie du feu », *Vulcain* est un *Deus Habilis*, dans les cavernes et les forges de l'*Étna*, là où le l'Éclatant Chasseur *Orion*, « Aveuglé » par le « Buveur de Vin » *Oenopion*¹²⁹, viendra le trouver et lui demander d'abord un guide, *Cédalion*, et ensuite le « recouvrement de la vue » (il se réalisera au sortir de la *Balma*, *Orion* regardant le Soleil¹³⁰ !),

De la même manière que ce *Deus Habilis* utilise la « Main » pour frapper, « marteler » sur l'enclume, ou pour « ciseler », sur le « Bouclier d'Achille », l'univers zodiacal ou pour sertir la future « Couronne d'Ariane » éclairant le « Labyrinthe » à *Thésée*,

De la même manière *Gustave Courbet*, en maniant son pinceau dans l'« *Atelier du Peintre* » (Celui d'*Ornans* a remplacé les « forges » de son cousin germain *Gustave Bastide* !), se considère comme un « Dieu – Mage – Initiateur » de la peinture.



Il devient ou plutôt souhaite devenir dans l'« *Atelier du Peintre* », à l'image des *Dactyles* magiciens – initiateurs, au moment où il ébauche les *Balma* d'*Ornans* et de la vallée qu'il semble même indiquer avec son pinceau tenu, le « Peintre - Inventeur des Mystères », le Maître qui conduit l'« Artiste », ses « Élèves – Disciples », et par là même le « Peuple » à une destinée meilleure. Le Maître du Réalisme est alors le plus romantique des Romantiques ...

¹²⁹ Au cours d'une beuverie, le « Géant » avait violé sa fille *Méropé* « la Mortelle » (cf. l'expression ivre mort !).

¹³⁰ Ensuite, avant d'être tué soit par *Artémis Chasseresse*, soit par le *Scorpion*, Le « Lumineux » *Chasseur Orion* partagera la couche de la déesse *Aurore*, annonciatrice de la Lumière et donc de la Vue ...

Ainsi quand *Courbet*, le passionné de chasse de surcroît, à l'imitation du plus célèbre des Chasseurs antiques, véritable « Flambeau » dans le ciel nocturne, à l'imitation d'*Orion*, descend dans la Nuit éternelle des entrailles de la terre, pour y inscrire son nom, c'est pour affirmer la Victoire du Toucher, la Victoire du premier « outil - traceur de messages » avec les « ocre » de la Terre – Mère, ou du charbon de bois, issu de la « braise » flamboyante initiale, telle une étoile.



Le rapprochement avec le Héros *Orion*, poursuivant indéfiniment, avec son « Chien », le « Lièvre », le Géant *Orion* dont la constellation brille tant dans le ciel que son « Baudrier » de chasseur a pris le nom, dans le sud de la France, des « Trois Rois Mages », n'est pas fortuit naturellement ; nous le reprendrons d'ailleurs au moment d'analyser le « Chêne de Vercingétorix » sur lequel figure, de part et d'autre du « Chêne », un « Chien de Chasse » poursuivant un « Lièvre » (ci-dessus).

En effet, qui dit « Chien » entend automatiquement dans toutes mythologies une descente ou un séjour souterrains ! Celle d'*Orphée* en fait partie, lui qui est conduit par un « canidé » rouge, un « Renard » creuseur de galeries (comme le « Lapin » chassé, mais dont l'image est assimilée à celle du « Lièvre » qui lui « gîte »), au domaine des richesses minérales insoupçonnées, aux Enfers, à la recherche de son *Eurydice*.

Cet aspect « Entrailles vivantes et forte de la Terre » apparaît dans la symbolique du peintre *Courbet*, amateur de *Balmes - Baumes* et de falaises creuses conduisant au centre vital de la Terre – Mère, comme une descente dans l'autre Monde, le Monde des « Labyrinthes », des « Galeries » creusées. Celui-ci est le « Monde des Morts », du dieu grec *Aidès*, *Hadès*, « Invisible » ou « Celui qui ne Voit pas » et pourtant qui possède, comme le souligne son surnom, *Pluton* « le Riche », l'abondance souterraine des métaux et des trésors.

Le nom grec du dieu des *Enfers*, *A-idès*, est formé originellement de « a » privatif et de *(w)eid- « voir, savoir »¹³¹ : « Ce que l'on ne voit pas » (le digamma, une sorte de « F »

¹³¹ J. Pokorny, *Indo-European Etymological Wörterbuch*, pp. 1125-1127, abréviation *IEW*. Berne, 1956. Même construction pour le mot grec qui suit : *Druidai* « Druides » à partir de *deru-, *dru- « arbre, chêne » (*drus* en grec, *deruos* en gaulois, Pokorny, 214-217) + *weid- « voir, savoir ». Dans ce sens, *Cécile Mille*, la

remplaçant le « *W* », a disparu en grec) ; ce mot est issu de la même racine que, semble-t-il, le nom latin et osque *Iduus* « les Ides » emprunté possiblement par la Grande Grèce du sud italique à la famille linguistique du grec *eidos* « ce qui est visible » (plutôt qu'au latin *iduaire* « diviser ») ; nous sommes en présence de la racine indo-européenne **weid-*, **wid-* « voir, connaître, savoir » qui a donné le latin *videre*, *visum* « voir » et le nom gaulois des « Druides » < **dru-wida-* « les Voyants - Savants de l'Arbre – Chêne », ce que l'écrivain latin Pline l'Ancien, se référant au grec, avait très bien analysé en donnant comme étymologie : **dru-(w)idai* > *druidae* latinisé, un écrivain qu'immanquablement Gustave Courbet avait lu au séminaire ou dans la pension de l'abbé Oudot :

... Il ne faut pas oublier non plus à ce propos l'admiration des Gaulois (*Galliarum admiratio*) [pour la plante]. *Les Druides (Druidae)* – c'est le nom qu'ils donnent à leurs mages – n'ont rien de plus sacré (*sacratius*) que le gui et l'arbre qui le porte (*in qua gignatur*), pourvu que ce soit **un rouvre. Le rouvre est déjà par lui-même l'arbre qu'ils choisissent pour les bois sacrés** (*eligunt lucos*), et ils n'accomplissent aucune cérémonie religieuse (*nec ulla sacra*) sans son feuillage, au point que **l'étymologie de leur nom de druides pourrait passer pour grecque** ...¹³²

Les « **Ides** » soulignaient (plus qu'elles ne divisaient !), dans le calendrier lunaire primitif, au **13^e mois** (cf. « l'année des **13 lunes** » !), le jour de la « Pleine Lune », **moment où la Lune était la plus visible** dans le « mois » de 28-29 jours. Les « Ides » furent ensuite fixées arbitrairement dans le calendrier romain solaire réformé par *Jules César* (qui fut d'ailleurs assassiné aux « Ides de Mars » !) au milieu du mois solaire, c'est-à-dire le 15 du mois pour les mois de 31 jours (4 mois à cette époque : Mars, Mai, Juillet et Octobre) et le **13** pour les mois de 30 (les autres mois).

La mythologie chrétienne a totalement respecté ce calendrier antique et inscrit, même tardivement, les fêtes des Saints, dates présumées (!) de leur mort ou de leur *Natalis* « Naissance dans le Ciel », en les faisant coïncider avec les anciennes fêtes païennes christianisées, mais surtout en respectant le parcours journalier des astres, leurs levers et leurs couchers, et donc en y associant ce qui était objet d'études quasiment jusqu'à la Renaissance, l'« Astrologie » qui sera séparée ensuite tardivement de l'Astronomie.

L'exemple le plus frappant est la fête de *Sainte Lucie* (< *lux*, *lucis* « lumière »), martyre de *Syracuse*, guérisseuse des « maladies des yeux », fixée au moment de l'ancienne « Pleine Lune », coïncidant avec le solstice d'hiver, le **13 décembre**. Cette fête a conduit

« Voyante » de *Notre-Dame-du-Chêne*, était une « druidesse » ! A noter le nom de la « grive » qui propage le gui sur le « Chêne » : la « draine » !

¹³² Pline, *HN*. XVI, 249-251, traduction J. André, société d'édition « Les Belles Lettres », Paris, 1962.

d'ailleurs à un proverbe que les historiens trop rationnels n'ont pas voulu comprendre ; il explique la fin des jours sombres et un apport lumineux « supplémentaire » au soleil qui se réveillait dans les calendriers antiques à partir, non pas du 20 ou 21 décembre, mais du 25, jour de la « Naissance d'un Rocher », au milieu des bergers, du dieu perse *Mithra* puis dans une « *Balma – Étable* » du *Christ* en Judée, nuit marquée par une « étoile » (*Orion* ?), conformément au calendrier antique. Ce proverbe est le suivant : « **A la Sainte Luce, les jours augmentent du saut d'une puce** ».

De plus dans ces jours les plus courts de l'année, appelés chez les Romains *Brumalia*, il suffit qu'au lieu de temps couvert on est, à ce moment-là, au crépuscule, un ciel bleu et lumineux, pour avoir l'impression que le temps de la « *Lux, Lucis* », de la « Lumière » solaire est, lui aussi, plus important, alors qu'à l'inverse, au mois de janvier par exemple, voire même en février, un ciel encombré de nuages donne l'impression que le soleil se lève tout aussi tardivement qu'au moment du solstice.



Ce 13 décembre est aussi la date de la fête de *Sainte Odile* « aveugle - née » de *Baume-les-Dames* et de *Mouthier* : dans la chapelle de droite de l'église *Saint-Laurent* de ce dernier village, aux *Balma* célèbres, un tableau représente l'abbesse du *Hohenbourg*, monastère qui apparaît au milieu de l'horizon, en « *Sainte Claire*, tenant la Croix » donc en habit de « *Clarisse* » à genoux vis-à-vis du « *Franciscain* » *Saint Antoine de Padoue*, fêté aux *Ides de Juin*, six

mois auparavant, le 13 juin, juste avant le solstice d'été et les « Feux » de la *Saint-Jean* du 24 juin (correspondant exactement au 25 décembre), au lever héliaque de la constellation d'*Orion* et de son « Baudrier », les « Trois Rois Mages » ...

Nous avons dit précédemment que le site de l'abbaye du baptême de *Sainte Odile* où elle voit la « Lumière », à 13 ans, avait été revendiqué par trois monastères ayant tous des « *Alta Petra* » ou des « *Balma* » ; il en existe un quatrième, situé près de Saint-Dié dans les Vosges et à proximité de l'abbaye de *Moyenmoutier* sous *HautePierre*, celui de l'abbaye d'*Étival – Clairefontaine*, dont le nom est assez significatif : en effet, quand on parle de *Saint*

François et des franciscains, il ne faut pas oublier son parèdre, *Sainte Claire d'Assise*, première abbesse, à *Saint-Damien d'Assise*, des « Clarisses », nommée par *Saint François*.

Sainte Claire est aussi invoquée pour la guérison des « Aveugles » : certains hagiographes ou historiens (Jacques Dalarun en 1997¹³³) ont même insisté sur les liens mystiques et fraternels qui ont pu existé entre *François* et *Claire*, les considérant comme des *Roméo et Juliette de la Sainteté*. Le couple religieux d'Assise rejoindraient ainsi le mythe des frère et sœur ou « époux » *Saints Benoît et Scolastique*. Nous remarquerons que *Gustave Courbet* et ses sœurs *Zélie*, *Zoé* et *Juliette* avaient une sœur aînée, morte exactement à l'âge où fut baptisée *Sainte Odile*, à 13 ans, au moment de la puberté, appelée *Clarisse* (1821-1834) ... Certains chercheurs ont même proposé de voir dans la peinture de l'« Enterrement à Ornans » une inhumation de *Clarisse* !

Sainte Claire, nommée abbesse des *Clarisses* par *Saint François*, est fêtée le lendemain de sa mort, le 12 août, la veille des *Ides* du mois. Nous sommes à trois jours du 15 août, de l'ouverture du tronc du « Chêne » qui a tant marqué *Gustave Courbet* et de la révélation de la statue de *Notre-Dame*, à la « Voyante » *Cécile Mille* en 1803. Installée avec son époux *Jean-François Journet* aux *Granges-Martin*, non loin du *Château-Saint-Denis*, elle y mourut dans la discrétion la plus totale et fut inhumée, dans le cimetière d'un village au nom prédestiné, dominé par ce château, à... *Cléron* (*Claruns* au moyen-âge), car la ferme était sur le territoire de cette commune, près de *Scay-Maisières*. Nous sommes dans une véritable mythologie chrétienne moderne, dans un siècle où le rationalisme a pénétré la société ...

Il existe alors quelque chose d'étrange. Pour comprendre les assimilations hagiographiques que la mythologie a construite à partir des *Vies de Saints*, même tardivement, il nous faut travailler par analogie. Dans une ville des Vosges, jouxtant *Saint-Nabord*, là où étaient très vénérés *Sainte Odile* et les mêmes Saints qu'au *Mont-Sainte-Odile*, à savoir *Gorgon* (comme au-dessus de *Mouthier-Haute-Pierre* !) et *Nabord*, à *Remiremont*, dominée par le « Saint-Mont », il y avait un monastère de femmes.

A la même époque où *Odile* était abbesse des monastères du Hohenbourg, cette abbaye de Remiremont fut dirigée par une abbesse (la troisième) appelée *Sainte Sigoberge*, dont le nom, peut-être irlandais, pourrait signifier « Celle qui voit de haut »¹³⁴ autrement appelée *Cécile* ou mieux *Claire*, parce qu'elle avait progressivement perdu la vue à force de

¹³³ http://fr.wikipedia.org/wiki/Claire_d'Assise :

Jacques Dalarun, *François d'Assise, un passage : femmes et féminité dans les écrits et les légendes franciscaines*, Actes Sud, 1997, p. 77.

¹³⁴ Racine indo-européenne *sek^w- « suivre, poursuivre, suivre des yeux, regarder, voir ».

chanter la nuit la *Laus Perrenis* « Louange Eternelle ». Cela nous rappelle naturellement la légende de l'aveugle » *Caecilia*, patronne de la musique « qui chantait dans son cœur », convertie par l'évêque de Rome « *Urbanus* ».

En étudiant, dans un chapitre précédent, la tapisserie donnée par *Juliette Courbet* à l'Hôpital d'Ornans, traitant de la remise, à *Sainte Élisabeth* ou à *Saint Louis* du *Manteau de Saint François*, dont le thème est bien notifié et centré en haut par une représentation des avant-bras et surtout des « Mains » du Saint d'Assise, aux stigmates apparents, « croisés » en forme de « Croix de Saint-André » (photo à droite), nous avons traité du fait que *Juliette Courbet* faisait partie du *Tiers-Ordre de Saint-François*, et donc qu'elle pouvait revêtir la robe des *Clarisses* et y être assimilée ...



Le prénom *François* et cet attachement obstiné d'une partie de la famille Courbet à la religion, notamment par le biais soit des « Bons Cousins Charbonniers » soit du Tiers-Ordre Franciscain », finissent par prendre une importance insoupçonnée ; en effet, les prénoms du « Père » de *Gustave Courbet*, de *Clarisse* et de *Juliette*, sont les suivants : **Régis**, **Éléonor**, **Jean**, **Joseph**, **Stanislas** ; à première vue, le prénom *François* n'apparaît pas et pourtant ! **Saint Régis**, prénom donné au « Père », sorte de masculin de **Regina** – *Reine*, Sainte vénérée non seulement à *Alésia - Alise-Sainte-Reine*¹³⁵, mais aussi dans le « Chêne d'*Alaise* » et surtout à *Chantrans*, là où il fut inhumé, était en réalité **Saint Jean-François – Régis** !

¹³⁵ L'église d'*Alise-Sainte-Reine* est dédiée, comme celle de *Fertans*, à *Saint Léger*, l'évêque « Aveuglé », parent de *Sainte Odile*...